

Aztèque tartare

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Aztèque tartare



AZTÈQUE TARTARE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**AZTÈQUE
TARTARE**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN-NOËL CHATAIN



Titre original :
SURVIVAL COURSE

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1990

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1991

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00729-9

Édition originale :

ISBN : 0-451-16736-8

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Le départ du président des États-Unis pour Bogotá ne faisait pas l'unanimité dans son entourage.

Un sommet panaméricain antidrogue devait se tenir le lendemain dans la capitale et le président de la Colombie en était l'hôte. Des dirigeants venant d'aussi loin que le Canada étaient déjà sur place. On n'attendait plus que la venue du Président, laquelle, chacun s'accordait à le penser, s'avérerait un soutien de première importance dans la guerre incessante contre les cartels de la drogue.

Dans les différents sondages, les opinions étaient partagées, et ce sujet faisait la une de tous les journaux TV et radio, alimentant également les conversations dans les bars. À Washington, les politiciens en débattaient avec une intensité peu courante. Seul le personnel de la Maison-Blanche soutenait de façon unanime la brave décision du Président. En public.

En privé, il en allait autrement.

— Pour la dernière fois, vous devez annuler ! supplia le chef d'état-major des armées. Dites-leur que vous avez la grippe.

— J'y vais, déclara fermement le Président de sa voix nasale, mélange d'intonations de Nouvelle-Angleterre et de nasillement texan.

Lorsqu'il était excité, le Président évoquait un banjo désaccordé. À présent, il n'était pas excité. Il était ferme.

— J'y vais, répéta-t-il avec fermeté.

— Les barons de la drogue font sauter des immeubles dans tout Bogotá, poursuivit le chef d'état-major sur le même ton implorant. Cette réunion s'annonce comme un cauchemar pour les services de sécurité. Si nous reportons – reportons, seulement – nous avons le temps de trouver un autre lieu. Au Texas ou au nord du Mexique. Disons, Nogales. Du côté américain de la frontière.

— Quel effet cela aurait-il si le président des États-Unis pliait devant la menace de ces narco-terroristes ? s'enquit son interlocuteur, assis devant un bureau en forme de haricot, essayant d'achever un mot de remerciements.

— Ce serait infiniment mieux que si les présidents du Chili, du Pérou, de l'Équateur, du Canada et du Mexique finissaient tous dans

des sacs à viande, répliqua l'attaché de presse du Président de manière significative.

Le Président se leva. Devant la propriété familiale de Kennebunkport, dans le Maine, un hélicoptère de la Marine se mettait en route, prêt à le transporter à l'*Air Force One* qui attendait.

— Non, répliqua-t-il. Je vais à Bogotá. Maintenant, vous deux, soit vous montez dans le train, soit vous cessez de jouer avec le sifflet du chef de gare.

— S'il nous est impossible de vous faire changer d'avis au sujet de Bogotá, que diriez-vous d'une conférence dans une autre ville colombienne ? pleurnicha le chef d'état-major. Histoire de désarçonner ces narco-gangsters ?

— Impossible, s'irrita le Président. Vous le savez bien. Les autres délégués se trouvent déjà sur place.

— Pensez à votre famille, monsieur le Président.

— C'est fait. Ainsi qu'aux millions d'autres familles ravagées par la drogue.

— Songez alors au Vice-Président, qui assurera votre intérim ! lâcha le chef d'état-major.

Le Président se raidit, ajusta ses lunettes. Sa voix devint glaciale.

— C'est un homme compétent. Il va s'étoffer.

Le chef d'état-major baissa les bras.

— Parfait, grommela-t-il. Espérons que s'ils balancent une bombe, ils le fassent avant votre arrivée.

— Espérons qu'ils ne le fassent pas du tout, rétorqua le Président du tac au tac, tout en s'emparant de son imperméable en popeline bleue arborant le blason présidentiel.



À la base aérienne de Hanscom, dans le Massachusetts, où l'on remplissait le réservoir de l'*Air Force One*, le voyage du Président était sur toutes les lèvres de l'équipe au sol.

— Il est fou d'y aller, déclara un caporal, tout en gardant l'œil sur la jauge du camion-citerne. Ces Colombiens n'ont pas froid aux yeux. Ils sont foutus de le zigouiller en moins de deux, ajouta-t-il en claquant les doigts.

— Maintenant qu'il a donné son accord, il ne peut plus se rétracter, répondit son interlocuteur, un soldat de l'Air Force. Sinon, il perdrait la face.

— Mieux vaut la perdre que de laisser sa peau.

— Si on se dégonfle face à ces salopards, ils ne vont plus se sentir pisser, rétorqua le soldat en fronçant les sourcils, l'air perplexe.

Il remarqua soudain un grillage rond sous l'adduction de carburant. Bizarre. Il aurait juré que ce truc ne s'y trouvait pas, tout à l'heure.

— On va perdre la Colombie, puis le Pérou et tout le reste de l'Amérique Latine. En deux coups de cuillères à pot, le Mexique sera dirigé par les seigneurs de la drogue. Que fera-t-on ensuite ? On construira un mur à la con, comme les Allemands de l'Est ?

— Qu'on exécute les dealers de ce pays, point final. On supprime la demande et ces salauds peuvent aller pointer au chômage.

— Tu sais, fit l'autre d'une petite voix flûtée, j'aurais juré que cette grille n'était pas là il y a encore une minute.

Le caporal leva les yeux. Il remarqua l'objet qui ressemblait à un minuscule micro.

— C'est quoi d'après toi ?

— Un palpeur électronique ou quelque chose dans ce genre. Ce coucou est bourré des dernières innovations techniques. Ce qui me chiffonne, c'est pourquoi il avale autant de carburant. Ça fait déjà un petit moment que nous sommes là.

— Figure-toi que je me posais la même question, fit le caporal en tapotant la jauge.

L'aiguille n'oscilla pas.

— On discute, on discute et... Ah, ça y est !

Soudain, on entendit une sorte de gargouillis. Le caporal coupa l'alimentation et retira le tuyau.

— Je pense toujours que le Président est cinglé de s'embarquer dans cette galère, ajouta-t-il en tirant le tuyau vers le camion. Le prestige, c'est important, mais c'est la survie qui compte.

— C'est bien là le problème, la survie de l'Amérique.

Après leur départ, la grille cerclée de chrome se rétracta et la pellicule de métal blanc se cicatrisa, comme une plaie qui se referme.

Dans le cockpit, le capitaine Nelson Flagg repassait sa check-liste avec son copilote. Le bouton de l'amortisseur se bloquait.

— Rappuyez dessus, déclara le copilote.

Le capitaine s'exécuta. Une lumière orangée apparut.

— Ce truc n'a jamais fonctionné depuis 1988, grogna-t-il. Je ne peux pas attendre qu'on le remplace.

— Ils auraient dû réformer ce coucou depuis des lustres. Il siffle autant de carburant qu'une Cadillac et brûle autant d'huile qu'un tank Sherman.

— Encore quelques mois à attendre. Le temps qu'ils posent toute l'installation électrique sur le nouvel appareil.

— Ouais. Et si on survit à ce vol. Vous, je ne sais pas, mais je suis de ceux qui pensent que le Président est fou d'y aller.

— Faites-moi confiance, j'en toucherai deux mots au chef de l'exécutif s'il passe la tête dans le cockpit. Booster, Okay ?

— Booster, Okay, répondit le copilote sans remarquer le disque du micro cerclé de chrome qui venait d'apparaître à côté de sa chaussure, tel un œil métallique qui s'ouvrait.

C'est alors qu'un cliquetis annonça l'arrivée du *Marine One* et du Président, et tous se concentrèrent sur les dernières vérifications avant le décollage.



Quelques heures plus tard, au-dessus du bleu étincelant du golfe du Mexique, le contrôle aérien de Fort Worth transmet la direction de l'*Air Force One* au contrôle aérien de Monterrey, au Mexique.

— C'est là que ça se corse, souffla le capitaine Flagg à son copilote. Une fois sur deux, les contrôleurs aériens mexicains ne comprennent pas ce que vous leur dites. Demandez-leur de déposer une plateforme pétrolière dans le golfe et ils vous disent « roger » ou plutôt « royer ».

Son collègue éclata de rire.

— C'est tout de même pas à ce point-là.

— Signalez un problème en cours de vol et ils vous demandent de confirmer que vous avez repéré un Ovni. C'est le Mexique, quoi ! Ça empire à mesure qu'on descend vers le sud. Écoutez.

Le capitaine Flagg se mit à parler dans son micro.

— Tour de contrôle de Monterrey, ici *Air Force One*. Terminé.

— *Air Force One*, bienvenue dans notre, espace aérien. Annoncez Votre direction.

— *Gracias*. Direction sud, vers Mexico.

— *Royer*.

Et le capitaine d'adresser un sourire complice à son jeune copilote.

Tandis que l'*Air Force One* survolait la côte mexicaine, le copilote baissa les yeux et découvrit une chaîne de montagne évoquant une horde de brontosaures poussiéreux, qui auraient échoué là des millions d'années plus tôt.

— Brr, j'aimerais pas piquer du nez là-dedans, marmonna-t-il.

— Royer, approuva Flagg en riant.



Le missile Stinger, de fabrication US, destiné à abattre l'*Air Force One*, fut acheminé au Pakistan via la CIA, puis dans le défilé du Khyber, à dos de mulets, pour les Moudjaïdines afghans. Il resta tout un hiver dans une caverne froide, sous le contrôle de la faction Hezb-i-Islami et de trois autres, jusqu'à ce qu'on l'utilise enfin.

Un Mig Flogger soviétique balayait le désert et un chef rebelle ordonna qu'on l'abatte. Un ex-chevrier recyclé en combattant pour la liberté du nom de Kaitmast, porta le Stinger à l'épaule, le dégoupilla, dénuda le viseur et se prépara à l'explosion.

Le Stinger resta sur son épaule dépenaillée, tel un morceau de conduit inerte.

Kaitmast s'empressa de le balancer et en porta un second à l'épaule. Celui-là s'enflamma, lançant une roquette en direction de la queue jaune incandescente du Flogger. Mais elle dévia de sa trajectoire et zigzagua dans le ciel, comme atteinte de la maladie de Parkinson.

Le MIG s'éloigna. Le Stinger hoqueta une dernière fois, tomba à pic et forma une entaille dans le sommet d'une montagne.

Kaitmast lâcha un juron et, de rage, voulut flanquer un coup de pied dans le Stinger foireux. Son chef rebelle l'arrêta aussitôt.

— Non ! Nous pouvons le vendre.

Et le Stinger retourna au Pakistan, où il fut échangé à des représentants de l'Iran, contre des munitions AK-47. Les Iraniens le

refilèrent à leur tour aux combattants chiïtes au Liban, où, après de multiples événements, il atterrit entre les mains de Bishara Hamas, alias Abu Al-Kalbin. Autrement dit, le Père de la Racaille.

Parmi les terroristes palestiniens, Abu Al-Kalbin jouait à présent un rôle prépondérant. Contrairement à ceux qui se réclamaient de la révolution islamique – et ne tuaient pas seulement pour l'argent – Abu Al-Kalbin était à vendre au plus offrant. C'était aussi simple que cela.

Mais lorsque votre nom de guerre [\[1\]](#) est Père de la Racaille, les offres sont faibles, même si vous possédez un missile Stinger opérationnel.

Ainsi, lorsque le cartel de la drogue de Colombie fit appel aux services d'Abu Al-Kalbin, Bishara Hamas ne négocia pas comme un marchand de tapis.

— Quelle que soit la mission, ma milice Krez et moi, nous l'accomplirons, confia-t-il à son employeur potentiel devant une bouteille d'Omar Khayyam dans son appartement de Beyrouth.

L'homme qui se faisait appeler El Padrino avait le teint sombre et les yeux noirs brillants d'un Arabe. Mais sa voix possédait des intonations espagnoles et il expliqua avec soin ce qu'il désirait.

Ni plus ni moins que la mort du Président des États-Unis.

— C'est comme si c'était fait, déclara Abu Al-Kalbin, qui détestait l'Amérique, parce que tous ses amis aussi.

Et c'est ainsi que le Père de la Racaille se retrouva tapi, avec deux vauriens de sa milice Krez, au sommet d'une montagne de la sierra Madre orientale où il faisait frisquet, juste au-dessous du couloir aérien que l'*Air Force One* était censé emprunter.

Tandis que les heures s'écoulaient, ses hommes frissonnaient, examinant leur précieux Stinger – qui avait cinq ans à présent – comme s'il s'agissait d'un nouveau-né.

— Reposez-le, bande de bourricots ! s'énerva Abu Al-Kalbin. On n'a que celui-là. Si vous l'endommagez, on peut dire adieu à notre récompense. Et le pire, on peut faire une croix sur le prix qui nous passe sous le nez depuis des années.

Les hommes s'empressèrent de poser le Stinger sur une couverture.

Abu Al-Kalbin chaussa de nouveau ses jumelles à visions nocturnes. On lui avait dit de repérer un 707 ordinaire, flanqué d'une escorte de Phantoms F-14.

Il fronça les sourcils. Et s'il descendait l'un des Phantoms ? Non, le missile viserait la source de chaleur la plus proche, en l'occurrence les

multi-réacteurs du 707.

La nuit tomba. Il resserra son keffieh autour de la bouche. C'est alors que la faim fit gargouiller son estomac et il songea à la *tostada* achetée quelques heures auparavant au marchand ambulant dans Mexico.

Il espérait remanger bientôt. De la nourriture correcte. Il existait des restaurants arabes dans Mexico. Il s'imaginait déjà attablé devant un plat d'agneau. Ou du pigeon farci. Peut-être du *sorrit issit* en dessert. Et une bouteille de bière *Laziza*.

Mais toutes ses pensées culinaires le ramenèrent à la *tostada* et, soudain, ses intestins émirent des borborygmes de manière inquiétante.

— Je crois que je ne me sens pas très bien, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Djalid.

Abu Al-Kalbin ne répondit pas. Il cherchait en vain un buisson derrière lequel il aurait pu se dissimuler. Mais aucune végétation ne pouvait abriter sa dignité.

— J'ai la *tourista*, gémit-il. Faut que je fasse mes besoins ici. Tournez-vous, tous les deux !

Alors qu'il baissait son pantalon, un bourdonnement envahit la nuit. Abu Al-Kalbin battit des paupières.

— Il vient ! s'écria une voix, c'était celle de Walid.

— Pas maintenant ! hurla Abu Al-Kalbin, les yeux implorant la nuit étoilée mexicaine.

Mais l'avion arrivait. Au moment même où le contenu malodorant de ses entrailles gicla à terre.

— Vous allez devoir vous débrouiller tout seuls, se plaignit Abu Al-Kalbin. Je ne vous serais d'aucune utilité, gémit-il en voyant la gloire immortelle lui échapper en même temps que les produits fumants de sa digestion.

Ses hommes s'abattirent sur le Stinger et se disputèrent. C'était à celui qui aurait l'honneur d'envoyer le Président américain dans les flammes de l'Enfer.

— Un seul de vous deux ! cria Abu Al-Kalbin.

Walid arracha le Stinger des mains de son camarade, Djalid. Il hissa le gros tube noir sur son épaule, ôta la capsule – laquelle s'enleva un peu trop facilement à son goût – et soupira.

— Je l'ai ! brailla-t-il en repérant l'*Air Force One* dans le viseur.

Il avait aperçu une ombre ailée parsemée de lumières.

— Pas d'hésitation ! Tire ! hurla Abu Al-Kalbin, le visage ravagé de honte.

Walid appuya sur la détente. Le tube protecteur expulsa son contenu. Le premier étage l'entraîna dans sa trajectoire. Le second s'alluma et déchira la nuit, telle une chandelle romaine.

*

* *

À bord de l'*Air Force One*, le capitaine Lester Dent, dans son nid d'électronique, repéra la source de chaleur loin au-dessous. Puis le radar signala un objet se dirigeant vers l'appareil.

— Quelque chose vient vers nous ! beugla-t-il à l'équipage.

— Auto-accélération déclenchée, répliqua le capitaine Flagg en coupant le pilotage automatique.

Il se replia aussitôt en actionnant la gouverne de direction et le quadriréacteur s'inclina.

— Déploiement des bombes à phosphore ! s'écria Dent.

Les bombes s'échappèrent du fuselage, s'allumèrent et créèrent de parfaites cibles pour toute, engin balistique visant une source de chaleur.

Malheureusement, le vieux Stinger ne savait plus trop où il allait. Il fila droit sur une bombe à phosphore, la manqua, puis revint en direction de l'*Air Force One*.

— Tour de contrôle de Monterrey, j'ai un problème, déclara le capitaine Flagg d'une voix pressante.

— Royer. Vous signalez une urgence ?

— Affirmatif, Monterrey. Nous sommes à neuf mille huit cents mètres d'altitude et tâchons de manœuvrer pour éviter un objet inconnu qui s'approche de notre appareil.

— Vous signalez un Ovni ?

— Mais non, bordel ! Je ne sais pas ce que c'est !

— Ovni. Royer, *Air Force One*, répondit Monterrey, laconique.

— Merde, marmonna le capitaine Flagg en sentant le manche à balai s'immobiliser entre ses mains. Oh, mon Dieu !

— Quoi ? s'étrangla le copilote.

— Le manche ne répond plus.

— Les voyants hydrauliques sont pourtant corrects, déclara son collègue.

— Il ne veut plus bouger.

— Je vais essayer le mien.

Avant même qu'il ne puisse s'exécuter, son manche à balai remua de lui-même.

— Alors, vous l'avez en main ? s'enquit le capitaine.

— Non.

— Comment ?

— Je ne le touche même pas, regardez !

Le capitaine Flagg observa le manche du copilote. Il oscillait vers la droite.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui arrive à ce coucou ? Voilà qu'il glisse sur l'aile ! Essayons de le redresser.

— Impossible !

— Putain d'appareil !

C'est alors qu'un engin incandescent passa devant le pare-brise à toute vitesse puis, obliquant à quatre-vingt-dix degrés, revint droit sur eux.

Les gouvernes de profondeur remuèrent d'elles-mêmes et l'*Air Force One* plongea à la verticale. La roquette disparut de leur champ de vision.

— Je l'ai perdue ! aboya le copilote en hissant le cou pour voir au travers du hublot latéral.

L'espace d'un quart de seconde, il aperçut un F-14 qui contournait l'appareil, avant de se rendre compte que son collègue s'énervait en parlant dans son casque.

Trois lumières rouges s'allumèrent soudain sur le tableau de bord, tandis que retentissait la sonnerie stridente signalant qu'un réacteur prenait feu.

— Monterrey. Monterrey. Ici *Air Force One*.

— *Royer, je vous écoute.*

— Nous allons devoir nous poser de toute urgence dans le désert.

— *Royer. Bon atterrissage. Air Force One*, répondit le contrôleur mexicain, imperturbable.

— Est-ce qu'il a compris ce que vous venez de dire ? s'enquit le copilote.

— Non, répondit Flagg, scrutant les montagnes d'un noir intense qui s'approchaient de lui.



— Dans son salon privé, le Président des États-Unis écrasé entre les sièges, se dit pour la seconde fois que c'était là une façon bien ridicule de mourir.

Et il sentit les fauteuils lui presser la nuque. Il n'entendit pas l'horrible vacarme de l'impact et se demanda pourquoi. En réalité, il n'éprouva aucune peur. Seule la chaleur réconfortante de tous ses sièges pressés sur son corps replié en position fœtale. Il se sentit en sécurité. C'était un sentiment étrange.

— Puis un son discordant retentit soudain et le président des États-Unis ne pensa plus à rien.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et tentait de convaincre le chef de la guérilla qu'il n'était qu'un espion américain.

— Vous l'admettez ? s'enquit le chef de la guérilla.

Avec son grand chapeau charro, son poncho chamarré et son pantalon rayé, il évoquait un cow-boy inca.

Ils se trouvaient au cœur de la forêt amazonienne. Les singes et les aras jacassaient au loin. Remo, dont le tee-shirt blanc et le pantalon de toile noire semblaient peu adaptés à la jungle, ne transpirait pas pour autant dans cette atmosphère de bains turcs. Il se demandait plutôt ce qui pouvait bien se passer dans la tête de cette douzaine de membres d'El Sendero Luminoso. Ces guérilleros du mouvement d'inspiration maoïste appelé Sentier lumineux étaient équipés pour combattre dans une pinède d'opérette mais pas dans la jungle péruvienne.

— Bien sûr, répondit Remo. J'admets que je suis un espion américain.

— Je ne te crois pas, s'obstina le chef des guérilleros, qui s'appelait Pablo.

— Mais je viens de me confesser. Que vous faut-il de plus ? rétorqua Remo, mains sur les hanches, en ignorant les fusils FAL de fabrication belge qui l'entouraient.

Sur sept Senderistas, deux seulement avaient libéré le verrou de sûreté. Ce qui lui en laissait cinq à transformer en chair à pâté. Les autres le gênaient uniquement si l'affaire tournait mal.

— La dernière fois qu'un prétendu journaliste est venu dans cette province, poursuivit le chef du Sentier lumineux, on l'a exécuté car on le soupçonnait d'être un agent de la CIA. Plus tard, on a appris qu'il était réellement reporter.

— Exact. Il n'appartenait pas du tout à la CIA.

— Mais avant cela, un homme est venu, se disant lui aussi journaliste. On ne l'a pas molesté et par la suite, il s'est vanté d'appartenir à la DEA.

— C'était un imbécile, grogna Remo. Il aurait dû la boucler. Par sa faute, un journaliste innocent a été tué. Mais les clowns de votre espèce, vous ne valez pas mieux. Vous n'arrêtez pas de tirer sur les

mauvaises personnes.

— En temps de guerre, il se passe des choses atroces.

— Quelle guerre ? Vous êtes des insurgés. Si vous partez, il n'y aura plus de guerre.

— Nous représentons l'avenir du Pérou, brailla le chef des rebelles, brandissant sa machette en un salut machiste. Nous répandons les pensées révolutionnaires du président Mao.

— D'après ce que l'on m'en a dit, observa Remo, vous sectionnez aussi les doigts des petits enfants.

— C'est pas notre faute ! Les oppresseurs ont contraint le peuple à participer à leur simulacre d'élections. Ils les contraignent à tremper les doigts dans l'encre et déposer leurs empreintes digitales sur les bulletins. De cette manière, les oppresseurs savent, qui a voté ou pas. Et nous aussi, ajouta-t-il dans un sourire sardonique.

Les yeux de Remo se plissèrent.

— Alors vous tranchez le doigt d'un gamin par-ci par-là, pour que les parents comprennent bien le message.

— Ça marche.

— C'est barbare.

— Tu ne comprends pas, *Yanqui*. On est obligés de faire ça. On a bien essayé d'abattre les paysans, en guise d'exemple, mais les survivants continuent de voter.

— Vous m'en direz tant.

— Pour nous aussi, c'est un problème, mais on est dans le vrai. Ces enfants souffrent pour que les générations futures grandissent dans un paradis de travailleurs maoïstes où il n'y aura pas d'opresseurs et où tout le monde pensera en harmonie. Comme le président Mao l'a dit : « Plus profonde est l'oppression, plus grande est la révolution. »

Remo étouffa un bâillement. Cette affaire lui prenait plus de temps que prévu.

— Mao est mort depuis longtemps, déclara-t-il sèchement. Et le communisme va bientôt rejoindre l'ossuaire de l'Histoire. Demandez un peu à Gorbatchev ce qu'il en pense.

En entendant ce nom, les guérilleros crachèrent dans la poussière. Remo écarta son mocassin de fabrication italienne, afin d'éviter qu'un gros crachat ne s'y écrase.

— Capitalionniste ! marmonna Pablo.

— Je doute que ce mot soit parvenu jusqu'ici, fit Remo. Écoutez,

c'est tout à fait fascinant de discuter avec des dinosaures de la politique comme vous, mais comment vous convaincre que je suis réellement un espion américain ?

— Pourquoi y tiens-tu tant que ça ? Tu sais que nous t'exécuterons. On déteste la CIA.

— En fait, je travaille pour une organisation secrète qui s'appelle CURE.

— Jamais entendu parler.

— Heureux de nous l'entendre dire. C'est mon patron qui sera content.

— Et tu n'as pas répondu à ma question.

— À vrai dire, c'est parce que je sais que vous me conduirez à votre grand chef.

— Qui te tuera, répliqua Pablo avec férocité.

Remo hocha la tête.

— Après l'interrogatoire. Oui.

Le chef des guérilleros regarda ses *compañeros*. Leurs yeux méchants semblaient perplexes. Pablo haussa les épaules, l'air confus. Remo entendit chuchoter le mot *loco*. Sans pour autant parler l'espagnol, il en connaissait la signification. Parfait, s'ils le croyaient fou, peut-être gagnerait-il du temps.

Les murmures cessèrent. En fond sonore, les insectes continuaient à bourdonner, telle une bande magnétique subliminale.

— Tu as... comment dire ?... des papiers identifiés ? s'enquit Pablo, le regard rusé.

— Des papiers d'identité ? Franchement, quel espion en porterait sur lui ?

— Un véritable espion.

Et les guérilleros de hocher la tête.

— Vous savez lire l'anglais, les gars ? s'enquit soudain Remo.

— On ne sait pas lire du tout, *Yanqui*. Comme ça, on n'est pas dupes des mensonges anonymes.

— Et vous voulez entraîner le Pérou dans le XXI^e siècle ? marmonna Remo. Okay, j'ai des papiers, reprit-il à voix haute. Dans mon portefeuille.

Et il tapota sa poche.

— Javier !

Un des guérilleros extirpa un portefeuille en cuir de la poche avant du pantalon de Remo et l'apporta au commandant. Le Péruvien sortit une carte de crédit au nom de Remo Mackie.

— C'est ma carte American Express. Je ne pars jamais sans elle.

— Je le savais, fit Pablo.

— Tant mieux. Et la blanche, c'est ma carte de Sécurité sociale.

— Ah, j'ai entendu parler de l'infâme police de la Sécurité sociale.

Le Senderista compara les deux cartes.

— Mais pourquoi le nom n'est pas le même ? D'après la forme des... comment vous dites, déjà ?

— Les Yankees effroyablement cultivés que nous sommes, appelons cela des lettres.

— Si, la forme des lettres. *Por que ?*

— Parce que je suis un espion, bordel de merde ! s'exaspéra Remo. Je dois utiliser de nombreuses fausses identités pour m'introduire auprès de gens comme vous.

Le Senderista battit des paupières. Remo sentit qu'il allait gagner la partie. Peut-être que le guérillero consentirait, à l'emmener à son commandant d'ici mardi. Mais ce serait trop tard. Le sommet de Bogotá serait terminé.

Remo décida donc d'abréger.

— Voici mes papiers de la CIA, dit-il à l'homme lorsque ce dernier découvrit une carte de bibliothèque au nom de Remo Loggia.

— menteur ! crachota le Senderista. Je connais les lettres CIA. Elles ne sont pas sur cette carte.

— Vous êtes trop doué pour moi, admit joyeusement Remo. Vous avez raison. C'est inscrit DEA. Vous comprenez, quand nous autres espions allons sur le terrain, nous ne portons jamais de carte de la CIA. Sinon en cas de capture – comme dans le cas présent –, la CIA se verrait rançonnée ou blâmée.

Le Senderista fronça les sourcils, tel un dieu de la pluie inca qui va déverser sa générosité sur la forêt. Ses yeux atteints d'un léger strabisme évoquaient la rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde.

— Vous autres, *Yanquis*, vous respirez la trahison !

— En effet. On nous enseigne même la lecture, c'est vous dire ! Vous feriez mieux de me conduire à votre grand chef.

— Tu es trop pressé. Il me faut encore des preuves.

— J'ai laissé un confédéré en ville. C'est un vénérable Coréen rusé. La jungle était trop étouffante pour lui, alors il est resté dans ce qui tient lieu d'hôtel dans ce patelin dont j'ai oublié le nom.

— Uchiza, ignorant !

Et ses compagnons de s'esclaffer devant la stupidité de ce *gringo americano* qui savait lire mais ignorait l'une des cités les plus prospères de la haute vallée de Huallaga.

— Peu importe, répliqua Remo. Chiun – c'est le nom de mon ami – est aussi espion. Il répondra de moi. Pourquoi ne pas l'interroger ?

Le Senderista fit un signe de tête à deux guérilleros.

— Paco ! Jaime ! *Vamos !*

Et tous deux prirent la direction d'Uchiza.

— Ne le secouez pas trop, s'écria Remo. Il a plus de quatre-vingts ans mais il peut tuer de sang-froid.

Il sourit en songeant : « Deux hors-jeu, cinq à abattre. » Et il se promit d'acheter des sacs poubelles, une fois de retour en ville.

— Bon... eh bien, j'imagine qu'il n'y a plus qu'à attendre, déclara-t-il en s'accroupissant sur le sol spongieux. J'espère qu'ils n'en n'ont pas pour une demi-journée.

— Non. On t'emmène à notre commandant délégué. Nos *compadres* feront leur rapport là-bas.

— Parfait ! fit Remo en se relevant d'un bond. Les guérilleros se groupèrent derrière lui, leurs fusils belges pointés dans son dos.

— Tu marcheras les bras en l'air en signe de capitulation servile, lui intima Pablo.

— Pas question, répliqua Remo d'un ton neutre.

— On insiste.

— Vous pouvez toujours insister. Estimez-vous heureux que je me tienne tranquille. Quant à celui qui a mon portefeuille, qu'il tâche de ne pas le perdre. J'ai besoin de mon passeport pour le vol de retour.

Pablo eut un sourire carnassier.

— Tu ne verras plus jamais le Pentagone, belliciste !

— Tant mieux. C'est laid et le sous-sol est bourré de cafards.

Ils cheminèrent dans la jungle pendant près d'une heure. Les guérilleros s'essoufflaient tandis que Remo marchant d'un bon pas, ne paraissait pas souffrir. Le temps pressait. Il devait interroger le chef des rebelles avant la conférence.

Sa mission était simple. Les services secrets américains avaient eu vent que les narco-terroristes colombiens s'intéressaient de plus en plus au président des États-Unis, en prévision de ce sommet antidrogue. En interceptant les messages, le contre-espionnage apprit que le contrat incombait au Sentier lumineux, avec lequel les narco-terroristes entretenaient des liens difficiles dans la haute vallée de Huallaga, et qui prélevait des « impôts du peuple » sur chaque cargaison de pâte de coca en partance vers le nord.

Remo s'était rendu au Pérou pour vérifier les informations et éliminer le problème. Son patron, Harold W. Smith, directeur de CURE – l'agence pour laquelle travaillait Remo – avait ajouté que l'élimination, dans la foulée, de guérilleros complices ou non ne serait pas pour lui déplaire.

La QG du Sentier lumineux consistait en une longue baraque sur pilotis, située dans un endroit où la végétation était particulièrement dense. Pour l'atteindre, ils durent même passer sous un tronc d'arbre tombé en travers du chemin. Recouvert de mousse et de plantes grimpantes, le tronc semblait se trouver là depuis la mort d'Elvis et barrait efficacement le passage à toute Land Rover qui s'aventurerait dans le secteur.

— Commandant César ! lâcha l'une des escortes de Remo.

Un homme trapu et musclé, arborant un tee-shirt saumon et une casquette de base-ball sortit sur la véranda.

— Que se passe-t-il ?

— Il dit s'appeler Remo. On pense qu'il est de la DEA.

— CIA, corrigea Remo. Je fais semblant d'appartenir à la DEA, mais en réalité, je travaille pour la CIA.

L'homme s'avança vers eux. Il n'était pas armé et tenait une boîte bleue d'Inca Cola à la main. Il l'avalait d'un trait et la jeta à terre.

— Pollueur, commenta Remo sur un ton narquois.

— Comment tu m'as appelé ? s'enquit le *comandante* senderista.

— C'est vous le grand chef ?

— Je suis César. Délégué de la république populaire de la nouvelle démocratie.

— J'ai un truc à vous apprendre. La vieille démocratie est plus solide que jamais.

— Pourquoi le prisonnier a-t-il les mains libres ? demanda soudain César tout à trac.

Une gerbe de fusils FAL se braqua sur Remo, lequel sourit,

insouciant.

— Tu vas les laisser te ligoter les mains.

— Après l'interrogatoire, peut-être.

— Amenez-le, crachota César.

Ils escortèrent Remo dans une pièce quasi nue. Du premier coup d'œil, il devina qu'il s'agissait d'une ancienne fabrique où l'on transformait la coca.

Il y avait là des cuves et des plateaux sur lesquels la pâte séchait, une fois glissés dans le four. Peu de meubles et une plomberie inexistante. La maison était construite en vulgaire contreplaqué. Il n'y avait même pas de porte, seulement un cadre sur lequel était tendu une moustiquaire en lambeaux.

César fit volte-face et demanda :

— Bon, alors comme ça, tu appartiens à la CIA ?

— Je le reconnais. En toute liberté.

César hésita, considéra les autres. Ils haussèrent les épaules.

— Il l'admet depuis le début, expliqua Pablo. Comment le croire ? Seul un fou admettrait un truc pareil devant nous.

César détailla alors Remo des pieds à la tête. Il avait devant lui un Anglo-Saxon qui pouvait aussi bien afficher une trentaine épanouie qu'une quarantaine juvénile, vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un pantalon de toile noire. Ses chaussures étaient fabriquées dans un cuir très fin. Ses yeux sombres et rieurs dominaient des pommettes saillantes.

Tandis qu'on lui passait son portefeuille, César remarqua que Remo était à la fois mince et musclé. Ses poignets étaient très épais. Ils paraissaient durs, comme taillés dans du bois. Sans s'en rendre compte, Remo leur imprimait un mouvement de rotation, comme s'il s'agissait d'un simple exercice d'assouplissement.

César regarda les différentes cartes d'identité. Grossière erreur ! Soudain, le portefeuille lui vola des mains.

Il releva la tête, en colère. Le portefeuille était revenu dans celles de Remo. César n'y avait vu que du feu.

— Attrapez-le ! aboya-t-il.

Les fusils changèrent de position. Fûts et crosses se levèrent. L'espace d'un court instant, on aurait pu croire que le Yankee allait tomber à genoux. À un cheveu près, César faillit être assommé.

Patatras ! Les fusils atterrirent sur le plancher, entraînant du même coup les guérilleros. La crème du Sentier Lumineux se retrouva pêle-

mêle, fusils et ponchos enchevêtrés.

Le *gringo* avait disparu. Il s'était envolé...

— *Donde ? Como ?* bredouilla César.

Un doigt lui tapota l'épaule et il virevolta pour découvrir, ô surprise ! le sourire narquois de l'Américain. Des doigts d'acier lui serrèrent la gorge.

Soudain César devint aussi dur que le plancher sous ses pieds.

Du coin de l'œil, il regarda le mince *Americano* régler leur compte à ses *compañeros*, brisant les nuques et fendant les crânes avec calme et méthode, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tas de ponchos inertes.

Puis *l'Americano* s'occupa de lui.

— Il est temps de passer à l'interrogatoire, fit Remo en plaçant de nouveau ses doigts sur la gorge de César.

Ce dernier découvrit qu'il pouvait soudain plus parler. Il se mit à courir.

Et il s'étala, face contre terre, sans jamais voir le pied qui l'avait fait trébucher.

Un genou planté dans son dos le clouait au sol.

— S'il vous plaît, haleta-t-il. Que voulez-vous ?

— Tu me crois maintenant si je te dis que je suis un espion ? s'enquit Remo avec froideur.

— *Si ! Si !*

— Bien. Commençons l'interrogatoire alors.

— Okay. Pour qui travaillez-vous en fait ?

— Tu as pigé de travers, mon vieux. C'est toi que j'interroge.

— Je ne vous dirai rien, *imperialista* ! cracha César.

— On dit toujours ça avant que je fasse ceci...

Remo pressa l'index d'un coup sec sur la pomme d'Adam de César. La langue de ce dernier sortit aussitôt, tel un diabolotin de sa boîte.

— Voyons... voyons... où ai-je fourré ce briquet ? se demanda Remo, désinvolte, tout en feignant de palper ses poches de sa main libre.

L'autre écarquilla les yeux. Il imagina aussitôt sa langue se transformer en cendres. Qui était donc cet *Americano* capable de manipuler un guérillero entraîné au combat comme s'il se fût agi d'une simple marionnette ?

Il tenta de dire au *Yanqui imperialist* qu'il voulait bien parler. Tout ce qu'il produisit, ce fut une sorte de bourdonnement nasal, tandis que la bave s'écoulait des commissures de ses lèvres.

— Si c'est un *si*, tire la langue, déclara gaiement Remo.

César croyait pourtant qu'elle était déjà sortie. À son grand étonnement, il en surgit encore un centimètre ! Il n'aurait jamais cru qu'elle était aussi longue. Pourvu que la racine tienne bon !

— Si je te laisse rentrer ta langue, elle va se délier ? interrogea le *Yanqui* nommé Remo.

César essaya de hocher la tête. Impossible. Il tira encore davantage la langue. Soudain, les doigts revinrent sur sa gorge. Sa langue se rétracta, telle une tête de tortue s'escamotant sous sa carapace.

Le genou se releva de sa colonne vertébrale.

Tout tremblant, César se retrouva en position assise et palpa sa langue. Elle le faisait souffrir. On aurait dit une tranche de bœuf séchée au soleil. Il saliva un peu, suffisamment pour cracher.

— Que souhaitez-vous savoir ? articula-t-il enfin, d'une voix rauque.

— Je me suis laissé dire que vous, les déchets du maoïsme, marchiez main dans la main avec les cartels colombiens.

— Nous crachons sur tous les *narco-traffiquants* ! répliqua l'autre en joignant le geste à la parole.

Remo complimenta César sur sa puissance à expectorer et poursuivit :

— Ce n'est pourtant pas ce qu'on raconte par chez nous.

— Les *narco-traffiquants* ont transformé cette vallée en territoire anarchique. Pour nous, c'est l'idéal. Et les *campesinos* – ceux qui font pousser les feuilles de coca –, leurs intérêts doivent être protégés.

— Je prends cela pour un aveu. Question suivante. Soyez très attentif.

— *Si* ?

— Les Colombiens veulent tuer le Président avant le sommet. Certains affirment que vos hommes sont chargés de cette mission.

— Nous n'avons pas besoin du sale argent de la drogue des Colombiens pour liquider le Président. C'est aussi notre ennemi, *Yanqui*.

— Dois-je prendre cela pour un *si* ? s'enquit Remo avec malice.

— Si. Enfin, je veux dire, non. On nous l’a proposé mais nous avons refusé.

Les doigts de Remo comprimèrent de nouveau la gorge de l’homme.

— C’est pas ce que j’ai entendu dire.

Les yeux de César s’écarruillèrent.

— Très bien. Finalement nous nous étions préparés à faire ce qu’ils souhaitaient, mais les Colombiens ont changé d’avis. Ils se sont adressés à d’autres. Je ne sais pas qui.

— Allons, un petit effort, vous pouvez mieux faire.

— Sincèrement, j’en sais rien, protesta César. Et puis ça ne me regarde pas. Je suis un révolutionnaire, pas une commère.

Superbe épitaphe, conclut Remo Williams, qui croyait ce que lui avait dit son interlocuteur.

Ayant obtenu ce qu’il désirait, sa main descendit sur le visage du *comandante* senderista. La figure se transforma aussitôt en une membrane souple, dans laquelle de légers creux évoquaient les organes de la vue, de l’odorat et du goût. Le sang ne coula pas mais afflua derrière le rideau des os broyés de la figure, dont la plupart s’enfonçaient déjà dans le cerveau.

César, le Senderista, tomba en avant, défiguré, et s’écrasa au sol tel un sac de haricots secs.

En sortant, Remo ramassa la boîte d’Inca Cola et la lança à l’intérieur de la maison, avec le reste des ordures. Il sourit, même s’il lui restait un long chemin pour revenir à Uchiza. Il avait joué son rôle dans la lutte antipollution de la forêt péruvienne. C’était un sentiment très réconfortant.

Des heures plus tard, un peu poussiéreux mais pas du tout incommodé par la chaleur du matin, Remo quitta la jungle pour s’engouffrer dans la ville tentaculaire d’Uchiza.

Grâce aux cultivateurs locaux de coca, c’était une cité en plein développement, où régnait une atmosphère de ruée vers l’or. La prétendue « grande avenue » était bordée de taudis en stuc. Il y avait aussi beaucoup de caravanes. Malgré son aspect primitif, la ville se vantait de posséder un aéroport.

Remo passa devant les étalages où des Péruviennes en fichus vendaient des lunettes et des vidéocassettes au marché noir. Les soldats qui patrouillaient le lorgnaient avec un intérêt maussade.

L’unique hôtel d’Uchiza semblait abandonné, mais l’antenne

parabolique placée au-dessus était flambant neuve. Remo allait y pénétrer, lorsqu'il s'arrêta net et accosta l'un des marchands ambulants.

— Sacs poubelles, *señor* ? De cette taille environ, vous voyez ?

Il écarta les bras pour indiquer la longueur d'un guérillero péruvien moyen.

Le vendeur lui présenta une boîte jaune contenant des sacs à ordures. Lorsque Remo lui tendit des dollars, il lui en offrit six de plus.

— Une seule boîte suffit, dit Remo. *Gracias*.

Il pénétra quelques minutes plus tard dans la chambre d'hôtel sans frapper ou utiliser de clé. Il n'y en avait pas. C'était ce genre d'hôtel.

À l'intérieur, Remo faillit trébucher sur un corps. Il s'agissait d'un des guérilleros du Sentier lumineux, venu vérifier s'il était bien un espion américain.

L'homme gisait sur le dos, bras écartés, une grimace figée sur le visage... à moins qu'il ne s'agît d'un sourire. Remo décida de lui laisser le bénéfice du doute, aussi lui rendit-il son sourire.

— Ravi de te revoir, déclara-t-il d'une voix enjouée en extirpant un sac en plastique vert de la boîte jaune.

Il l'ouvrit et, s'agenouillant, fit glisser le cadavre à l'intérieur en commençant par la tête. Il fronça les sourcils en s'apercevant que les pieds ne rentraient pas.

— Pas la bonne taille, marmonna-t-il.

Il replia les deux pieds en les tenant aux chevilles et hop ! referma le sac à l'aide d'un lien. Remo se releva et chercha le second cadavre.

— Il doit se trouver dans l'autre pièce, dit-il en gagnant la chambre contiguë d'où provenaient des répliques théâtrales en anglais.

Une petite silhouette frêle dans un kimono violet et jaune était assise à même le sol et regardait la TV, sans prêter attention ni à Remo ni au cadavre sous la table, où étaient posées des bouteilles d'*agua purificada* Electro offertes à titre gracieux.

— Comment allez-vous, Petit Père ? s'enquit Remo, avenant.

— Pas question pour moi de faire le ménage, bougonna Chiun, maître de Sinanju, dernier de la lignée.

— Je m'en charge. C'est moi qui les ai envoyés ici.

— Je sais. Ils ont fait irruption au moment même où Derek avouait son passé secret à lady Asterly.

— Je n'aurais jamais cru que vous alliez vous remettre à regarder ces feuilletons soaps, fit gaiement Remo en s'apprêtant à glisser le second cadavre dans un nouveau sac poubelle.

— Ce ne sont pas de simples soaps américains qui se complaisent dans la fange et la perversion sexuelle, énonça Chiun en pointant vers le plafond un long doigt à l'ongle effilé. Il s'agit de la quintessence des dramatiques britanniques. Ton pays rétrograde pourrait-il encore produire de telles richesses !

— L'antenne parabolique fonctionne bien.

— À n'en pas douter, répondit Chiun sans quitter l'écran des yeux.

Sa nuque luisait avec l'âge. Deux nuages de duvet blanc flottaient de part et d'autre de son crâne, au-dessus de ses oreilles.

— Bien. Parce que Smith doit déboursier une fortune en location de retransmissions par satellite pour que vous ayez votre dose quotidienne de feuilletons british.

— Mais je le mérite. Sans moi, Harold Smith ne se trouverait pas à l'orée de la grandeur suprême.

— De quelle grandeur s'agit-il ? s'enquit Remo en relevant le nez.

— Il occupera bientôt les fonctions de chef légitime de l'Amérique.

— Au cas où cela vous aurait échappé, Smith ne dirige que CURE. Il n'a aucune prétention à occuper le Bureau Oval.

— Dans ce cas, je crains pour l'avenir de ton pays, à présent que le président du Vice va occuper le trône de l'Aigle.

— De quoi parlez-vous ?

— Le président du Vice, répéta Chiun. Celui dont tout le monde a honte, celui que l'on cache comme s'il s'agissait d'un enfant attardé. Eh bien, il dirige maintenant ton pays.

— D'où tenez-vous cela ?

— De Smith. Il a appelé il y a une heure pour m'informer que ton Président a succombé entre les mains de scélérats.

— Comment ?

CHAPITRE III

— Ces fils électriques ne devraient pas se trouver dans le pied du fauteuil, se plaignit Abu Al-Kalbin. Je ne vois pas à quoi ils pourraient servir.

Walid et Djalid se dévisagèrent et haussèrent les épaules. Walid reprit tranquillement la parole.

— Le métal se plie comme ça et les fils sont là où ils doivent se trouver. Qui a dit que ces choses n'étaient pas décrétées par Allah ?

— Pendant que vous vous occupiez des Américains, répondit Abu Al-Kalbin sans détourner les yeux de la pile de sièges écrasés les uns sur les autres, j'ai entendu gémir un homme. Dans ce tas, ajouta-t-il en pointant l'index.

— Qui aurait pu survivre en étant comprimé dans cette masse de métal et de coussins ? s'enquit Djalid, rationnel.

— C'est bien ce que j'aimerais savoir, reprit Abu Al-Kalbin en flanquant de grands coups de hache à incendie dans les housses des fauteuils.

Après quelques instants d'effort, ils découvrirent une nuque. Abu Al-Kalbin l'effleura d'une main tremblante.

— Il est chaud, murmura-t-il.

Passant la main sous la gorge de l'individu, il sentit le pouls au niveau de la carotide.

— Il est vivant.

Abu Al-Kalbin respira profondément et parvint à extraire la tête du rescapé.

Le visage angulaire du président des États-Unis dodelina sous un rayon de lune mexicain qui traversait un hublot. Ses lunettes étaient de travers. Comme par miracle, les verres demeuraient intacts.

Personne ne prononça un seul mot pendant un long moment. Walid s'éloigna puis revint avec son AK-47, qu'il tendit à Abu Al-Kalbin.

— À toi l'honneur d'achever celui que tout le monde exècre, déclara-t-il d'une voix rauque.

Mais son chef écarta l'arme d'un geste.

— Imbécile ! aboya-t-il. Le destin nous a remis entre les mains quelque chose de plus précieux que le prix Kadhafi de la Paix qui, de toute façon, nous reviendra de droit. Te rends-tu compte de la valeur de cet homme s'il est vivant ?

— Combien vaut-il ?

— Des millions. Les Colombiens, les Iraniens, les Libyens... tous déboursaient des millions pour cet homme.

— Combien de millions ? demanda Walid, intéressé.

— Autant qu'il y a d'étoiles dans la nuit.

— J'ai une idée, intervint Djalid, qui avait déjà dénombré sept étoiles au travers du hublot. Pourquoi ne pas le découper en tranches ? Peut-être qu'on en tirera un bon prix en détaillant un bras, une jambe ?

— Oui, renchérit Walid. Mais alors on doit réserver la tête au frère Kadhafi.

— Fils de chiens ! cracha Abu Al-Kalbin. Mort, il ne vaut rien. Vivant, son prix dépasse l'entendement. Aidez-moi plutôt à l'extraire. Et faites attention de ne rien lui casser. Il risque d'être blessé. Je ne veux pas de dégâts supplémentaires.

Il leur fallut deux bonnes heures de travail à la hache et à la crosse de fusil pour extirper le corps inanimé de son cocon de fauteuils écrasés. Ils palpèrent les membres du Président avant de l'allonger sur la pile de coussins éventrés. Aucune fracture apparente.

— Vous voyez du sang sur ses jambes ? s'enquit Abu Al-Kalbin, inquiet.

— Non, répondit Walid, tandis que Djalid passait une main sur les membres inférieurs du Président. Son pantalon n'est même pas déchiré. Les sièges l'ont protégé.

— Oui, un peu comme les bras d'une mère, approuva Abu Al-Kalbin, en poussant du coude les fils électriques sur le sol.

Ils se tordaient de façon spasmodique mais il ne parut pas remarquer le phénomène. Walid et Djalid observèrent leur chef, l'air dubitatif.

— Non, je ne suis pas fou, rétorqua-t-il, comme s'il devinait leurs pensées. Trouvez-moi un drap ou quelque chose du même genre. On va le transporter.

Ils dénichèrent un drap dans le lit présidentiel et, faisant un nœud à chaque extrémité, soulevèrent leur prisonnier et sortirent dans la fraîche nuit mexicaine.

Son AK-47 en bandoulière, Abu Al-Kalbin fut le dernier à quitter l'*Air Force One*.

— Ne restez pas muets en un pareil moment historique.

— Que penses-tu de *Bismillahi Rrahmani Rrahim* ? suggéra Walid.

— Oui, oui. Criez-le.

— *Bismillahi Rrahmani Rrahim* ! hurlèrent d'un même élan ses deux comparses.

— Arrêtez ! lança soudain Abu Al-Kalbin, le visage défait.

— Quoi ?

Ils dévisagèrent leur chef, l'air horrifié. Ils craignaient le pire. Sans dire un mot, Abu Al-Kalbin se précipita dans l'épave de l'*Air Force One*. Walid et Djalid reposèrent leur fardeau afin de resserrer leur keffieh sur les narines, tandis que les bruits indubitables des troubles intestinaux de leur chef envahissaient l'atmosphère.

— Que faire pour conjurer cette malédiction ? demanda-t-il en les rejoignant enfin.

— Manger du riz, déclara Walid.

— Oui, beaucoup de riz, ajouta Djalid.

— Je déteste le riz, répliqua Abu Al-Kalbin, morose.

CHAPITRE IV

Dans la chambre de l'hôtel péruvien surnommé par Remo la *Cucaracha Grande*, le téléphone se mit à sonner. Remo bondit hors du canapé, comme si un ressort avait transpercé le tissu élimé.

— Allô ? Smitty ?

— Remo ? s'enquit la voix acide du D^r Harold W. Smith, directeur de CURE. J'ai reçu votre télégramme.

À l'origine, ce fut Smith qui choisit Remo, alors jeune policier à Newark. Envoyé à la chaise électrique pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, Remo avait ensuite vécu sous une nouvelle identité. Placé entre les mains de Chiun, dernier maître de Sinanju – légendaire lignée d'assassins coréens – Remo était peu à peu devenu une implacable machine à tuer quiconque menaçait les États-Unis.

— La situation est grave, reprit Smith. L'*Air Force One* s'est écrasé dans la sierra Madre orientale. Un hélicoptère de la *National Air Transport Safety* est en route, avec à son bord une équipe de sauveteurs, ainsi que des membres des Services secrets et des experts en médecine légale du FBI. Nous n'espérons guère trouver de survivants.

— Qu'attendez-vous de Chiun et moi ? demanda Remo.

— Qu'avez-vous appris de votre côté ?

— Ces cinglés de maoïstes affirment avoir été contactés par les Colombiens, mais l'affaire ne s'est pas conclue. De toute façon, je les ai liquidés. Je n'approuvais pas leur méthode d'élections.

— Les Colombiens restent donc nos premiers suspects, déclara Smith. Je suis en train de vous réserver un vol pour Lima sur Aero-Peru. Une fois sur place, appelez-moi. D'ici là, je vous transmettrai des instructions précises.

— Entendu. À Washington, comment ça se passe ?

— Chaos sous contrôle. Nous gardons la nouvelle au frais, jusqu'à ce que nous ayons confirmation qu'il n'y a aucun rescapé. Le Vice-Président n'est même pas au courant.

— Mince, je l'avais oublié ! Que vont-ils en faire, j'ai entendu dire qu'il serait incapable de trouver une ampoule allumée dans une pièce sombre.

— La presse exagère, reprit Smith d'un ton monotone, pourtant l'inquiétude sous-jacente ne pouvait prêter à confusion.

— Il paraît qu'il a le QI d'un géranium.

— J'ai lu quelque part qu'il croyait à l'existence de canaux remplis d'eaux sur Mars.

— J'en doute.

— Il risque d'être notre futur Président.

— Dans ce cas prions pour qu'il y ait un miracle.

— Allez à Lima, Remo, conclut Smith avec froideur et la communication s'interrompit.

*

* *

Des milliers de kilomètres au nord, les bruits d'hélicoptères se répercutaient sur la sierra Madre orientale dans la pénombre qui précédait l'aube. Des faisceaux d'une intense lumière blanche ratissaient le sol crevassé, créant des halos de formes mouvantes.

À mesure que le jour se levait, seul le son des rotors troublait la tranquillité angoissante du tombeau constitué par l'épave de l'avion présidentiel. À l'intérieur, des circuits intégrés et des microprocesseurs qui n'avaient pas été installés par le fabricant se mirent en marche et commencèrent à traiter l'information.

Blessé...

Les diagnostics s'établirent. Les messages revinrent à un ordinateur central placé dans le cockpit écrasé.

Queue fracassée. Fils électriques sectionnés. Câbles en fibre optique coupés à points de jonction critiques.

Une faible flamme fut identifiée dans le moteur interne de la nacelle et un extincteur l'éteignit aussitôt dans un jet de mousse.

À divers endroits du fuselage, des palpeurs surgirent, tels des organes de la vue et de l'ouïe. Aucun son ne fut détecté à l'intérieur de la carcasse de l'avion. Aucun battement de cœur. Les données étaient traitées et, dans la cabine présidentielle, des écheveaux d'aluminium frémirent.

Un cordage de câbles multicolores tressaillit, puis se retira dans son boîtier d'alu – le pied entortillé d'un fauteuil. Les deux parties brisées gémirent, tandis que le métal sensible se tordait, se rassemblait

et se cicatrisait, comme obéissant à un processus organique. Les fils électriques se reliaient entre eux, comme des veines qui se régénèrent.

Au-dessus, un plafonnier se dévissa, laissant tomber le boîtier en plastique, le bord en aluminium et les vis. Le réflecteur et l'ampoule tombèrent ensuite, révélant un objectif en verre.

Celui-ci se braqua sur le métal tordu et les coussins éventrés puis remua avec frénésie. Comme il ne voyait rien, il s'arrêta net, tel un œil de poisson gelé.

De toutes parts, les plafonniers se désassemblèrent et une myriade d'yeux de verre balaya la cabine, à la recherche du moindre signe de vie d'un certain corps humain.

Ne trouvant rien, les relais s'enclenchèrent et un message électronique se répéta.

Survivre... survivre... il faut survivre. Bruits s'approchant... Avions au-dessus... survivre... il faut survivre.

L'endroit où se trouvaient les fauteuils ayant abrité le président des États-Unis pendant le crash de l'*Air Force One* s'anima soudain. Des pieds d'aluminium se mirent à tâtonner. Ils se tordirent, telle une plante aquatique ondulant dans un courant sous-océanique. Les verrous du plancher sautèrent et une pieuvre de jambes d'aluminium enchevêtrées gagna l'allée jonchée d'ordures. Deux d'entre elles formèrent des bras et d'autres membres fusionnèrent en une longue colonne vertébrale semi-rigide.

Le bipède d'aluminium trébucha, avançant à l'aveuglette vers le nid d'engins électroniques qui se trouvait à l'arrière du cockpit compressé. Tandis que la chose se penchait, des protubérances jaillirent des poignets émoussés et se transformèrent en doigts plats et souples. La créature arracha le radarscope et entraîna les fils électriques dans son sillage, tels des ligaments rebelles.

Les doigts de métal préhensibles et articulés hissèrent le radarscope au-dessus de la colonne vertébrale du bipède. Un noyau se forma et un disque de verre sombre se mit en place dans un petit bruit sec. Aussitôt, le radar s'alluma, une ligne vert fluo balaya l'écran. Connecteurs et micropuces entrèrent en contact et modelèrent un visage électronique.

Pendant ce temps, du tréfonds de cette caricature d'être humain, une voix nasillarde ne cessait de *répéter* :

Survie... survie... survie...

L'androïde traversa la cabine, récupérant au passage d'autres composants nécessaires. Le bruit de l'hélicoptère se rapprochait.

Se dépêcher... Survivre.

Dans les toilettes, un miroir brisé réfléchit l'image floue de la créature.

Erreur... Erreur. Silhouette de survie non optimale. Reconfiguration nécessaire.

De retour dans l'allée, la chose circula parmi les cadavres, cherchant celui qui conviendrait.

Oui, celui-là. Cette silhouette garantira la survie.

Mais le corps qu'elle cherchait ne se trouvait pas dans le fuselage. La créature fit tourner sa tête en forme de radar vers la partie arrière béante. Un pied d'aluminium marcha dans une matière organique semi-liquide que les récepteurs olfactifs identifièrent immédiatement comme des excréments humains. On pouvait suivre l'odeur nauséabonde qui s'échappait de l'avion. Elle mènerait à son propriétaire.

Au-dehors se trouvait un autre cadavre. Pas celui que recherchait la créature, mais un protecteur parasite, un agent des Services secrets de cette machine à viande connue sous le nom de Président des États-Unis.

Balayant l'horizon à l'aide de ses multiples palpeurs, l'androïde déterminait que l'odeur d'excréments humains le conduirait vers le sud.

Il retourna à la cabine et se mit à déchiqueter les tas de chair humaine, en prélevant ici l'épiderme, là des poils, afin de recouvrir sa carcasse de métal.

Bientôt, le corps nu d'un homme se retrouva dans la cabine. Il était d'une pâleur cadavérique et son aspect humain aurait fait illusion, si ce n'était l'écran radar qui lui tenait lieu de tête.

Ses bras arrachèrent l'écran qui s'écrasa au sol, puis ils plantèrent une véritable tête sur un embryon de cou. Des connecteurs s'entremêlèrent et créèrent des liens que la nature n'aurait jamais imaginés.

Les yeux désynchronisés roulèrent dans leurs orbites, telle une machine à sous affolée, et finirent par se stabiliser.

Des yeux qui voyaient, même s'ils ne vivaient pas.

Des dents qui souriaient, même si elles s'enracinaient dans du métal. La créature s'habilla prestement, choisissant des vêtements au hasard. Le bruit de l'hélicoptère s'accroissait dans la nuit.

Se dépêcher. Localiser l'importante machine à viande humaine. La sécurité, c'est d'être en compagnie de celle qui s'appelle Président.

Dans les toilettes, un dernier coup d'œil dans la glace.

Le visage rigide accusa une lueur de déception.

Non. Incorrect. Visage non familier. Prendre visage rassurant. Composants antagonistes.

La créature revint farfouiller dans la cabine présidentielle. Le sol était jonché de photographies qui s'étaient détachées des parois latérales. La chose les ramassa, les passa au scanner en quelques microsecondes. L'une d'entre elles retint son attention.

Oui. Celui-ci. Il fera confiance à ce visage.

L'androïde répéta à voix haute, testant son synchronisateur vocal :

— Oui. Ce visage confiance. Celui-ci. Oui.

Syntaxe incorrecte. Circuits pas entièrement réparés. Diagnostics d'autoréparation poursuivent l'expertise.

La créature considéra de nouveau la photographie. Elle modifia son propre visage, rehaussant les pommettes, pinçant le menton. C'était mieux. Mais les cheveux ne correspondaient pas. Ils devaient être blonds et non pas noirs.

La chose parcourut la cabine à la recherche d'une tignasse couleur paille. Elle dénicha un journaliste aux cheveux épais. C'était presque parfait. Il lui arracha le cuir chevelu et y mordit à belles dents jusqu'à obtenir la coiffure adéquate.

La chevelure prit place sur le crâne luisant et le cuir chevelu se fondit dans la peau du visage.

Des yeux bleus furent prélevés d'un crâne éclaté et troqués contre les gris. De nouvelles dents furent ensuite échangées une à une.

Finalement, l'androïde examina son reflet dans le verre de la photographie encadrée. Les deux visages se ressemblaient trait pour trait. Restait le sac cylindrique en bandoulière, rempli d'instruments en aluminium. Ce métal était suffisamment abondant dans l'appareil pour reproduire lesdits instruments. La créature se mit au travail...

CHAPITRE V

À l'aéroport international de Lima, Remo appela Smith à Rye, État de New York.

— Ils sont encore en train de rechercher l'épave de l'*Air Force One*, déclara Smith d'une voix métallique.

— Pourquoi mettent-ils autant de temps ?

— L'avion s'est écrasé sur un terrain très rocailleux. Et puis... il y a aussi un problème juridique.

— Dites aux Mexicains d'aller se faire voir ailleurs. C'est notre Président, non ?

— Les Mexicains ne posent pas de problème. C'est un conflit d'attributions entre agences gouvernementales. Le FBI réclame la juridiction mais les Services secrets insistent pour diriger les recherches. L'*Air Force* a envoyé des hélicoptères. Et puis il y a la Sécurité du transport civil, le NTSB.

— Je n'arrive pas à y croire. Qu'attendez-vous exactement de nous ?

— Allez à Mexico.

— Et ensuite ?

— Rappelez-moi.

— C'est tout ?

— Tant que nous n'en saurons pas davantage, je veux que vous vous trouviez le plus près possible de la situation.

Et Smith raccrocha.

Remo se retourna vers Chiun. Le maître de Sinanju se tenait debout, resplendissant dans son kimono écarlate.

— Nous allons à Mexico.

— Bien, allons à Mexico répliqua Chiun de sa voix flûtée. Smith a-t-il pris le contrôle du gouvernement ?

— Non, et il n'est pas près de le faire, répondit Remo.

— C'est idiot. Il tient là une occasion en or.



Bill Holland, l'inspecteur du NTSB, n'avait jamais vu cela en treize ans d'enquêtes sur des catastrophes aériennes.

— On dirait que c'est l'équipage qui a le plus morflé, déclara le pilote de l'hélicoptère.

— Qui a découvert le coucou le premier ?

— L'Air Force. Aucun survivant, apparemment.

— Il y en a rarement, répliqua Holland tandis que l'hélico atterrissait sur le sol poussiéreux.

Un homme en complet gris s'avança vers eux en se protégeant du souffle du rotor. « Il respire le FBI », songea Holland.

Les premiers mots de l'individu confirmèrent sa pensée.

— Holland ? Je m'appelle Lunkin, j'appartiens au FBI. Vous coordonnerez les opérations avec moi.

— Et les Services secrets ? J'ai entendu dire qu'ils faisaient des bonds.

— Ils gardent la liaison avec l'Air Force en attendant de pouvoir rejoindre le site.

— Bien. Je vais peut-être pouvoir travailler un peu avant qu'ils arrivent.

Le lieu du sinistre était gardé par un contingent de vigiles de l'Air Force en treillis, prêts à faire feu. Aux yeux de Holland, ils étaient aussi utiles que des couilles à une ballerine.

— Comme il n'y a pas de survivants, je présume que le Président est mort, déclara Holland, tandis que les pales du rotor ralentissaient.

— Pour l'instant, nous n'avons toujours pas retrouvé le corps.

— Bon sang, j'espère qu'il n'est pas tombé par la brèche ouverte dans la queue, lorsque le coucou s'est crashé. Sinon ce sera coton de le retrouver dans ces montagnes.

— Pourtant c'est plausible, fit l'agent Lunkin, tandis qu'ils passaient devant les vigiles stoïques et pénétraient dans le fuselage béant. L'un des corps est sorti par la queue. Les autres sont dans un sale état. Il y a de quoi gerber.

— On s'y fait à la longue, répliqua Holland, laconique, tout en

poussant de côté une porte de séparation. Et la boîte noire ?

— Nous n'avons touché à rien.

Lorsque Holland pénétra dans le salon présidentiel, ses lèvres se pincèrent davantage. Il avait enquêté sur d'innombrables catastrophes aériennes, s'était retrouvé confronté à toutes sortes de collisions, avait vu des têtes décapitées, des membres déchiquetées... Cette fois, ce fut l'état des fauteuils qui attira son attention. Comme si un animal sauvage les avaient saccagés.

— On n'a pas signalé de bêtes sauvages dans cette région ?

— Non. L'Air Force contrôle le site. Nous nous sommes bornés à compter les cadavres.

Holland se pinça subitement le nez.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— De la merde.

— Quelle infection !

— Quelqu'un a dû s'oublier pendant la descente. En plein milieu de l'allée centrale.

Bill Holland battit des paupières.

— Voyons voir.

Lunkin escorta Holland dans la partie de la cabine réservée aux journalistes.

— C'est cette flaque, là.

Holland s'accroupit, renifla et dut détourner la tête avant de se relever.

— Bizarre, marmonna-t-il. Celui qui s'est oublié ne fait ni partie de l'équipage ni des passagers.

— Il n'y a pas qu'au Mexique qu'on attrape la diarrhée, hasarda Lunkin.

— Mais les bactéries sont mexicaines. Je reconnais cette odeur. Moi-même, j'ai déjà eu la *turista*.

Bill Holland s'avança vers le cockpit, notant au passage d'autres anomalies. L'écran radar arraché de son boîtier, puis écrasé au sol deux cabines en arrière. Un cadavre auquel les yeux manquaient. Un autre était dépourvu de ses dents. Certains étaient carrément écorchés vifs. De toute sa carrière d'enquêteur, Holland n'avait jamais constaté de telles horreurs.

— Ces corps ont été saccagés, dit-il à Lunkin. C'est indéniable.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— L'expérience, mon vieux. Venez. Je veux jeter un coup d'œil à la boîte noire.

— Je pense que je devrais mieux appeler mon bureau, avant que l'on ne retire le moindre indice, déclara Lunkin prudemment.

— Comme vous voudrez, fit Holland en déboulonnant l'enregistreur de vol. Moi, en tout cas, j'envoie ce truc à Washington.

Il transporta la boîte noire dans l'hélicoptère qui attendait, songeant qu'il venait de voir la pire catastrophe aérienne de sa carrière. Une catastrophe où il y avait trop d'anomalies.



Dans l'avion qui les menait à Mexico, Remo tenta d'expliquer pour la énième fois au maître de Sinanju que Smith, en qualité de directeur de CURE, malgré son énorme pouvoir, n'était pas un empereur secret et ne convoitait pas le Bureau Oval, que Chiun désignait sous le nom de « trône de l'Aigle ».

— Dans ce cas, il va laisser ce jeune freluquet de président du Vice accéder au trône de l'Aigle sans s'ingérer dans les affaires de l'État ? s'enquit Chiun, incrédule.

— Je sais que ça peut paraître dingue complètement fou, surtout en ce moment, mais c'est comme ça que ça se passe.

— La femme du Président devrait venir en seconde position dans l'ordre de succession. L'histoire compte d'excellentes reines. La Grande Catherine, par exemple, fut une excellente souveraine.

— Vos ancêtres ont travaillé pour elle sans doute ?

— Pourquoi détournes-tu la conversation ?

— Écoutez. Si le Président est mort, je sens que vous et moi, nous allons devoir faire des heures supplémentaires. C'est tout ce que pourra faire Smith pour maintenir le cap, tant que cet écerelé sera au pouvoir.

— Je pense pour ma part qu'il s'agit d'un complot.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Les yeux noisette de Chiun se plissèrent.

— L'an dernier, le ministre de la Santé a mystérieusement disparu.

On ne voyait que lui à la télévision, toujours à caresser sa splendide barbe et à faire des déclarations. Et puis, pffft ! plus rien.

Chiun lança un regard dans l'allée dans l'éventualité d'oreilles indiscrètes à l'écoute.

— Je suppose qu'on lui a réglé son compte, murmura-t-il.

— Je crois qu'il a démissionné. Depuis, il y a un nouveau ministre qui, cette fois, ne ressemble pas à un amiral hollandais.

— Si tu le dis. J'ai pensé que le ministre de la Justice et celui des Postes seraient les suivants, mais ils semblent se cramponner au pouvoir. Peut-être sont-ils de mèche avec le président du Vice.

— Exact, soupira Remo en jetant un regard sur les montagnes par le hublot. S'il existe un prétendant au trône, ce ne peut être que le ministre des Postes.

Chiun lissa les plis de son kimono de soie en disant :

— Ravi de constater que tu es de mon avis. Nous porterons cette affaire à l'attention de Smith au moment propice. Les empereurs ont été plus souvent détrônés par un complot militaire que par une révolte populaire. C'est une évidence de l'Histoire.

Une fois à terre, Remo alla changer ses dollars contre des pesos afin d'utiliser les téléphones publics de l'aéroport. Les poches gonflées de pièces, il rejoignit le maître de Sinanju.

— Ce pays est pire que la Grande-Bretagne, se plaignit-il en glissant de la monnaie dans la fente de l'appareil. Ils ont une foulditude de pièces et aucun billet inférieur à cinq pesos. Si jamais ils suppriment le billet d'un dollar chez nous, je propose d'émigrer au Canada.

— Il n'y a pas de travail là-bas, remarqua Chiun. Il ne s'y passe jamais rien.

— Un paradis pour la retraite en somme ? commenta Remo en souriant à belles dents.

La voix acide de Smith s'échappa du combiné.

— Ils ne parviennent pas à retrouver le corps du Président, déclara-t-il, lugubre.

— Est-ce qu'il aurait pu survivre ? s'enquit Remo, une nuance d'espoir dans la voix.

— Impossible. Ce genre de catastrophe n'épargne personne en général. Nous devons opérer en presumant du décès de notre chef de l'exécutif.

— Merde, alors. Que pouvons-nous faire, Chiun et moi ?

— Je vous ai réservé un vol sur Mexicana Airlines pour Tampico. C'est l'endroit où se situe le crash aérien. Vous êtes à présent Remo Jones, attaché culturel auprès de l'ambassade des États-Unis à Mexico.

— Cela signifie que j'appartiens à la CIA, exact ?

— Vous prendrez contact avec le *comandante* Oscar Odio de la direction de la Sécurité fédérale, la DSF, à Tampico. Les Mexicains souhaitent avoir un observateur sur le terrain. Ce sera votre ticket d'entrée sur le lieu du sinistre.

— J'ai l'impression qu'on nous refile un job de baby-sitting, grommela Remo.

— Appelez ça comme bon vous semble, rétorqua Smith. Je vous veux sur place au cas où il se passerait quelque chose.

— Et les Colombiens ?

— Nous verrons cela plus tard. Contentez-vous de suivre mes instructions.

— Vous êtes bon prince, Smitty, conclut Remo en raccrochant.

— Pourquoi l'appelles-tu prince ? s'enquit Chiun, soupçonneux.

— Ne vous méprenez pas, Petit Père, c'est juste...

Chiun leva les bras.

— Dis-moi la vérité ? Si Smith est sur le point de prendre le pouvoir, cela requiert de la délicatesse et un certain panache. Je ne tiens pas à participer à un putsch minable.

— Ce n'est qu'une expression ! brailla Remo. Je le mettais en boîte, ajouta-t-il en baissant le ton, car il venait d'attirer l'attention des voyageurs circulant dans le terminal.

— Tu le mets dans une boîte par téléphone ? demanda Chiun, sceptique.

Remo leva les yeux au ciel.

— C'est encore une expression !

— Je me moque des expressions ou des excuses. Je veux connaître la vérité.

— Okay, okay, répondit Remo en se laissant fléchir. Félicitations. Vous avez tout compris. Il s'agit d'un complot. Smith destitue le ministre des Postes. Tous ces timbres gratuits ont fini par le faire réagir.



— *Bienvenidos, señores*, déclara le comandante Oscar Odio d'un ton mielleux.

Sa moustache était si épaisse qu'on eût dit qu'elle avait poussé dans un réfrigérateur.

— Salut, répondit Remo d'une voix amère.

Le militaire le lorgna de la tête aux pieds et son attitude se refroidit.

— Vous êtes l'attaché culturel américain, fit-il, ses yeux noirs brillant comme du jais. Et vous êtes habillé de cette manière ?

— J'étais en vacances, répliqua Remo, le visage de marbre. À Cancún. Je n'ai pas eu le temps de me changer.

— Et cet homme ? reprit l'autre en hochant la tête vers le maître de Sinanju.

— C'est Chiun, mon interprète.

Odio fronça les sourcils.

— Il n'est pas espagnol.

— Pas plus que toi, mexicain, rétorqua le vieil Oriental dans un castillan parfait.

Le comandante Odio eut un mouvement de recul.

— Je vois. Cependant, vous n'aurez pas besoin de cet homme, je vous assure. Car je m'exprime dans un anglais impeccable, comme vous pouvez le constater, *Señor Yones*.

— Jones.

— Oui, c'est ce que je viens de dire. Yones.

— Quoi qu'il en soit, il m'accompagne, insista Remo. Sinon aucun de nous deux ne se rendra sur les lieux.

Le comandante Odio se raidit.

— À votre guise. Un hélicoptère nous attend. Nous parlerons dès l'arrivée du représentant de la Police judiciaire fédérale. Les *Fédérales* tiennent également à envoyer un observateur.

— Écoutez, il s'agit d'une urgence. Doit-on vraiment perdre du temps en simagrées ?

— C'est notre pays, *señor* Yones. Pas le vôtre. En attendant, veuillez profiter de notre hospitalité.

Odio sortit une bouteille du tiroir de son bureau.

— Tequila ?

— Non, répondit Remo, catégorique.

Odio se tourna vers le maître se Sinanju.

— Et vous, *señor* ?

— Il y a un ver à l'intérieur, grimaça Chiun, tandis que Remo se tournait vers la fenêtre, le visage soucieux.

CHAPITRE VI

— Les *hélikobtères* s'éloignent, hasarda Walid en tendant l'oreille vers le plafond.

— Le toit est recouvert de sable, observa Djalid. Parfait camouflage contre les Américains.

Abu Al-Kalbin avalait encore une pleine cuillerée de riz bouilli.

— Vous êtes sûrs que ça va marcher ? demanda-t-il à ses deux comparses, des grains blancs collés à sa bouche entrouverte.

— Le riz absorbe l'eau des boyaux, répondit Walid avec conviction.

— Bientôt, tu auras des selles bien fermes, ajouta Djalid en souriant.

— Pour le moment, c'est tout ce que je désire, déclara Abu Al-Kalbin avec ferveur. Davantage que le prix Kadhafi de la Paix.

Il renversa le bol de riz au-dessus de ses lèvres béantes pour que les derniers grains s'y engouffrent, telles des fourmis blanches mortes.

Ils parlaient en arabe afin que le président des États-Unis ne les comprenne pas.

Ce dernier était assis dans un fauteuil en bois des plus rustiques à l'intérieur de la cabane que leur employeur colombien avait mise à leur disposition. À en croire l'odeur, il s'agissait d'une planque à marijuana.

Bandeau sur les yeux, le Président avait la tête inclinée sur le menton. De la ficelle ligotait ses mains aux croisillons du dossier. Ses pieds étaient liés à ceux du fauteuil à l'aide de sa propre ceinture. Une très jolie d'ailleurs. Abu Al-Kalbin espérait la conserver en souvenir, dès qu'ils auraient tiré un bon prix de leur prisonnier.

Dans un coin sombre, Walid s'amusait avec un caméscope. Il le braqua sur le Président et Djalid bondit aussitôt dans le champ de l'objectif, posant les bras autour des minces épaules du Président et prenant la pose, toutes dents dehors.

— Espèce de bourricot ! hurla Abu Al-Kalbin. Mets immédiatement ton keffieh ! Si ces films tombent entre de mauvaises mains, ta face de rat va s'afficher sur tous les murs et dans tous les commissariats de police d'ici au Caire !

Djalid ramena aussitôt la pointe de son keffieh effrangé sur la bouche et reprit sa pose de fanfaron.

— Comment allons-nous lui faire quitter le pays ? demanda-t-il tandis que Walid le filmait.

— Je n'y ai pas encore réfléchi, marmonna Abu Al-Kalbin, la bouche pleine de riz. Je suis trop occupé avec mes intestins. Maudits soient ces plats mexicains. Ils descendent comme du feu et ressortent de la même façon.

Les deux autres éclatèrent de rire. Leur hilarité cessa lorsqu'un gémissement s'échappa des lèvres du Président.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

Au même moment, quelqu'un frappa à la porte.

— Qui ? fit Abu Al-Kalbin en s'étranglant.

— Le Colombien ? suggéra Djalid. El Padrino ?

— Il ne se pointerait pas ici, souffla Abu Al-Kalbin. Pas pendant que les *hélikobtères* ratissent le ciel.

D'un léger hochement de tête, il désigna la porte. Walid saisit son AK-47 et alla répondre. Djalid le suivit caméscope sur l'épaule, tandis que le président des États-Unis poussait un second gémissement.

Walid ôta la sécurité de son fusil automatique. De la main droite, il le tint le long de sa cuisse et tendit la main gauche vers la porte, jambes écartées, en position de combat.

Un Signe de tête d'Abu Al-Kalbin et il ouvrit la porte à toute volée.

Il n'eut pas le temps de tirer. Dans l'encadrement se tenait un homme d'une quarantaine d'années, les yeux bleus et le sourire figé.

La mâchoire de Walid s'affaissa. Il reconnaissait le visage de l'intrus. Son étonnement l'empêcha de faire feu.

Et tandis que le cerveau de Walid enregistrerait la vision étrange de Robert Redford, l'acteur américain sortit un club en fer numéro 9 de son sac de golf. Il le porta à l'épaule, tel un joueur de base-ball.

Walid n'eut pas le temps de voir le manche en aluminium s'abattre sur son crâne et sa cervelle en jaillir, avant de dégouliner à terre comme de la gélatine.

Abu Al-Kalbin en reçut une giclée en pleine figure, ce qui l'aveugla momentanément. Il lâcha son bon de riz qui alla se fracasser sur le sol.

Abu Al-Kalbin se leva d'un bond tout en se frottant furieusement les yeux. L'attaquant s'avança dans la cabane, balança son fer numéro 9 et choisit un driver.

Celui-ci atteignit Abu Al-Kalbin à la mâchoire, en l'assommant dans un effroyable bruit d'os broyés. Le driver s'abattit ensuite sur son cou avec une telle violence qu'il en arracha la tête de ses épaules.

Le visage d'Abu Al-Kalbin alla ricocher contre le mur. Pendant ce temps, Djalid observait la scène dans le viseur de sa caméra vidéo. Il recula vers le mur le plus éloigné tout en continuant d'enregistrer ce qu'il voyait, un peu comme si le caméscope le protégeait. Bon nombre de correspondants de guerre pris sous la mitraille avaient commis cette erreur. Peu y avaient survécu.

Djalid n'y survécut pas.

Telle une hache, un putter le cueillit au sommet de son crâne, séparant net les parties qui s'étaient soudées depuis la petite enfance de Djalid.

Son corps s'affaissa sur le sol. Ses membres tressaillirent une dernière fois, les nerfs recevant encore les ultimes signaux de son cerveau déconnecté.

Ignorant le cadavre, l'homme s'avança vers le président des États-Unis, dont le visage se relevait péniblement de sa poitrine.

— Je ne vois rien, gémit-il d'une voix rauque. Où suis-je ? Hou, hou ! M'entendez-vous ? je vous entends marcher. Répondez-moi !

Le Président sentit des doigts robustes effleurer son front, déchirer net son bandeau avec l'aisance d'une paire de ciseaux. Il leva les yeux. Le soleil du petit matin pénétrant par l'unique fenêtre n'était pas trop violent, mais l'empêchait toutefois d'y voir clair. À mesure qu'il détaillait la silhouette qui le dominait, sa vision s'éclaircit.

La silhouette prit alors la parole.

— Salut, tout va bien ?

— Dan ? croassa le président des États-Unis, incrédule.

CHAPITRE VII

La femme arborant l'uniforme couleur fauve possédait le visage le plus triste que Remo ait jamais vu.

Elle les ignore, Chiun et lui, en pénétrant le bureau du *comandante* Oscar Odio, exécuta un bref salut et se présenta :

— Agent de la Police youdiciaire fédérale, Guadalupe Mazatl.

Le *comandante* Odio la salua d'un air vaguement agacé.

— Nous vous attendions, *señorita*, murmura-t-il.

— Agent Mazatl, corrigea Guadalupe.

C'était une petite femme – un mètre soixante environ –, dont le manque de grâce était compensé par les robustes rondeurs. Elle avait la peau couleur café, des pommettes saillantes et des yeux d'un noir intense. Ils auraient pu provenir du même stock militaire que ses bottes noires rutilantes et la ceinture de son holster. Ses cheveux courts et sombres étaient coupés de façon strict.

— Et ce sont les *gringos* ! s'enquit-elle en désignant d'un mouvement de tête Remo et Chiun.

— Veuillez excuser l'agent Mazatl, déclara le *comandante* Odio en lançant à la femme un regard meurtrier. À l'évidence, elle a oublié ses bonnes manières, conclut-il dans un sourire mielleux à l'adresse de Chiun et Remo.

— Mes manières sont irréprochables, rétorqua Mazatl. Ce sont les *gringos* qui nous sont tombés sur le poil, en violant notre souveraineté. Tout comme ils l'ont fait au Panama.

— Écoutez, intervint Remo, tendu, nous pourrions peut-être y aller, non ?

— Naturellement, répondit Odio en hochant prestement la tête. Suivez-moi, *por favor*, ajouta-t-il, après s'être coiffé de sa casquette et avoir chaussé ses lunettes d'aviateur.

L'agent Mazatl ferma la marche sans piper mot.

Sur le chemin menant à l'hélicoptère, le commandant murmura à l'oreille de Remo :

— Toutes mes excuses, *señor*. Les fédéraux sont réputés pour leur manque d'humour et plus particulièrement les représentantes

féminines. Sans oublier leur corruption.

— Je ne l'oublierai, promit Remo.

Une fois dans l'hélicoptère, Guadalupe Mazatl interrogea le maître de Sinanju.

— Êtes-vous japonais ?

— Non. Et vous, quelles sont vos origines ?

— Je suis une *Azteca*, répondit-elle avec fierté. *Ciento per ciento*. Cent pour cent aztèque.

— Et vous en êtes fière ? demanda Chiun, dubitatif.

— En effet.

— Alors pourquoi avez-vous l'air si triste ?

— Je ne suis pas triste. Je suis mexicaine, déclara Guadalupe Mazatl, comme si cette affirmation expliquait tout. Vous êtes de quelle origine ?

Le maître de Sinanju fit mine de ne pas l'entendre en raison du vacarme du rotor. C'était exactement ce que méritait cette femme sévère, habillée en homme, après l'avoir traité de Japonais ! Pas étonnant que les ancêtres de Chiun n'aient pu autrefois exploiter le marché aztèque.

L'hélicoptère se posa enfin sur les lieux de la catastrophe. Remo mit pied à terre. Des braillements couvraient le bruit des pales qui ralentissaient.

Un officier de l'Air Force engueulait un homme en civil, lequel avait le visage tout rouge, prêt à exploser. Ce qu'il fit, lorsque l'officier reprit son souffle.

— Vous, allez m'écouter, caporal ! commença-t-il.

— Colonel.

— Pour moi, c'est du pareil au même. Le président des États-Unis a disparu. Il n'est pas mort. Il a disparu. C'est donc du ressort des Services secrets.

— Les Services secrets ne sont pas dotés d'hélicoptères, que je sache. Si vous voulez passer la région au crible dans nos hélicos, pas de problème. Sinon, vous restez sur le plancher des vaches, pigé ?

— C'est ce que nous allons voir !

Et l'agent des Services secrets s'éloigna à grandes enjambées vers un autre civil, qui lui tendit un radiotéléphone.

Remo s'avança vers le colonel.

— C'est vous qui dirigez les opérations ? demanda-t-il.

— Qui êtes-vous, nom de Dieu ?

— Remo Jones. Ambassade des États-Unis.

À ces mots, le colonel se radoucit.

— Mais qui sont ces gens ? s'enquit-il d'une voix encore grincheuse, en désignant le maître de Sinanju et les représentants mexicains.

— Chiun est mon interprète. Les autres se présenteront eux-mêmes. Je voudrais jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'avion.

Le colonel secoua la tête.

— Désolé. Cette putain de Sécurité du Transport civil ne laisse pas un pékin entrer. Le FBI pique sa crise. Ils disent que ce sont des terroristes qui auraient placé une bombe. Le NTSB affirme que c'est une catastrophe aérienne qui requiert leurs compétences.

Au-delà de la queue détruite de l'appareil, deux civils s'abreuyaient copieusement d'injures. L'un des deux arborait un blouson bleu et une casquette de base-ball à l'enseigne NTSB.

— C'est la pagaille, hein ? déclara Remo.

— Un vrai cauchemar bureaucratique ! répliqua le colonel. Personne n'a jamais connu ça. C'est à la fois un crash aérien, sans doute un kidnapping et un incident international avec des implications terroristes. Personne ne sait où commence et s'arrête la juridiction de chacun.

— C'est aussi une catastrophe nationale, remarqua Remo. Venez, Chiun.

L'agent Mazatl commença à les suivre mais fut stoppée dans son élan par le colonel. Ce qui entraîna une violente discussion sur la territorialité mexicaine, le *comandante* Odio tentant en vain de calmer le jeu.

Le maître de Sinanju s'approcha de Remo, lequel serra les poings.

— Cette femme prononce des paroles de sagesse, entonna Chiun.

— Ah oui, lesquelles ?

— Elle affirme que la Sécurité fédérale mexicaine est corrompue et qu'il ne faut pas faire confiance au *comandante*.

— Marrant. C'est exactement ce qu'il dit d'elle, marmonna Remo. Personne n'a l'air de se soucier de ce qui s'est réellement passé ici. Chacun revendique son bout de trottoir !

— Ne le prends pas ainsi, mon fils. Tu as vu bon nombre de présidents aller et venir dans ta jeune existence. En quoi diffèrent-ils les uns des autres ?

— Primo, répliqua Remo avec sécheresse, nous ignorons s'il est mort ou non. Secundo, ça s'est produit sous notre surveillance.

— Alors que nous étions en service ailleurs, corrigea Chiun. Cela est la faute de Smith. S'il avait possédé de bons renseignements, ce tracas aurait pu être évité.

— Vous vous y mettez, vous aussi ? rétorqua Remo. Le Président a disparu et tout ce qui vous préoccupe, c'est d'assurer vos arrières. Chapeau !

— Remo ! siffla Chiun en gonflant les joues de rage, tandis qu'ils s'approchaient des deux hommes qui se disputaient.

Il n'avait jamais vu son élève dans un tel état.

— Écoutez, Lunkhead ou Lunkin, braillait Bill Holland, je vous le dis et le répète : le FBI peut observer. En aucun cas, il ne peut pas – je répète, il ne peut pas ! – participer à l'enquête à proprement parler !

Remo entra dans la mêlée, tel un arbitre. Il les saisit par le cou et les secoua comme des pruniers jusqu'à ce que leurs dents s'entrechoquent.

— Vous allez la boucler, tous les deux !

— Qui êtes-vous ? demanda Bill Holland, incapable de se libérer de la solide emprise de Remo.

L'agent du FBI resta muet. Dans l'affolement, il s'était mordu la langue et à l'aide de ses doigts tentait de stopper le sang qui s'écoulait de ses lèvres.

— Remo Jones. Attaché culturel, ambassade des États-Unis. Je viens en qualité d'observateur et je vois que cette affaire est louche. Je veux un rapport.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, déclara Holland en se renfrognant.

Les doigts de Remo s'enfoncèrent un peu plus dans sa colonne vertébrale et, comme par miracle, Holland lui fit son rapport.

— Quelqu'un a abattu cet avion, confia-t-il en s'étranglant. On a retrouvé un Stinger dans les collines. Tous les passagers et l'équipage sont recensés comme morts, sauf un. Bref, il nous manque un cadavre.

— Celui du Président ?

— C'est une éventualité. Certains corps sont tellement mutilés

qu'ils ne seront identifiés qu'une fois que les médecins légistes auront fini leur travail.

— Ainsi le Président pourrait avoir survécu...

Holland secoua la tête.

— S'il se trouvait à bord quand le coucou s'est abattu, il est parti. Vous pouvez me Croire sur parole.

— Je préfère en avoir le cœur net.

— Les légistes n'ont pas encore pénétré à l'intérieur.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ! répliqua Remo en s'éloignant.

Avant que Holland ne puisse réagir, un hélicoptère civil surgit d'une montagne. Il atterrit et leurs vêtements se plissèrent sous le souffle du rotor.

— Les voilà, déclara Holland, la main en visière pour se protéger du soleil mexicain. On peut visiter le site avec eux... si vous avez l'estomac bien accroché.

— J'ai vu pire, dit Remo en observant deux individus dégingandés en complet veston qui sortaient d'un Bell Jet Ranger.

Chacun portait une serviette noire. En voyant Holland qui agitait la main, ils filèrent droit sur lui.

— Voici Murray et Murphy, les joyeux croque-morts, glissa Holland à l'oreille de Remo. D'ici une minute, vous comprendrez pourquoi on les appelle comme ça.

Impatient, Remo croisa les bras, tandis que l'autre saluait le duo. Et tout le monde pénétra dans l'épave de feu *Air Force One*.

— Ne vous occupez pas de celui-là, fit Holland aux deux légistes en enjambant un corps. On l'a déjà identifié. Avez-vous apporté les radios dentaires du Président ?

— Un peu, mon neveu ! répondit Murray.

— Il devrait être facile à identifier, ajouta Murphy. Il a une molaire en or, sur la droite.

— Non, la gauche, corrigea Murray.

— Bon, de toute façon, elle est en or, trancha Murphy d'une voix enjouée.

Ils se dirigèrent vers la cabine présidentielle et s'arrêtèrent devant un corps mutilé. L'odeur métallique du sang envahissait l'endroit.

— Où est sa tête ? questionna Murray.

— On ne l'a pas retrouvée, répondit Holland.

— Sans la tête, on peut faire une croix sur la molaire en or, commenta Murphy, déçu. Faudrait mettre la main dessus.

— Ce n'est pas le Président, intervint Remo. Ce doit être un journaliste. Regardez le costume, plutôt bon marché.

Tout le monde suivit son regard. Chacun approuva Remo et ils passèrent au cadavre suivant. Il était quasiment écorché vif.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Remo, interloqué.

— Il y a toutes sortes d'anomalies sur celui-ci, commenta Holland. Je n'ai jamais vu une chose pareille !

— Bon, il est temps de se mettre au boulot, déclara Murray en posant son porte-documents près des restes vaguement humains.

Murphy l'imita. Ils ouvrirent leurs serviettes comme un seul homme et enfilèrent avec soin des gants de chirurgien. Puis ils se mirent à palper, tâter, tripoter les viscères de l'abdomen, tels des gamins jouant dans la gadoue.

Bill Holland détourna le regard.

Remo fit signe à Chiun de distraire l'enquêteur, tandis qu'il se promenait à l'intérieur de la cabine. Il enjamba plusieurs corps, éliminant ceux qui étaient trop petits, trop gros ou de l'autre sexe. Il nota au passage les dégâts subis par le radarscope et d'autres appareils. Bien qu'il ne possédât pas d'expérience en matière de catastrophe aérienne, Remo comprit d'instinct que la destruction n'était pas naturelle mais bel et bien l'œuvre d'un ou plusieurs individus. Il s'agenouilla et examina des blessures par balles.

En rejoignant Chiun et Holland à l'air libre, Remo renifla l'odeur nauséabonde qu'il avait remarquée en entrant dans l'épave.

Se guidant à son flair, il s'arrêta à hauteur du tapis bleu sombre où une flaque entachait le sceau présidentiel. On eût dit les excréments d'un chiot.

Remo retrouva les autres.

— Je ne pense pas que le corps du Président se trouve là-dedans, confia-t-il à Holland.

— C'est totalement incroyable, mais on finira bien par trouver une explication..., à condition que le FBI, les Services secrets et l'Air Force nous laissent faire notre boulot.

Cela dit, Holland remplit ses poumons d'air frais et retourna dans l'épave de l'avion. Remo reporta son attention sur le maître de Sinanju. Chiun reniflait l'air sec du désert, ses mains jointes dans ses larges manches de kimono. Il ressemblait à un génie vêtu de soie

écarlate.

— N’as-tu pas senti, Remo ? déclara Chiun. Cette puanteur provenant d’entrailles qui souffrent ?

— Si, j’ai même failli marcher dedans.

— Ici, c’est moins fort. Mais pour des sens aussi développés que les nôtres, c’est une odeur qui peut nous mener à celui qui empeste.

— Bien dit, déclara Remo. Nous pourrions couvrir davantage de terrain en hélicoptère.

— Sans doute, mais nous ne pourrions pas suivre l’odeur dans l’air ambiant, observa le maître de Sinanju.

— Hum... et nous aurions à nous battre contre ces foutus bureaucrates.

Remo considéra la situation. L’air impatient, il remua ses épaies poignets, comme chaque fois qu’il réfléchissait. Et là il réfléchissait furieusement.

Du côté de l’hélicoptère mexicain, le colonel de l’Air Force, l’agent Guadalupe Mazatl et le *comandante* Odio discutaient fermement.

Remo finit par se décider.

— Prenons la tangente, Petit Père. Avec subtilité.

Ils commencèrent à s’éloigner sans attirer l’attention. Le personnel du NTSB était d’ailleurs trop occupé à protéger le site – ou à se quereller – pour remarquer qu’ils s’éclipsaient.

C’est alors que l’agent Mazatl aperçut la silhouette du *gringo* blanc et celle du vieil Asiatique qui s’éloignaient peu à peu.

Elle s’écarta du groupe. Les hommes faisaient comme si elle n’existait pas. Elle contourna l’épave, ignorant et ignorée à son tour par les *gringos*.

Ils l’ignorèrent jusqu’à ce qu’elle se trouve assez loin du site et lorsqu’elle fut dans la sierra, ils l’avaient déjà oubliée.

CHAPITRE VIII

Le président des États-Unis était sidéré par les changements opérés chez son Vice-Président.

Ce dernier, depuis le jour où le candidat à la Présidence avait annoncé sa sélection devant un public en délire à Atlanta, n'avait été qu'une source d'embarras. Le Vice-Président désigné l'avait alors serré dans ses bras, comme un frère qu'il n'avait pas revu de longue date, tout en braillant des âneries du genre « Vous les aurez ! » Ce qui entraîna toutes les blagues possibles et imaginables sur le « fils » du Président.

Le moindre comique de Broadway en possédait une valise entière. À savoir, comment le Vice-Président avait protégé son État d'origine des Viet-congs pendant la guerre..., sa ressemblance avec Robert Redford..., sur le fait qu'il n'avait certainement rien à voir avec Jack Kennedy. Et toutes les blagues sur le golf. La pire étant que les Services secrets avaient pour ordre de l'abattre s'il arrivait quoi que ce soit au Président.

Tant et si bien que les Services secrets lui avaient donné un nom de code : « Carton de parcours », allusion directe au golf.

Après les premiers mois de la campagne, tout marchait pour le mieux. Pour le Président. Après son élection, les médias continuèrent, à brocarder le Vice-Président. Plus il était caricaturé et chansonné, moins la presse se moquait du président des États-Unis. Sa cote de popularité atteignit des sommets.

Tout compte fait, cela avait été un bon choix. Dans l'intimité du Bureau Oval, le Président lui-même avait pris l'habitude de répéter les meilleures boutades. Uniquement pour le plaisir.

À présent, il ne riait pas.

Il avait éprouvé un regain de respect, lorsque le Vice-Président lui avait ôté son bandeau en disant : « Salut, tout va bien. » Et lorsqu'il s'était penché pour détacher à mains nues les chaînes liant les jambes du Président, ce dernier n'en avait pas cru ses yeux.

— Ça alors ! Je ne vous savais pas si fort ! s'était-il exclamé.

Le Vice-Président avait renouvelé son exploit à la Samson en s'attaquant aux mains ligotées. Du reste, le dossier de la chaise se brisa

sous sa poigne, telle une fine structure en balsa.

Le Président dut se faire aider pour se lever.

— Incroyable ! Vous vous êtes entraîné, non ?

— La survie, c'est, avait répondu le Vice-Président, que chacun savait fâché avec la syntaxe.

— Oui, l'adrénaline. Je comprends. Mais, Dan, comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ? Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Vous protéger. Ma mission est de.

Le pauvre bougre s'exprimait comme Yoda, le grand escogriffe sympathique de *La Guerre des Étoiles*, mais le Président comprenait ce qu'il disait.

— Respirez un grand coup, dit-il en sentant ses membres qui reprenaient vie. Calmez-vous. Expliquez-moi ce qui se passe. La dernière chose dont je me souviens, c'est l'*Air Force One* en train de piquer du nez. Après, c'est le trou noir.

— Nous avons survécu.

— Moi, vous voulez dire. Vous n'étiez pas à bord.

— Survivre est l'élément le plus important dans la survie. Survivre, c'est survivre. Avoir survécu, c'est exister.

— Ouais, je crois que je pige, avait dit le Président, conciliant, en tapotant l'épaule rigide de son sauveur.

Le pauvre était tout secoué. Le Président chercha dans la cabine quelque chose de rafraîchissant à boire, peut-être même pour lui balancer en pleine figure. L'autre semblait crever de chaleur, malgré son sourire trop parfait, un peu figé. De surcroît, son costume dépareillé avait une drôle d'allure. Il portait une veste brune sur un pantalon bleu marine. Sans compter qu'il était coiffé comme l'as de pique. « Peut-être essaie-t-il de passer incognito », songea le Président, rêveur.

C'est alors qu'il découvrit les corps.

— Oh, mon Dieu !

Les keffieh s lui permirent aussitôt de comprendre qu'il s'agissait de terroristes du Moyen-Orient. En un sens, ce fut un soulagement. Ceux-ci n'avaient jamais menacé directement un président des États-Unis. Les narco-terroristes colombiens, eux en revanche, étaient capables de tout.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? s'enquit-il d'une voix altérée.

— Ils menaçaient notre survie. Leur survie devint une menace pour

notre survie. Leur survie fut interrompue.

Le Vice-Président extirpa un driver du sac de golf qu'il portait en bandoulière et que le Président remarqua pour la première fois.

— Vous les avez liquidés avec un driver ? fit-il, incrédule.

— Était-ce le bon outil ?

— Pour partir du tee, ma foi..., mais pour...

Le Président balaya la cabane du regard. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu de cadavres. Pas depuis la Seconde Guerre mondiale.

— Je sais innover, déclara le Vice-Président le plus simplement du monde.

— Où suis-je exactement ?

— Avec moi ? Avec vous, je suis toujours. Avec vous je serai toujours, répondit l'autre en glissant le driver dans le sac, tel Conan le Barbare rengainant son épée dans son fourreau.

Le Président posa les mains sur les épaules de son interlocuteur, de nouveau ébahi par la robustesse de sa musculature.

— C'est vraiment, vraiment un noble sentiment et croyez bien que j'apprécie. Sincèrement.

— La tâche qui consiste à servir le Président est une tâche, déclara alors le Vice-Président avec la régularité du tic-tac d'une montre suisse.

— Exact, observa le Président. Parfait. Vous respirez encore profondément. J'aimerais jeter un coup d'œil.

— Pas le temps, répliqua le Vice-Président d'un ton monocorde en l'arrêtant d'une main. Devons nous échapper. Devons survivre. Si vous survivez, je continuerai à survivre. Séparés, ne devons pas être, nous.

Le Président considéra cet inaltérable sourire figé et décida de dire oui. Le Vice-Président risquait de piquer une crise de nerfs. Ses yeux étaient vitreux et il bafouillait de plus en plus.

— Quoi que vous disiez, je vous fais confiance.

— Confiance, répéta le Vice-Président. Nous ne pouvons pas faire confiance à qui que ce soit, jusqu'à ce que nous soyons réunis.

— Moi aussi, ma famille me manque. Quoi que vous disiez.

— Je dis que nous partons. Devez retourner aux États-Unis. Votre foyer.

— Okay, allons-y.

Et la main un peu trop ferme relâcha enfin la manche du Président. Ce dernier sortit dans la lumière, le Vice-Président sur ses talons, tel un enfant qui jouerait à le suivre comme son ombre.

— Une longue route nous attend, déclara le Président avec tristesse, lorsqu'il découvrit l'étendue du désert et les montagnes à l'horizon.

Il n'avait pas fait cinq cents mètres qu'ils perçurent le bruit d'un hélicoptère.

Le Président leva les bras en criant « Ohé ! »

Sans prévenir, le Vice-Président le poussa derrière une énorme plante aux feuilles pointues qui évoquait une sorte d'artichaut géant. Il le plaqua au sol jusqu'à ce que le bruit se dissipe.

— J'apprécie ce que vous faite pour moi, déclara le Président, en se relevant et en époussetant son pantalon. Mais la prochaine fois, soyez moins brutal, Okay ?

— Il n'y aura plus d'autres machines. Dépêcher nous devons nous.

— Mais ce n'étaient peut-être pas des ennemis.

— Ils menacent notre survie commune.

Le Président eut une grimace d'inquiétude.

— Encore des terroristes ?

— Nous devons atteindre un maximum de sécurité. Venez.

Et ils repartirent de plus belle. Le soleil s'éleva dans le ciel. L'air frais du matin se réchauffa. Le Président mourait de faim et de soif.

Le Vice-Président trouva une solution à ces deux problèmes. Il déracina une plante caoutchouteuse à mains nues et pressa quelques précieuses gouttes d'eau dans le gosier desséché du Président.

Puis il tua un serpent à sonnette à l'aide d'un putter, lui retira la peau d'une main et l'offrit au Président.

Ce dernier refusa poliment la viande crue.

— Non, servez-vous.

— Je suis autonutritif, merci.

Et ils poursuivirent leur route.

— Franchement, Dan, vos capacités de survie m'épatent, avoua le Président, alors qu'ils longeaient la base d'une chaîne montagneuse. Vous avez appris ces techniques à la Garde Nationale ?

— J'ai su comment survivre depuis que j'ai été créé, répondit son compagnon en posant une oreille sur le sol craquelé.

La remarque surprit le Président à double titre. Le second – et non le moindre – étant qu’il s’agissait de la première cohérente que le Vice-Président eût prononcé de toute la matinée.

Ce dernier écouta en silence. Il se leva d’un bond et, d’un geste à la fois furtif et rapide, prit le Président dans ses bras, tel un pompier effectuant un sauvetage.

Il se mit à courir.

La tête dodelinant, le Président demeurait incapable de savoir où il l’entraînait. Le terrain sablonneux défilait si vite qu’il en eut le tournis. Il aurait juré qu’ils avançaient à plus de quatre-vingt-quinze kilomètres à l’heure.

Il ferma les yeux. Il était ravi de ne pas avoir mangé de ce serpent qui, de toute façon, n’aurait pas fait long feu dans son estomac compte tenu de l’allure à laquelle ils filaient.

Le bruit d’un train lui fit ouvrir les paupières. Il vit arriver une vénérable locomotive du bon vieux temps. À mesure que le vacarme s’approchait, il se sentit de plus en plus léger, impondérable.

L’espace d’un instant cauchemardesque, le Président crut qu’ils avaient été aspirés sous les grosses roues d’acier. Au lieu de cela, il s’aperçut qu’on le déposait doucement sur une surface métallique et chaude.

— Où sommes-nous, bon sang ? demanda le Président en se ressaisissant.

La réponse lui vint en regardant tout autour de lui. Ils se tenaient sur la plate-forme d’un fourgon de queue. L’odeur du diesel envahit ses narines. Un sifflement lugubre parvint à ses oreilles.

De part et d’autre de la voie ferrée, d’énormes montagnes se dressaient. Ils traversaient un défilé.

— Sommes-nous en sécurité ici ? s’enquit-il en se cramponnant à la rambarde arrière.

— Sécurité ici nous sommes, répondit le Vice-Président, son sourire figé dirigé vers le ciel, visible par le toit du fourgon.

Deux hélicoptères passèrent au-dessus d’eux, tels des vautours. Ils volaient bas mais, de l’endroit où il se tenait, le Président ne parvint pas à lire leurs inscriptions.

— C’est atroce, gémit-il. Nous sommes bel et bien dans le caca.

— Je ne comprends pas caca, répliqua le Vice-Président, sans une ombre d’humour.

— Vous comprendrez bientôt, reprit le Président avec tristesse,

tandis que le paysage désolé se déployait sous leurs yeux. Ici, il y en a partout où que vous alliez.

CHAPITRE IX

Ils avaient senti l'odeur des corps avant même d'apercevoir la cabane abandonnée.

— L'odeur de la mort, fit Chiun en désignant l'endroit, elle vient d'ici, je le sens.

— Allons-y, répliqua Remo en se précipitant à l'intérieur.

— Je sens la mort, l'avertit de nouveau Chiun, tu dois t'y préparer.

Remo retourna les tables et les chaises de la pièce unique, ignorant les cadavres moyen-orientaux qui jonchaient le sol, telles des poupées désarticulées.

— Il est nulle part !

Le maître de Sinanju s'avança aussitôt vers la chaise que son disciple, dans sa rage, avait fait basculer. Elle était brisée et des morceaux de ficelle s'y accrochaient encore.

— Il s'est trouvé ici, déclara Chiun doucement. Et il était vivant. Personne n'attache un cadavre.

Remo prit les morceaux de ficelle que Chiun lui tendait de sa main aux ongles effilés.

— Mais alors qui l'a libéré ? se demanda-t-il à voix haute. Et où a-t-il pu aller ?

— Je n'en sais rien, répliqua le maître de Sinanju en lançant un regard à la ronde.

Soudain, ses yeux remarquèrent une caméra vidéo. Il se pencha pour la ramasser.

— Sans doute récupérée sur l'*Air Force One*, suggéra Remo.

— Comment fais-tu fonctionner cet appareil ?

— C'est le genre de caméra qui vous permet de revoir aussitôt ce que vous venez de filmer. Il suffit de rembobiner la bande et d'appuyer sur la détente, comme sur un fusil. Ensuite, vous regardez dans le viseur.

— Impossible de trouver ce soi-disant « viseur », se plaignit Chiun.

— Donnez-la-moi.

Le maître de Sinanju se recula immédiatement.

— Non ! Je me débrouillerai tout seul !

Agacé, Remo croisa les bras.

— Vous ne verrez rien d'intéressant de toute façon. Ces têtes enturbannées ont dû la piquer pour la mettre au clou. Ils n'iraient pas jusqu'à enregistrer le rapt. Ils ne sont pas fous à ce point-là.

Ignorant le babil de son élève le maître de Sinanju trouva les boutons adéquats et porta le viseur à son œil noisette.

— Je vois le Président ! triompha-t-il.

— Vraiment ? fit Remo en sursautant.

— Il répond à des questions que lui posent des interrogateurs invisibles.

— Oh... juste une conférence de presse.

— Attends ! Il y a autre chose !

— Quoi ? fit Remo en tendant la main.

Mais Chiun recula encore, bien qu'il gardât un œil fermé et l'autre rivé au viseur.

— Je vois ces trois corps inanimés... mais ils sont en vie.

— Vraiment ?

— Oui. Et ils enregistrent le rapt du Président légitime, qui semble être inconscient, un peu comme ton président du Vice, à l'exception du fait que le Président a les yeux clos.

— Il est vivant ! lâcha Remo.

— Ils le transportent... À présent, ils posent avec lui, déclara Chiun d'une voix haut perchée. Le Président est ligoté à la chaise avec de la ficelle et une ceinture.

— Ils le torturent ?

— S'il était éveillé, on pourrait le dire, répliqua Chiun.

Remo serra les poings.

— Non !

— Ils gambadent et se trémoussent comme des babouins. Ils font des commentaires stupides et ne cessent de plaisanter. Ce sont de parfaits crétins.

— Et ensuite ?

— J'y arrive... Ah !... Oh ! Oh, non !

— Quoi ? Quoi ? demanda Remo, inquiet.

— C'est un complot ! s'écria Chiun en jubilant. J'avais raison !

— Quoi ? À quel propos ?

— Regarde toi-même, fit le maître de Sinanju en, tendant le caméscope à son disciple.

Remo lorgna dans le viseur et appuya sur le bouton. Il vit le défunt Abu Al-Kalbin à l'instant précis où un club de golf tenu par des mains familières le décapitait.

— Mais c'est le Vice-Président, déclara Remo, incrédule.

— Le conspirateur ! ajouta Chiun, indigné.

— Nom d'un chien ! Il pulvérise littéralement ces terroristes.

— Un subterfuge ! Il dispose de ses subalternes afin qu'ils ne puissent pas le trahir. Nous le ferons valoir aux yeux de l'empereur Smith. Il nous a fait courir partout pour rien. Et pendant que nous nous occupions d'ennemis étrangers, ce jeune freluquet, ce novice manipulait ses propres tueurs à gages ! Et à présent, le président du Vice tient enfermé le véritable Président dans un donjon quelconque dans le but de l'exécuter ou de lui faire subir un sort encore plus effroyable !

— Je vois mais je n'y crois pas, déclara Remo à voix basse.

— Crois-le. Sony ne pourrait mentir.

— Il faut qu'il soit aussi fort que nous, s'étonna Remo, songeur.

— Pas s'il doit utiliser de simples outils pour accomplir sa vilénie. Depuis des générations, le Sinanju n'emploie aucun instrument de destruction.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un tuer son semblable avec un club de golf.

— Certaines personnes ne connaissent aucune limite pour atteindre une gloire frelatée. Nous devons nous dépêcher de rentrer en Amérique, afin de prévenir Smith. Nul doute que ce traître de président du Vice se prépare à monter sur le trône de l'Aigle.

— Non, répondit Remo tandis que la bande s'achevait.

Il sortit la cassette du caméscope et ajouta :

— Nous devons retrouver le Président. Il ne doit pas être bien loin.

Tout à coup, une voix retentit à l'entrée de la cabane.

— Qui ne doit pas être bien loin ?

Remo dissimula aussitôt la cassette derrière son dos.

— Celui qui a fait cela, fit-il à l'officier Guadalupe Mazatl sans se départir de son calme.

Chiun l'avait rejoint, les mains jointes à l'intérieur des manches de son kimono écarlate.

Guadalupe Mazatl pénétra dans la pièce.

— Je n'y comprends rien, déclara-t-elle en hochant la tête en direction des cadavres. Qui sont ces *pistoleros* ?

— Des terroristes du Moyen-Orient, répondit Remo. J'ai tout lieu de croire que ce sont eux qui ont abattu l'*Air Force One*.

— Et comment avez-vous su retrouver leurs traces ? s'enquit Guadalupe d'un ton soupçonneux.

— L'intuition, déclara. Remo, évasif.

— Parce que nous sommes qui nous sommes, renchérit Chiun d'un même souffle.

— Et qui êtes-vous au juste ? La CIA ?

— Peut-être, dit Remo, car c'était suffisamment loin de la vérité pour lui laisser une certaine marge de manœuvre.

— Et que tenez-vous dans votre dos ?

Remo montra ses mains. Elles étaient vides. La cassette était nichée dans la ceinture de son pantalon.

— Rien du tout, fit-il en souriant. Ça me démangeait, alors je me suis gratté.

— Ne me prenez pas pour une idiote. Quoi qu'il en soit, nous devons signaler ce qui s'est produit ici.

— Parfait. Allez-y. Nous vous attendons sur place.

L'agent Mazatl ne bougea pas d'un pouce.

— Je n'ai aucune confiance en vous, *Yanquis*. Vous mijotez quelque chose.

— Nous ? Et quoi, par exemple ? fit Remo d'un ton léger.

— Je ne pars pas sans vous, s'obstina-t-elle.

Remo et Chiun se dévisagèrent. Leurs expressions étaient aussi accordées qu'une chaussette verte appariée à une chaussette rouge.

— Écoutez, je peux peut-être jouer franc-jeu avec vous, hasarda Remo.

— Remo ! prévint Chiun. Nous ne devons pas lui faire confiance.

— Ha ! Qui a dit cela de moi ? s'enflamma Guadalupe.

— Le *comandante* Odio, rétorqua Chiun, l'air suffisant.

— Ce *puerco* ! Ce porc ! Chacun sait que la DSF est corrompue.

— C'est drôle, ils disent cela de vous autres *Fédérales*, répliqua Remo.

— Ce n'est pas vrai ! hurla Guadalupe. Pas moi ! ajouta-t-elle d'une voix métallique.

— Bon, le temps presse. Nous avons des raisons de croire que ces hommes font partie de ceux qui ont abattu l'avion du Président. Dites aux autres de se méfier de...

La voix de Remo s'estompa, tandis qu'il se rendait compte de ce qu'il allait dire. Ses yeux se posèrent sur le crâne défoncé du terroriste, d'où émergeait le putter.

— Si ?

— ... de quiconque semble suspect, acheva-t-il, prudent. Dites-leur de passer chaque montagne au peigne fin. Qu'ils étendent la zone de recherches. S'il y en a d'autres, ils sont probablement à pied. Ils n'ont pas dû aller bien loin.

— Vous-mêmes, vous n'irez pas loin à pied.

— C'est notre problème. Pas le vôtre. Venez, Petit Père.

L'officier Guadalupe Mazatl les suivit à l'extérieur.

— Ces *gringos* ont une idée derrière la tête, marmonna-t-elle en les regardant filer.

Puis, agrippant son revolver dans son holster, elle se mit à regagner en courant l'emplacement du crash aérien, en prenant soin d'économiser son souffle.

CHAPITRE X

Le chef d'état-major rencontra les autres membres du Cabinet dans la salle de conférence de la Maison-Blanche.

— Messieurs, vous êtes tous au courant de la situation. Notre Président n'est plus avec nous.

Personne ne dit mot. Leurs visages étaient lugubres.

— Techniquement, le Vice-Président devient notre nouveau chef de l'exécutif.

Aussitôt les visages prirent une pâleur cadavérique.

— A-t-il déjà prêté serment ? s'enquit le secrétaire à la Défense, mal à l'aise.

— Il n'a aucune idée de la situation.

— J'espère que cela va durer..., murmura quelqu'un.

— En ce moment, l'*Air Force One* l'emmène à Detroit, où il doit faire un discours préparé. Il sait que c'est une allocution importante mais ne connaît pas son contenu.

— Est-ce que cela a de l'importance ?

— Et comment ? répliqua le chef d'état-major. J'ai fait préparer le discours par le staff... où l'on dit que le Vice-Président donne sa démission pour raisons de santé.

Un halètement de surprise parcourut la salle de conférences.

Le chef d'état-major les fit taire d'un geste de la main.

— Je crois qu'on peut l'en persuader à une seule condition.

— Laquelle ?

— Qu'il croie que le Président en personne souhaite sa démission.

— Mon Dieu, vous en parlez comme s'il s'agissait d'un coup d'État !

— Non, je fais jouer un droit de préemption politique nécessaire. Le Vice-Président démissionne. Et ce n'est qu'ensuite – et ensuite seulement – que la nation apprend la mort de son Président.

— Songez à la tempête que vous allez déclencher.

— Imaginez combien la situation serait pire si le Vice-Président

prenait la place qui lui revient de droit à cette table.

— Mais dans l'ordre de succession vient ensuite le président du Congrès... un démocrate.

— Je ne peux rien y faire. Vous connaissez tous le Vice-Président. Il est incapable de mâcher du chewing-gum et de marcher en même temps.

— Merde alors ! On a connu ça dans les années soixante-dix. Et le Vice-Président est meilleur golfeur que ne l'était ce gars. Au moins, il n'a jamais assommé quelqu'un avec son club numéro neuf.

Le ministre du Logement laissa échapper un petit rire nerveux.

— Messieurs, si vous avez des arguments contraires à mon plan, veuillez les formuler maintenant. Rappelez-vous que votre parti, c'est votre parti, mais que nous envisageons en ce moment l'avenir de l'Amérique. Le navire de l'État peut-il voguer avec un tel irresponsable à la barre ?

Les membres du Cabinet échangèrent des regards nauséeux. Ils discutèrent entre eux à voix basse et insistante. Le chef d'état-major attendit, ses doigts pianotant sur le bureau. Il devinait leur décision. C'était la seule qui pouvait être prise.

— Faites votre devoir, finirent-ils par lui annoncer.

— Messieurs, je vous remercie. Je vous rejoindrai volontiers dans une prière commune mais le temps nous est compté.

Et tandis que le chef d'état-major quittait la salle, les membres du Cabinet joignirent leurs mains et fermèrent les paupières. Leurs lèvres remuèrent mais aucun son audible n'en filtra.

CHAPITRE XI

Les yeux de Remo déchiffraient le sol sablonneux et y lisaient comme dans un livre ouvert.

— Il y a deux hommes, déclara-t-il en avançant, les yeux fixés sur les empreintes.

— Oui, approuva Chiun. Mais l'un des deux marche de façon étrange.

— Peut-être le Président, fit Remo en regardant les montagnes environnantes. Blessé, qui sait ?

Le maître de Sinanju secoua sa frêle tête de vieillard.

— Il se déplace lourdement mais il n'est pas blessé.

— Peut-être portait-il de lourdes bottes ou quelque chose dans ce genre.

— Seules des bottes de plomb auraient pu laisser de telles empreintes.

— Ça ne rime à rien. Voyons où les traces nous mènent.

Elles les entraînèrent vers un passage entre deux montagnes, où d'antiques chemins de fer rouillés suivaient des traverses blanchies par le soleil.

— Les empreintes s'arrêtent ici, constata Remo. Regardez comme elles disparaissent subitement. Il a sauté sur un train qui passait.

Le maître de Sinanju plaça une oreille délicate sur la voie ferrée.

— Aucune vibration, énonça-t-il. Le train est passé il y a quelque temps déjà.

— En attendant, nous tenons une piste, répliqua Remo tandis que Chiun se relevait. Il ne nous reste qu'à trouver où mène ce train.

— Nous devrions informer Smith.

— Vous avez un téléphone dans votre manche ?

— Bien sûr que non ! se hérissa le maître de Sinanju.

— Dans ce cas, retournons sur les lieux du crash.

Ils se trouvaient à mi-chemin lorsqu'un hélicoptère de l'armée mexicaine se dirigea soudain sur eux.

À l'intérieur, le *comandante* Oscar Odio souriait à belles dents sous ses lunettes d'aviateur.

— Je vous prierai de rester silencieuse, intima-t-il à l'agent Mazatl. Ces affaires doivent se traiter avec diplomatie. C'est moi qui parlerai, *mestiza*.

— Je ne suis pas une bâtarde métisse ! vociféra Guadalupe. Je suis une pure *Azteca*.

— Ce qui ne vous empêche pas de la boucler, répliqua l'autre en lui tapotant les genoux. Et à votre place, je ne me vanterais pas d'avoir des ancêtres qui découpaient le cœur d'êtres vivants dans l'espoir que leur sang nourrisse le soleil.

— Le sang de l'Inquisition n'était pas moins rouge.

À cette remarque, Odio se contenta de rire.

Il manœuvra et l'hélicoptère se posa sur le chemin que les Américains empruntaient.

— *Hola* ! cria-t-il par la cabine ouverte. *Qué pasa* ?

Remo s'approcha le premier.

— Écoutez ! cria-t-il pour couvrir le bruit des pales. Pas le temps de vous donner des détails. Nous avons besoin de téléphoner. Illico !

— Vos services secrets disposent de *radio-téléfonos* sur les lieux du sinistre.

Remo secoua la tête avec vigueur.

— Non. Je ne veux pas utiliser ceux-là.

— Ah ! *Mucho* top-secret, hein ?

— Déposez-moi à votre base, okay ?

— Pas de problème, répondit Odio tandis que Chiun et Remo grimpaient dans l'appareil.

Lorsque l'hélicoptère reprit de l'altitude, le *comandante* interrogea Remo d'un air nonchalant.

— L'agent Mazatl m'affirme que vous avez découvert une cabane.

— C'est exact.

— Et qu'il y avait des morts dans cette cabane.

— Encore exact.

— Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez me dire à ce propos ? déclara Odio, bon enfant.

— Non, s'obstina Remo, les bras croisés.

Guadalupe Mazatl serra les dents. Ils étaient au Mexique et non pas au Texas. Pour qui se prenaient ces *gringos* ?

C'est alors que Chiun prit la parole :

— Où mènent ces rails ? demanda-t-il en désignant le chemin de fer au-dessous d'eux.

— À Mexico, répondit Odio en jetant un coup d'œil vers le bas. Ils appellent le train « El Águila Azteca », l'aigle aztèque. En dépit de son nom, il est très lent. Au Mexique, tout va lentement..., *comprende* ?

— Hormis les hélicoptères, j'espère ? observa Remo.

Prenant la remarque pour lui, le *comandante* Odio se tut et se concentra sur la conduite de l'appareil. Il sentait le regard appuyé de l'agent Mazatl. Il devinait ce que cette Indienne à la peau brune devait se dire : « Comment osez-vous vous laissez malmener par ces *gringos* dans votre propre pays ? »

Il lui décocha un sourire de pub dentifrice et Guadalupe détourna le regard, en colère.

Vingt minutes plus tard, le *comandante* Oscar Odio, toutes dents dehors, escortait Remo et Chiun dans son simple bureau.

— Messieurs, *mi oficina es sur oficina*, comme nous disons chez nous, au Mexique.

— Merci, répondit Remo avec brusquerie, en s'emparant du téléphone.

— La standardiste va vous passer une opératrice américaine, ajouta Odio en refermant la porte derrière lui.

Heureusement pour Remo cette derrière parlait anglais, il lui donne les coordonnées de Harold W. Smith. Tandis que Remo attendait la tonalité, le maître de Sinanju déclara :

— N'oublie pas de dire à l'empereur Smith que j'ai découvert la terrible vérité avant même que nous ayons la preuve de la perfidie du Vice-Président.

Entendant la sonnerie dans l'écouteur, Remo fit signe à Chiun de s'éloigner.

— Smitty ? Remo à l'appareil. Le Président n'est pas mort.

— Comment !

— Il n'est pas avec nous mais nous pensons savoir où il se dirige.

— Vous n'êtes pas sur table d'écoute au moins ?

— La sécurité, on s'en tape ! Vous voulez des nouvelles du

Président, oui ou non ? J'en ai marre de cette connerie bureaucratique. Nous parlons de notre Président ?

Smith se radoucit.

— Allez-y, je vous écoute, Remo.

— Nous avons suivi des traces jusqu'à une cabane perdue au milieu de nulle part. Il y avait trois terroristes morts. Sans doute des Palestiniens. Ils détenaient le Président, mais il est parti avec quelqu'un d'autre.

— Qui cela ?

Remo prit une profonde respiration.

— Cela risque d'être difficile à croire.

— Je vous écoute, Remo.

— Savez-vous où se trouve le Vice-Président en ce moment même ? s'enquit Remo d'une voix étrange.

— En fait, oui. Dans un centre de réhabilitation pour toxicomanes, c'est l'occasion de faire des photos pour la presse. Cela fait partie du plan de la Maison-Blanche consistant à le tenir occupé, tant que nous ne savons rien de définitif au sujet du sort du Président.

— Eh bien, il devait se trouver au Mexique ces dix dernières heures. Il a sauvé le Président des mains des terroristes.

— Non ! intervint Chiun. Tu expliques tout de travers, Remo ! Le président du Vice est un conspirateur. Il s'est borné à déléguer sa tâche à des sous-fifres, lesquels ont kidnappé le malheureux Président.

Remo posa la main sur l'appareil :

— Laissez-moi raconter, Petit Père, vous voulez bien ?

— Que se passe-t-il ? demanda Smith, inquiet.

— À la cabane, nous avons trouvé une cassette vidéo du rapt, expliqua Remo. Le Président a été enlevé vivant de la carcasse de l'avion. Les terroristes le filmaient à l'intérieur de la cabane, lorsque le Vice-Président a fait irruption en brandissant – je sais que ça doit vous paraître bizarre – des clubs de golf. Il les a carrément massacrés.

— Vous parlez du Vice-Président des États-Unis ? insista Smith, fort perplexe.

— Non, répliqua Remo, sarcastique, du Vice-Président de *McDonald* ! J'ai une cassette qui le prouve !

— Remo, le Vice-Président a été réveillé ce matin même dans son propre lit, à la requête de la Maison-Blanche. Et on l'a expédié dans ce

centre de réhabilitation pour drogués.

— Êtes-vous certain qu'il s'agit bien du véritable Vice-Président ?

— Et vous comment reconnaissez-vous celui qui apparaît sur la bande vidéo ? contra Smith.

— Il lui ressemble bien. Un fan de golf comme lui.

— Le Vice-Président n'aurait jamais comploté contre le pays.

— Non ? Souvenez-vous de cette affaire boursière que nous avons traitée il y a quelques mois ? Et ce groupe secret de descendants britanniques décidés à brader les États-Unis à la Grande-Bretagne [2] ? Le Vice-Président se trouvait sur la liste secrète des loyalistes anglais, si je ne me trompe ?

— Nous avons mis fin à cette menace. Je ne peux pas croire que le Vice-Président irait ébranler, ce pays.

— En tout cas, il y a quelque chose de louche par ici. Écoutez, nous pensons qu'ils ont sauté dans un train allant vers Mexico.

— Eh bien, allez-y vous aussi. Mais gardez cela pour vous.

— Motus et bouche cousue, conclut Remo en raccrochant.

Dans la pièce voisine, le *comandante* Odio attendit le déclic de l'appareil pour raccrocher à son tour. Son visage accusait un froncement de sourcils atypique. Ce qu'il venait d'entendre s'avérait des plus stupéfiants. Le Vice-Président des États-Unis à Mexico ? Un coup d'État ?

Le plus intrigant, c'est que le Président en personne ne soit pas mort, mais bel et bien vivant quelque part au Mexique. C'était une information tout à fait précieuse pour un homme sachant la diffuser correctement.

Il quitta le bureau de sa secrétaire et rejoignit l'agent Mazatl dans le hall. Elle avait le pouce glissé dans sa ceinture noire, tel un *caballero de pulqueria*. « Elle n'a rien d'une femme », songea Odio.

Pourtant, il lui sourit avec amabilité. Elle ne lui rendit pas son sourire. Au contraire, ses yeux de jais ne firent que se durcir.

— Si vous souhaitez utiliser les toilettes pour hommes, agent Mazatl, c'est au bout du couloir.

Son sourire ne le quitta pas en lui lançant l'insulte.

— *Hijo de la chinganda !* rétorqua-t-elle, véhémement.

Et le *comandante* de rire aux éclats.

— Nous devons regagner notre ambassade, annonça Remo en

sortant dans le couloir.

— Vos désirs sont des ordres, répondit Odio. Je comprends *perfectamente*. Acceptez, je vous prie, mes condoléances pour la perte de votre bien-aimé *presidente*, ajouta-t-il, la mine attristée.

— Merci, répondit Remo, distant.

— En signe de solidarité dans votre chagrin, acceptez que l'agent Mazatl vous escorte à Mexico.

— Je ne suis pas à vos ordres ! lança Guadalupe en virevoltant.

— Bien sûr que non, *señorita*, déclara Odio avec onctuosité. Mais vos supérieurs souhaitent sans doute que les diplomates américains soient correctement pris en charge. Vous ne voudriez pas qu'ils se perdent dans notre grand pays.

— Nous nous débrouillerons seuls, décréta Remo d'un ton monotone.

— Mais l'agent Mazatl vous escortera. Je suis sûr que vous ne désirez pas attendre un vol Mexicana, car ils ont souvent du retard. Je vais prendre des dispositions pour que l'armée vous transporte.

Remo finit par céder :

— Okay, mais c'est uniquement parce que nous sommes pressés.

— *Señorita* ? déclara Odio en adressant à Mazatl son plus beau sourire.

— Je les accompagne, fit-elle, lugubre, mais ce n'est pas pour vous faire plaisir.

— À votre guise, agent Mazatl.

Le *comandante* s'en alla prendre ses dispositions.

— Vous cachez quelque chose, siffla Guadalupe en fixant Remo. J'en suis certaine.

— Alors prouvez-le, répliqua-t-il, en sentant la cassette vidéo dans le creux de son dos.

CHAPITRE XII

Jorge Chingar campait près du téléphone, dans sa magnifique hacienda, aux abords de la ville, colombienne de Cali. Les appels téléphoniques n'avaient pas cessé de toute la matinée.

— *Padrino*, le président des États-Unis n'est pas encore arrivé.

— *Padrino*, toujours aucun signe de *Air Force Uno*.

— *Padrino*, les autres représentants commencent à se demander ce qui retient le *presidente*.

Toute la matinée. Mais rien de concret sur le sort du président des États-Unis. C'était à en devenir fou. Ses espions à Bogotá le tenaient au courant d'heure en heure, mais toujours pas de nouvelles de ses *compadres* palestiniens. Peut-être avaient-ils été capturés au Mexique. C'était une idée assez plaisante. Le Président américain était mort et Jorge Chingar pouvait conserver l'argent du contrat. Finalement ces Palestiniens étaient un peu cinglés. Personne d'autre qu'eux aurait accompli une telle tâche sans demander au préalable une avance substantielle.

Mais ces types-là tenaient tant à leur réputation que tout ce qui semblait les intéresser était d'obtenir ce job, un point c'est tout.

Jorge Chingar, connu sous le nom d'El Padrino – le Parrain – avait déjà une renommée bien établie. Il possédait également une propriété d'un million de dollars en banlieue de Bogotá, jusqu'à ce que l'armée colombienne – soutenue par des agents de la DEA – l'expédie en pleine nuit dans la jungle étouffante, ne lui laissant que ses sous-vêtements en soie.

Comme il n'était pas sans ressources – notamment en caches d'armes et d'argent –, il n'avait eu aucun problème pour s'établir dans une maison sûre et dont le gouvernement colombien ignorait l'existence.

Mais El Padrino s'était juré de faire payer une telle offense au président des États-Unis.

Le téléphone sonna de nouveau. Sa main aux multiples bagues et chevalières décrocha.

— *Si ?*

— El Padrino ?

— Si.

— *Comandante* Odio à l'appareil. De la direction de la sûreté fédérale mexicaine. Nous avons déjà travaillé ensemble par le passé.

— Bien sûr. Que puis-je faire pour vous, *comandante* ?

— Vous vous méprenez, répondit l'autre, tout sourire. C'est moi qui peux à présent *vous* rendre service.

— Allez-y, je vous écoute.

— Je n'ignore pas votre haine pour le *presidente* américain. J'ai pensé que vous seriez intéressé d'apprendre que l'*Air Force One* s'est écrasé dans la sierra Madre hier soir.

— Ah ! Cela m'intéresse. Poursuivez, je vous prie.

— Les Américains ont dressé un cordon de sécurité sur les lieux de la catastrophe. Ils croient que leur *presidente* est mort.

— *Muy malo*, gloussa El Padrino.

— Ils n'arrivent pas à retrouver son corps.

— *Muy triste*, commenta El Padrino avec une affliction étudiée.

— Mais il se trouve que je sais que le Président est bel et bien vivant.

El Padrino redoubla d'attention.

— *Qué ?* D'où tenez-vous cela ? Dites-moi !

— Il a été emmené à Mexico, apparemment par le Vice-Président, son subalterne. Moi-même, je ne comprends pas très bien cette histoire, mais un coup d'État se prépare à Washington.

— Un coup d'État ?

— Manigancé par le Vice-Président, Padrino.

— Ridicule.

— Mes sources sont excellentes. Absolument bien informées.

— Quelles sont les intentions du Vice-Président ?

— Je n'en sais rien, Padrino.

— J'aimerais bien le savoir en tout cas. Et je suis prêt à payer cher celui qui m'apportera une telle information... ou la preuve que le *presidente* est mort. *Comprende ?*

— Je vous tiens au courant dès que j'en sais davantage, Padrino.
Adiós.

— *Vaya con Dios*, déclara El Padrino en raccrochant.

Il fit claquer ses doigts et un garde du corps surgit de la pièce voisine.

— Polio. Rassemble tes meilleurs *pistoleros*. Tu vas te rendre à Mexico. Il y a quelqu'un là-bas dont j'aimerais que tu me débarrasses.

— *Si*, Padrino.

CHAPITRE XIII

Le train commença à ralentir et des baraques apparurent de part et d'autre de la voie ferrée. Elles évoquaient les abords d'une ville du tiers-monde déchirée par la guerre. Il était difficile d'imaginer qu'une telle misère puisse exister à quelques centaines de kilomètres de la frontière texane.

Un chemin surgit sur la gauche et, à mesure que la locomotive ralentissait, la route s'approcha de plus en plus du ballast jusqu'à ce que les rares voitures et le train roulent en parallèle.

— Quelqu'un va nous voir, prévint le Président.

— Je vous protégerai.

— J'en suis ravi mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Peut-être qu'ils vont nous reconnaître. Nous aider.

Un camion gris terne croisa le train. Le Président le remarqua car une douzaine d'hommes se tenaient debout à l'arrière. En passant, ils réagirent en criant et en montrant du doigt.

Le camion fit demi-tour et revint le long du fourgon de queue. Les hommes se précipitèrent sur le côté de la benne. L'un d'eux agita les bras et s'écria :

— *El presidente ?*

— *Si ! Si !* répondit le Président en se levant.

Il agita la main droite et, de la gauche, se cramponna à la rambarde.

— *Soy el presidente de los Estados Unidos !*

Un cri s'éleva parmi les individus qui portaient des vêtements poussiéreux. Ils avaient l'air d'être la racaille des fermiers mexicains.

Le camion prit de la vitesse et leur balança ses gaz d'échappement.

— Ils vont chercher de l'aide, s'enthousiasma le Président tout joyeux. Nous pouvons nous détendre à présent. Ils devaient être à notre recherche.

— Ils possèdent des armes qui peuvent vous faire du mal, répliqua le Vice-Président d'une voix mécanique.

— Les revolvers sont très répandus par ici. Ça fait partie du

machisme.

Le train négociait un virage et le Président put apercevoir la locomotive. Le camion s'en approcha et, soudain, une batterie de fusils et d'armes automatiques s'éleva, tel un peloton d'exécution sur roues.

— Ils doivent essayer d'attirer l'attention du conducteur, hasarda le Président. Le type ne doit rien entendre avec le raffut que fait la loco.

La pétarade commença, les balles rebondirent sur, le métal de la lourde motrice.

— Putain, mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ? fit le Président en baissant la tête. Ça canarde un peu trop, non ?

— Nous devons fuir, dit le Vice-Président, sa voix métallique prenant des accents d'urgence.

Le train ralentissait.

— Pour l'amour du Ciel que se passe-t-il ?

Le train s'arrêta dans une secousse et le camion revint, sa cargaison humaine brillant comme l'armée de Pancho Villa.

Le Président n'était pas fou. Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un sauvetage. Avant qu'il puisse prononcer « Foutons le camp d'ici ! », une main ferme l'agrippa à la taille et le hissa derrière le fourgon en le poussant contre un assemblage de roues de wagon.

— Ces roues vous protégeront, dit-il avant de s'en aller en rampant.

— Où allez-vous ? s'enquit le Président avec inquiétude.

Le Vice-Président ne répondit pas. Il disparut entre les attelages qui reliaient le fourgon au reste du train.

Le Président mit la tête entre ses genoux repliés et tenta de se faire le plus petit possible. Quels que soient les dangers qui l'attendaient à Bogotá, ce n'était rien comparé à ce qu'il vivait à ce moment précis.

Il tendit l'oreille et perçut davantage de hurlements d'excitation, le ronflement du moteur, du camion et le crissement des pneus qui dérapaient dans le virage. Ils revenaient.

Le camion freina et des pieds bondirent sur l'asphalte dans un claquement de cuir. Le Président jeta un coup d'œil furtif, caché derrière une énorme jante en acier.

Il aperçut une multitude de bottes, lesquelles encerclaient d'autres jambes..., celles du Vice-Président. Ce dernier semblait tenir bon. Le Président n'avait jamais vu des jambes aussi courageuses.

Rien ne se passa pendant un long moment, à l'exception des cris et des questions. Un mot revenait sans cesse : *Cabrón*. Ce qui signifiait « ami », se souvint le Président, en songeant à ses cours d'espagnol au lycée. Non, attendez... ça signifiait, « salopard », décida-t-il en songeant à ses années passées dans les puits de pétrole texans.

Ils traitaient le Vice-Président de salopard, ils l'interrogeaient mais sans le molester. Ils répétèrent *el presidente* plusieurs fois avec une véhémence croissante.

Le Président se demanda s'il devait se rendre. Ils risquaient de tuer le Vice-Président s'il ne répondait pas... et visiblement, l'autre restait muet. Quel courage !

Tandis qu'il réfléchissait, deux paires de bottes décollèrent soudain puis disparurent. Deux corps disloqués atterrirent ensuite au même endroit. On entendit un hurlement. Le Président se rétracta et tenta de nouveau de se faire tout petit.

Et la fusillade reprit de plus belle.

Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Comme des fusées de feu d'artifice. Et encore des hurlements. Puis d'autres bruits... de la viande déchiquetée. Des pieds qui s'envolaient. Un incroyable tumulte.

Le Président attendit que le calme revienne. Malgré la tension qui le gagnait, il n'allait pas fuir sous les balles qui sifflaient de toutes parts.

La mitraille résonnait encore à ses oreilles lorsqu'il entendit des pas se dirigeant vers lui. Ils écrasaient le ballast.

Le Président ouvrit les yeux, prêt à plonger sous le fourgon.

À son grand étonnement, le Vice-Président apparut. Il arborait toujours son sourire figé et son regard vitreux.

— Nous n'avons plus rien à craindre, déclara-t-il en lui tendant la main, l'autre tenant un putter recourbé.

Il aida le Président à se remettre debout. Ses chevilles et ses genoux jouaient des castagnettes.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il d'une voix chevrotante.

— Les machines à viande sont neutralisées.

— Les machines à viande ? répéta le Président en se redressant contre la paroi du fourgon et en scrutant de l'autre côté.

C'est alors qu'il comprit pourquoi son adjoint appelait leurs agresseurs ainsi. Ils avaient les membres littéralement déchiquetés.

Le Président vomit. Le Vice-Président redressa le putter en un tour

de main et le rangea dans son sac de golf.

— Vous avez fait tout cela avec un club ? lui demanda le Président, incrédule.

— Oui, pourquoi ?

L'autre semblait si sérieux que le Président ne put que marmonner :

— Eh bien... le lancer n'est pas terrible avec un putter.

— Nous devons survivre.

— Amen, conclut le Président avec ferveur.

— Je vais vous porter.

— Non, non..., vous en avez fait suffisamment.

Mais le Vice-Président ne l'entendait pas de cette oreille. À l'instar d'un homme des cavernes, il souleva le chef de l'exécutif par la taille et le hissa sur sa hanche en le portant comme s'il se fût agi d'un oreiller de plumes.

— Ce n'est pas vraiment nécessaire.

Le Vice-Président rejoignit la route et se mit à marcher avec la régularité d'un métronome.

— N'existe-t-il pas une façon plus digne de faire cela ? s'enquit le Président en rebondissant sur la hanche d'acier de son subalterne.

— Vous êtes trop faible pour marcher. Je suis fort. Je suis très fort.

— Grâce à Dieu, c'est bien vrai. Ces types voulaient notre peau. Vous les avez transformés en hamburgers.

— Oui. Nous ne pouvons pas aller à l'ambassade maintenant. Nous devons entrer dans la ville incognito si nous voulons survivre.

— Comment faire ?

— Je vais trouver un moyen. Nous devons chercher asile.

— Et de la nourriture. Je meurs de faim.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— N'importe quoi.

Le Vice-Président aperçut un camion qui s'approchait.

— Du pain ?

— Bien sûr. Même sans beurre ni confiture.

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il se retrouva sur le bas-côté. Il regarda autour de lui.

Le train n'était pas très loin derrière. Il ressemblait à une sorte de long asticot métallique et inerte. Il entendit les cris des passagers mais aucun ne s'aventura à l'extérieur.

Le Vice-Président se planta au beau milieu de la route et leva les bras. Il tentait de stopper une camionnette bleu et blanc qui venait dans leur direction.

Elle s'arrêta et il s'avança vers le chauffeur.

— *Como está ?* demanda ce dernier, après avoir baissé sa vitre.

Sans prévenir, le Vice-Président lui assena un direct du droit et le conducteur fut KO sur-le-champ.

En rejoignant le chef de l'exécutif, le Vice-Président arborait toujours son éternel sourire idiot, comme si de rien n'était.

— Aviez-vous besoin de l'assommer ?

— Je ne parlais pas sa langue et nous ne pouvons faire confiance à personne.

Et le Président fut de nouveau ballotté avant d'atterrir à l'arrière de la camionnette. La portière claqua et il se retrouva dans l'obscurité.

— Hé ! s'écria-t-il.

— Bon appétit ! lui lança l'autre.

Le véhicule démarra. Il faisait encore plus de bruit que le fourgon.

Le Président renifla une odeur appétissante. À genoux, il tâtonna et découvrit des étagères remplies de pain, dans des emballages en plastique. Il se jeta sur l'un d'eux et le dévora à pleines dents. Délicieux. Cela aurait été meilleur sans les gaz d'échappement filtrant par le plancher du véhicule.

Après s'être rempli l'estomac, la somnolence gagna le Président. Il s'endormit rapidement. Sa dernière pensée fut pour son adjoint. Qu'avait-il bien pu arriver au Vice-Président ? Ce type était devenu un véritable tigre... et pas un tigre de papier.

CHAPITRE XIV

L'appareil qui transporta Remo et Chiun à Mexico était un Douglas C-47 datant de Mathusalem.

— Comment se fait-il que vos hélicoptères soient si modernes mais que vos avions semblent sortir du musée ? demanda Remo à l'agent Mazatl.

— Vous insultez l'armée de mon pays ? s'enflamma Guadalupe.

— Je m'étonnais, c'est tout.

— L'hélicoptère, il lui appartient.

— Comment ?

— C'était l'hélicoptère privé du *comandante* Odio, expliqua Guadalupe. J'ai appris qu'il se l'était offert.

— Les *comandantes* de la DSF doivent toucher une solde rondelette par ici, observa Remo.

— Pas du tout, répliqua Mazatl sèchement.

Remo haussa les sourcils.

— Est-ce que vous suggérez que le *comandante* Odio aurait... disons... des revenus annexes ?

— Je ne suggère rien. Vous êtes un *Norteamericano* intelligent. Vous avez dû faire le rapport.

— Eh bien, il s'est montré tout à fait serviable avec nous.

— Cet homme n'est pas digne de confiance.

— C'est pas mon problème. Je ne le reverrai jamais.

— Dans ce cas, j'espère que vous n'avez rien dit de secret pendant votre coup de fil.

Remo lorgna le profil de Guadalupe. On aurait dit un masque aztèque.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Nul doute qu'il écoutait votre conversation.

— Qu'en savez-vous ? intervint le maître de Sinanju qui, pour la première fois, s'intéressait à la discussion.

— Il m'a laissé seule dans le couloir, répondit Guadalupe.

— Cela ne prouve rien, dit Remo.

— Et il peut s'offrir un hélicoptère moderne en gagnant moins de trois cents pesos par mois.

Remo regarda le maître de Sinanju.

— Qu'en pensez-vous, Petit Père ?

— Je pense que je serai ravi de quitter cet oiseau de métal blessé.

— Merci de votre aide ! Au fait, reprit Remo en s'adressant à Guadalupe, c'est quoi votre diminutif ? Guad ?

— Lupe.

— Loopy, déclara Remo. Ça ne vous va pas, vous savez.

L'avion atterrit sur l'aéroport international de Mexico et le personnel au sol déploya une passerelle en aluminium.

— Il faut que je trouve un téléphone, précisa Remo à Lupe, une fois sur l'asphalte.

— Venez avec moi.

Ils pénétrèrent dans le terminal grouillant de monde et l'agent Mazatl dénicha le responsable. Après quelques mots échangés en espagnol, elle l'entraîna hors du bureau et dit à Remo :

— Nous sommes à l'extérieur.

— Pour écouter ? répliqua-t-il en souriant, mais elle resta de glace. Voyons voir ce que Smith va nous annoncer, ajouta-t-il à l'adresse de Chiun.

— Je n'aime pas cet endroit, fit soudainement le maître de Sinanju, tandis que son disciple attendait d'être en ligne avec une opératrice américaine.

— Déjà ? Nous n'avons même pas quitté l'aéroport.

— C'est un lieu malsain. L'air qu'on y respire sent le métal.

— J'ai remarqué que le ciel était légèrement marron, c'est vrai... Allô ? Smith ? Remo à l'appareil. Nous sommes à Mexico. Vous avez du neuf ?... Vraiment ?... Ici ? Eh bien, c'est une piste. Pas un mot sur le Président ?... Je vois... Entendu. Nous irons à l'hôtel. Je suis escorté par une femme policier que je vais devoir larguer, mais ça ne devrait pas poser de problème. Son surnom, c'est Loopy.

Et Remo raccrocha.

— Smith affirme que le Vice-Président aurait été vu dans Mexico il y a une heure à peine, annonça-t-il à Chiun.

— Tu vois ? triompha le maître de Sinanju. C'est bien la preuve de tout ce que j'avais. Quel crime ignoble a-t-il commis, à présent ?

— Il conduisait une camionnette remplie de pain de mie.

— Peut-être que ce pain est empoisonné, suggéra Chiun en suivant Remo hors du bureau.

— Nous devons nous rendre à l'ambassade, déclara ce dernier à Lupe.

— Je vais vous y conduire.

— Merci mais ce ne sera pas nécessaire. Appelez-nous un taxi et ce sera parfait.

Les yeux sombres et sévères de Lupe dévisagèrent le maître de Sinanju.

— Le vieil homme, il est tout pâle.

— Il est en meilleure santé que je ne le suis moi-même, rétorqua Remo, n'est-ce pas Chiun ?

Chiun ne dit rien, il renifla l'atmosphère, l'air préoccupé. Remo l'observa de plus près.

— C'est vrai que vous êtes pâle, Petit Père.

— Je n'aime pas cet endroit, répéta Chiun.

— Parfait, rétorqua Remo. Mettons-nous en route.

L'agent Mazatl les conduisit à la sortie où elle héla un taxi.

— Pas de véhicule officiel ? s'enquit Remo en grimant dans le véhicule.

— Une Jeep risque d'arriver en cinq minutes comme en cinq heures. Le taxi est là, lui.

L'instant d'après, ils se retrouvèrent dans la circulation et traversèrent bientôt un quartier où s'alignaient de vieux bâtiments en stuc tout délabrés. Dans les rues, les gens semblaient à la fois perdus et désespérés.

Remo gardait un œil sur les véhicules, au cas où il apercevrait une camionnette de boulangerie. Smith lui avait dit la marque. Comment déjà ?

— Le pain Bimbo, ça vous dit quelque chose ? demanda-t-il soudain à Lupe.

— Si. C'est une marque très connue ici, dans le *Distrito fédéral*. Pourquoi ?

— Oh, comme ça...

Ils obliquèrent dans une artère appelée « Viaducto ». Au bout d'un moment, l'avenue devenait souterraine et, de part et d'autre, de grands murs de béton occultèrent la vue, tel un viaduc charriant des voitures plutôt que de l'eau.

La ville était incroyablement embouteillée. Les gaz nocifs s'échappaient du tuyau d'échappement des véhicules. C'était pire qu'à New York ou Los Angeles.

Tandis qu'ils sortaient du Viaducto, passant sous un énorme néon où s'inscrivait « TOME COCA-COLA », et retrouvaient la circulation en surface, une Coccinelle bleue déboîta soudain et faillit provoquer un carambolage.

Leur chauffeur continua à rouler comme si de rien n'était. Remo regarda derrière lui. Comme par miracle, personne n'était blessé.

— Les voitures n'ont pas de klaxon par ici ? dit-il.

— Si, répondit Lupe. Pourquoi demandez-vous cela ?

— À New York, vous auriez entendu des millions de klaxons avec la collision qui a failli avoir lieu.

Lupe esquaissa un sourire à la commissure de ses lèvres.

— Peut-être que nous autres, Mexicains, nous sommes plus civilisés que vous ne le croyez.

— En réalité, reprit Remo, je n'ai pas entendu un seul klaxon. Ce, n'est pas normal.

Le chauffeur prit la parole.

— Beaucoup d'automobilistes, *señor*, ils portent des *pistolas*.

— Bonjour la civilisation ! commenta Remo, dédaigneux.

Lupe Mazatl ne réagit pas. Sur le siège avant, le maître de Sinanju demeurait tout aussi silencieux.

— De quelle couleur sont les camionnettes Bimbo par ici ?

Un creux sombre se forma entre les sourcils épais de Guadalupe.

— Mais qu'est-ce qui vous intrigue tant avec ce pain Bimbo ? questionna-t-elle, un rien soupçonneuse.

— Oh, rien..., répondit innocemment Remo. J'essaie de m'implégrer des coutumes locales, c'est tout.

— Pourquoi ne pas vous intéresser à notre culture raffinée dans ce cas ? Savez-vous que la ville de Mexico est la plus peuplée du monde ?

— Aucun doute, fit Remo en regardant les rues embouteillées.

Ils se trouvaient à un carrefour où un agent en uniforme chocolat

et crème tenait en vain de régler la circulation en brandissant son bâton blanc. Les panneaux « ALTO » étaient ignorés dans les deux directions.

— Nous possédons la plus grande avenue du monde, poursuivit Lupe avec fierté. Elle s'appelle « Avenida Insurgentes ». Et la magnificence de notre parc Chapultepec est sans égal.

— Épargnez-moi la brochure touristique, je vous prie, lui intima Remo.

Lorsqu'ils redémarrèrent, Remo remarqua que le maître de Sinanju regardait par la vitre. Son visage tout fripé évoquait un parchemin resté trop longtemps au soleil.

— Vous êtes drôlement silencieux, Petit Père.

— J'ai la migraine, répondit Chiun d'une voix étouffée.

— Vous ! s'écria Remo, médusé.

— C'est sérieux ? s'enquit Lupe, qui avait remarqué sa surprise.

— Est-ce que ça l'est ? demanda-t-il avec sollicitude à Chiun.

— Cet endroit est immonde, déclara le maître de Sinanju d'une voix crispée. J'ai mal à la tête et ma respiration est irrégulière.

— Souffrez-vous derrière les yeux ? demanda Lupe.

Chiun se tourna :

— Oui. Que savez-vous au juste à propos de ce mal ?

— C'est une migraine due à la pollution. Beaucoup de *turistas* en souffrent. Ils ne sont pas habitués au manque d'air ou au smog. Le nôtre – navrée de le dire – est aussi célèbre. Mexico se situe dans une haute vallée et les montagnes qui l'entourent forment une... Comment dites-vous ? Une couvette.

— Une cuvette, rectifia Remo, l'air absent.

Il regardait Chiun. Il n'avait jamais vu son mentor souffrant de toute sa vie. Aussi âgé et fragile que puisse paraître le maître de Sinanju, sous ses rides et sa peau diaphane, c'était une véritable dynamo humaine.

— Vous pensez vous rétablir, Petit Père ?

— Nous devons quitter cet endroit le plus tôt possible, articula Chiun d'une voix rauque. L'air est mauvais et l'oxygène plus rare qu'au Tibet.

— Dès que nous aurons accompli notre mission, lui assura Remo.

— Mission ? fit Lupe.

— Est-ce que je vous ai demandé de quelle couleur était une camionnette Bimbo ? répliqua aussitôt Remo.

— Si. Et vous ne m'avez pas dit pourquoi cela avait une importance.

— Oubliez ce que je vous ai dit. C'était une question futile.

— Bleu, intervint le maître de Sinanju. Bleu et blanc.

Remo se pencha vers l'avant.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il y en a une devant nous.

Remo suivit le doigt que pointait Chiun – il tremblait de façon à peine perceptible – et vit l'arrière d'une camionnette bleu et blanc portant la marque Bimbo, avec un pain de mie et un gros nounours blanc de bande dessinée.

— Chauffeur, fit Remo d'une voix insistante, essayez de vous arrêter à hauteur de cette camionnette, côté conducteur s'il vous plaît.

— Que se passe-t-il ? demanda Lupe.

— Plus tard, répondit Remo. Chauffeur, allez-y !

La circulation était dense mais le taxi manœuvra avec une précision incroyable.

Au feu rouge, ils s'arrêtèrent le long de la camionnette. Remo baissa la vitre, recevant une pleine bouffée d'air pollué. Il tendit le cou mais tout ce qu'il vit, c'était un morceau de ciel dans le rétroviseur de la camionnette.

— Vous voyez quelque chose, Petit Père ?

Le maître de Sinanju sortit la tête. Il leva les yeux et Remo vit que sa barbichette tremblait. Sa minuscule bouche s'entrouvrit.

Et avant que Remo puisse réagir, Chiun sortit en trombe du véhicule en agitant un poing furieux.

— Vous ! hurla-t-il dans les aigus. Espèce de traître !

La camionnette démarra, en semant le taxi. Le maître de Sinanju la prit en chasse.

Remo sortit à son tour et imita Chiun, laissant Guadalupe brailler comme une hystérique.

Le maître de Sinanju courait comme un porteur octogénaire de la torche olympique, les poings s'élevant et s'abaissant, les jambes travaillant comme de frêles pistons sous son kimono qui voletait.

La camionnette zigzagait d'une file à l'autre, manquant de

provoquer des accidents à chaque virage. Mais aucun klaxon ne retentit. Aucun juron ne fusa dans aucune langue. À l'exception des imprécations du maître de Sinanju, bien entendu.

Remo parvint à sa hauteur.

— Chiun ! Qui avez-vous vu ? Qui est au volant ?

— Le... *han...* président du... *han...* Vice, haleta Chiun.

— Vous en êtes sûr ?

— Je reconnaîtrais entre mille ce jeune freluquet au visage de fripouille ! souffla Chiun.

— Écoutez, vous ne respirez pas régulièrement. Laissez-moi faire.

— Non ! fit Chiun en piquant un sprint.

— Voilà qu'il fait de l'épate, maintenant ! commenta Remo.

La camionnette Bimbo parvint à un rond-point, dominé par une énorme colonne blanche surmontée d'Un ange doré à la feuille. Remo sourit à belles dents, sachant que le chauffeur allait devoir ralentir pour négocier le virage.

Mais il ne le fit pas. Avec une précision d'ordinateur, il fonça dans le cercle et se mit en orbite autour de la colonne, tel un satellite monté sur roues.

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? marmonna Remo en suivant la camionnette.

Il resta en orbite l'espace d'un tour. Au second, il décida de couper en travers du monument. Les gaz d'échappement commençaient à lui tourner la tête.

Remo fonça de l'autre côté, juste à temps pour intercepter la camionnette. Il aperçut Chiun, les jambes flageolantes, soufflant péniblement dans le sillage du véhicule.

« Il a des problèmes », songea-t-il, inquiet.

Soudain, le maître de Sinanju trébucha, un gros bus vert *colectivo* à quelques mètres derrière lui.

Le regard de Remo se posa sur la camionnette puis revint sur Chiun. Le soleil miroitant sur le pare-brise occultait le visage du chauffeur.

Pestant contre lui-même, il laissa passer la camionnette et courut à la rescousse de son mentor.

Le bus vert ne s'arrêtait pas. Les yeux sombres du conducteur étaient rivés sur la circulation et non sur la route. Le maître de Sinanju

se relevait de l'asphalte, les mains tremblantes, le visage stupéfait.

Remo se courba et fila comme l'éclair. Il eut juste le temps de cueillir Chiun à quelques centimètres des roues du bus.

Remo déposa le maître de Sinanju sur la pelouse d'un petit parc voisin. Ses propres poumons le brûlaient légèrement, comme s'il avait respiré du feu.

— Chiun ! Vous allez bien ? souffla-t-il.

— L'air est un véritable poison ici ! répondit le maître de Sinanju dans une respiration asthmatique, les paupières closes et la poitrine haletante.

— Oui, moi aussi je commence à en ressentir les effets.

Remo perçut le bourdonnement étrange de la circulation et peu à peu, constata qu'il avait des élancements dans la tête.

— Ça ne va pas, reprit Remo Williams qui n'avait pas eu de migraine ou pris froid ou le moindre petit bobo depuis qu'on lui avait enseigné l'art du Sinanju.

— Et cette Lupe est sans doute à notre recherche. Vous êtes prêt à la semer ?

— Je suis prêt à rentrer en Amérique, répondit Chiun faiblement.

— Dès que possible, promit Remo et il se leva pour hélér un taxi.

Une Coccinelle à damiers jaune et noir sur les portières s'arrêta.

— Où se trouvent les meilleurs hôtels ? demanda-t-il au chauffeur. Ceux avec l'air conditionné.

— Dans la Zona Rosa, *señor*. Le quartier Rose.

— Alors conduisez-nous là-bas, répliqua Remo en aidant Chiun à s'installer à l'arrière.

— Zona Rosa, *si*, dit le chauffeur avant de s'engager dans une série de rues portant des noms européens, Hamburgo, Genova, Copenhague.

— Vous vous sentez un peu mieux, Petit Père ? s'enquit Remo.

— Je survivrai, déclara Chiun avec raideur.

Ses yeux étaient clos. Tout à coup, il parut très vieux aux yeux de son disciple. Il avait toujours eu l'air âgé. Mais Remo avait appris il y a bien longtemps à croire et à respecter le pouvoir qui couvait sous l'apparence parcheminée du vieil homme qui était son maître. Il sentit ce pouvoir sur le déclin et s'en attrista. Plus tôt que Remo ne l'avait prévu, ils descendirent une rue appelée Florencia, où une rangée de grands palmiers dominaient une sorte d'îlot central. Ils passèrent

devant des boutiques à la mode et même quelques restaurants américains.

Remo allait demander au chauffeur pourquoi le secteur s'appelait « Quartier Rose », lorsqu'il remarqua les trottoirs pavés dont la peinture rose était effacée par la pluie et les innombrables chaussures qui les avaient foulés.

Le chauffeur stoppa brusquement à l'angle d'une rue.

— Deux cents pesos, *señor*.

— Comment savez-vous que je veux m'arrêter ici ?

L'autre haussa les épaules, marmonnant quelque chose qui échappa à Remo.

— Qu'a-t-il dit, Chiun ?

Le maître de Sinanju reposa la même question au taxi et traduisit la réponse.

— Il a dit que c'était un bon endroit pour descendre.

— Pourquoi pas ? fit Remo en réglant la course.

Il savait qu'il laissait un trop gros pourboire mais s'en moquait. Il en avait assez de ce lourd argent mexicain qui déformait ses poches. Et puis après tout, toutes les dépenses étaient à la charge de CURE.

Le taxi s'éloigna et Remo jeta un coup d'œil autour de lui. Il se trouvait face à une boutique appelée Banana, dont le toit évoquait la jungle. Un King-Kong modèle géant serrait dans ses bras un mannequin chauve, avec pour toile de fond des arbres en papier mâché.

— Tâchons de trouver un hôtel, déclara-t-il en obliquant dans la rue Liverpool.

Le premier se trouvait dans une zone parsemée de bâtiments détruits par un tremblement de terre. La façade en verre de l'*Hôtel Krystal* semblait avoir été épargnée.

— Il me convient, déclara Remo, tant que la terre ne se met pas à trembler.

Une fois dans leur chambre, Remo versa de l'eau purifiée dans deux verres et en tendit un au maître de Sinanju. Cela ne pouvait que lui faire du bien.

Chiun s'assit sur l'un des deux grands lits.

— J'ai reconnu le président du Vice, Remo.

— Sans blague.

— Mais il y a autre chose.

— Ah oui ?

— Il m'a reconnu aussi. C'est pourquoi il a filé.

— Impossible. Il ne nous a jamais vus. Il ne devrait même pas se douter de notre existence.

— Son regard signifiait qu'il m'avait reconnu, insista Chiun. Pas son visage. Il ressemblait à un masque de clown, avec un sourire figé. Mais ses yeux. Ils me disaient qu'ils me reconnaissaient et me craignaient.

— Impossible !

— C'est ainsi, s'obstina Chiun.

— Je ferais mieux d'appeler Smith.

— Dis-lui ce que je t'ai confié.

— Il ne va pas gober cette histoire, marmonna Remo en appuyant sur les touches du téléphone.

CHAPITRE XV

— Allô ? fit Smith en décrochant.

— Remo à l'appareil.

— Alors du nouveau ?

— Nous avons trouvé la camionnette de pains Bimbo mais elle nous a échappé.

La main de Smith se crispa sur le combiné.

— Et le Président ?

— Il devait sans doute se trouver à l'arrière, mais le Vice-Président conduisait. D'ailleurs, c'est un as du volant. Il nous a semés.

— Où êtes-vous à présent ? demanda Smith d'une voix amère.

— À l'*Hôtel Krystal*. Avec un K.

— Retournez sur le terrain. Chaque minute compte.

— J'aimerais bien, répondit Remo, soucieux, mais Chiun n'est pas dans une forme olympique. Moi-même, ça pourrait aller mieux.

— Que se passe-t-il ?

— C'est la pollution. Le manque d'air. Vous connaissez notre mode de fonctionnement, Smith. Une respiration correcte, de la concentration.

— Je n'y comprends rien.

— Si vous ne pouvez pas respirer, vous ne pouvez pas courir, Okay. Si nous ne pouvons pas respirer, nous ne pouvons pas faire l'impossible. Mais nous nous débrouillerons.

— Remo, j'apprends en lisant mon écran que les narco-terroristes colombiens convergeraient sur Mexico. Que savez-vous à ce sujet ? C'est un message de la CIA.

— Oh, ça doit venir du *comandante* de la DSF avec qui vous nous avez mis en contact. Toujours prêt à rendre service ! Nous pensons qu'il est corrompu. Il a dû surprendre notre conversation téléphonique.

— Alors il sait que le Président est peut-être en vie au Mexique.

— J'en ai bien peur.

— Ces terroristes doivent être déjà en route pour essayer de le récupérer.

Smith s'éclaircit la voix, puis reprit la parole : Remo, le Président ne doit pas tomber entre les mains des Colombiens.

— Entendu.

— Ce serait mieux s'il mourait avant de tomber dans leurs griffes... mieux pour lui et mieux pour l'Amérique.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Ne suis-je pas assez clair ? déclara Smith avec rudesse.

— Non, j'ai pigé, espèce de fils de pute sans foi ni loi !

— Vous rappelez-vous l'histoire d'Enrique Camarena ?

— Pourquoi, je devrais ?

— C'était un agent de la DEA, en poste à Mexico. Les autorités mexicaines corrompues l'ont torturé jusqu'à ce qu'ils parviennent à lui extorquer tous les renseignements possibles. Ensuite, ils l'ont tué. Le Président connaît, lui aussi, bon nombre de secrets, notre sécurité nationale – peu importe le prestige de notre nation – tient debout tant qu'il ne tombe pas dans les mains de ces sangsues.

— J'ai dit que j'avais pigé, répéta Remo d'un ton cassant. Écoutez, on est au charbon. Y a-t-il quelqu'un ici à qui nous puissions faire confiance ?

— Non.

— Voilà qui ne va pas nous faciliter la tâche.

— Votre meilleure piste, c'est de vous tenir au courant des nouvelles locales. Le tuyau concernant la camionnette vient de là. Suivez la moindre rumeur, même les plus bizarres.

— Vous délirez, ma parole ! explosa Remo. Nous n'allons tout de même pas passer toute la journée devant la télé !

— Vous ferez votre travail tout simplement, répliqua Smith, insensible. Et restez en contact.

— Ah ! J'allais oublier ! Chiun pense que le Vice-Président l'a reconnu. C'est pourquoi il aurait pris la fuite.

— Impossible. Seul le Président sait à quoi vous ressemblez tous les deux, mais pas son adjoint.

— Ne pensez-vous pas qu'il aurait pu lui parler de nous ?

— Je ne l'imagine pas un seul instant, rétorqua Smith, catégorique. Je ne puis croire un seul instant que le Président aurait une chose

pareille.

— Alors, pouvez-vous expliquer cela ?

— Non, reconnu Smith.

— Eh bien, voilà. Nous restons en contact. Et vous aussi.

— Je veux des résultats, conclut Smith en raccrochant.

— Vous en aurez ! Même s'ils ne sont pas à votre goût !

Dehors, un violent orage magnétique venait d'éclater. Des trombes d'eau noyèrent la ville dans un bruit d'aiguilles métalliques. Remo se tourna vers Chiun, allongé sur le lit.

— Nous devons agir vite. Vous pensez y arriver ?

Le maître de Sinanju ouvrit ses paupières fatiguées.

— Oui. La pluie va nettoyer l'air de ses impuretés.

— Nous n'aurons pas davantage d'oxygène. Nous sommes largement au-dessus du niveau de la mer.

Chiun lança ses jambes sur le côté du lit.

— Nous devons faire de notre mieux. Par quoi commençons-nous ?

— Croyez-le ou non, répondit Remo en dirigeant la télécommande vers la TV, mais nous allons commencer par les nouvelles locales. Je regarde et vous me traduisez.

Et il s'affala sur le lit. Sentant un objet rigide dans le dos, il extirpa de sa ceinture la cassette vidéo de l'enlèvement du Président. Il la glissa dans la table de chevet et attendit que l'écran de la TV s'anime.

CHAPITRE XVI

Après quatre heures de, bain de foule, de sourires et de poignées de main, le Vice-Président se laissa tomber sur son lit, dans la suite d'un hôtel du coin.

— Pff ! Heureusement que c'est fini ! confia-t-il à son chef d'état-major. J'irais volontiers faire quelques trous, ajouta-t-il en serrant son poignet droit, mais je crois que je ne ferai rien de bon avec un club dans les mains.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Dan.

Le Vice-Président releva la tête.

Son chef d'état-major arborait un visage grave. Il était pâle. Sa voix chevrotait.

L'espace d'un instant, l'univers se mit à tourner sous les yeux du vice-président des États-Unis. L'espace d'un instant, il songea que ce qu'il espérait à demi ou craignait à demi allait se produire. Ce dont toute la nation parlait, se moquait ou même envisageait avec effroi... chacun selon son opinion politique.

— Vous voulez dire que... ? prononça-t-il d'une voix cassée.

— Oui. La Maison-Blanche souhaite que vous vous rendiez à Detroit pour refaire une foutue démarche.

Le Vice-Président laissa échapper un long soupir. Son cœur se remit à battre. Il n'était pas le nouveau Président.

— Quoi ? fit-il, abasourdi.

— Encore un bain de foule, déclara le chef d'état-major, lugubre. La Maison-Blanche désire lier l'événement au sommet de Bogotá.

— Oh, je vois... Mais je ne sais pas si je pourrai m'en sortir, fit le Vice-Président en essayant de décrisper sa main droite.

— C'est un vol de deux heures. Une fois dans l'avion, piquez un roupillon et mettez-vous une compresse sur la main droite. Allons-y. Ils comptent vraiment sur vous.

Le Vice-Président se leva et réajusta sa cravate de ses doigts gourds.

— À propos, déclara le chef d'état-major en lui présentant une enveloppe. C'est pour vous.

Le Vice-Président tendit la main, mais l'enveloppe lui glissa des mains et tomba sur la moquette.

— Laissez, je vais la ramasser, dit le chef d'état-major.

— Non, je vous en prie.

Et tous deux se cognèrent la tête en se baissant dans un même élan.

— Désolé.

— Non, c'est moi, dit le Vice-Président en se frottant le crâne.

Le chef d'état-major l'aida à se relever et l'autre prit l'enveloppe, dans la main gauche cette fois. Il n'y eut pas d'autre incident à la grande surprise du chef d'état-major. Il faut dire qu'il avait vu le Vice-Président oublier le nom de sa propre épouse...

— De quoi s'agit-il ? demanda ce dernier.

— C'est votre discours.

— Mon discours ?

— Oui. C'est le meilleur rédacteur du Président qui l'a écrit. Je pense qu'il est en rapport avec l'allocation du chef de l'exécutif à Bogotá.

— Vraiment ? s'étonna le Vice-Président, ravi d'avoir un rédacteur attiré.

Il allait décacheter l'enveloppe quand l'autre l'arrêta.

— Non, pas maintenant !

— Pourquoi pas ? répliqua le Vice-Président en fronçant les sourcils.

— Vous ne devez pas l'ouvrir avant de prononcer le discours.

— Comment vais-je pouvoir m'entraîner à le lire ?

— Vous ne pouvez pas. La Maison-Blanche a donné des consignes très strictes à ce sujet, pour que vous ne la lisiez pas avant. À l'intérieur, il y a une lettre qui explique que vous ne devez pas prendre connaissance du discours avant sa lecture publique.

— Okay, fit le Vice-Président en s'apprêtant à décacheter de nouveau l'enveloppe.

— Non ! Vous êtes censé la lire cinq minutes avant le discours officiel.

— C'est complètement dingue !

— Le chef d'état-major de la Maison-Blanche affirme que c'est très,

très important. Il s'agit d'un discours capital. Selon lui, ce serait sans doute le plus important de toute votre carrière.

— C'est complètement tordu.

— C'est la politique. Et vous savez combien le Président est à cheval sur les fuites. Maintenant, dépêchez-vous. L'avion nous attend.

CHAPITRE XVII

Emilio Mordida arborait le visage Cuivré et froid d'un *mestizo*. Son expression variait peu. Il aurait pu appartenir à un dieu de la Pluie maya. Emilio descendait d'ailleurs des Mayas. Atopec et Chichimec, et, bien sûr, Espagnol.

Comme la plupart des *mestizos*, il n'avait aucun concept du temps. Même après des années de travail en qualité de réceptionniste à l'hôtel *Nikko* de Mexico, la ponctualité n'était pas son fort.

C'était un de ces après-midi décousu dans le hall massif et néo-aztèque de l'hôtel *Nikko*. Emilio passait de son terminal d'ordinateur aux clients qui arrivaient ou quittaient l'hôtel. Dans son costume bleu pastel, il semblait tout à fait contemporain, malgré son masque immuable qui ne trahissait ni ego ni infériorité ; le masque que de nombreux Mexicains arboraient dans un pays qui ne leur appartenait plus.

Rien, pas même le pianotement de doigts impatients sur le comptoir en marbre ou les insultes à demi-mot de touristes étrangers qui se prenaient pour les seigneurs du Mexique, rien ne pouvait troubler la journée méthodique et paisible d'Emilio.

Ce jour-là, Emilio demeura impassible jusqu'à ce qu'un individu ressemblant vaguement au vice-président des États-Unis pénétra dans le grand hall.

Emilio Mordida le remarqua à cause de son sac de golf poussiéreux. Ce genre de sport n'était pas inconnu au Mexique, mais il ne rivalisait guère avec le football ou la corrida.

Oui, il s'agissait bien de clubs de golf. Et c'était certainement le Vice-Président. Il marchait comme un automate, ne regardant ni à gauche ni à droite, son visage affichant un masque aussi rigide que celui d'Emilio. À l'exception de la bouche : le Vice-Président arborait un sourire qui aurait pu être taillé dans de l'ivoire et du marbre rose.

Il évita la réception avec mépris et gagna directement les ascenseurs.

C'était suffisant pour que les paupières inflexibles d'Emilio Mordida se lèvent sous la surprise.

Depuis le début de la matinée, une rumeur circulait en ville, selon

laquelle le Vice-Président américain avait été vu au volant d'un véhicule.

Mais c'était bel et bien le Vice-Président. Encore qu'il aurait aussi pu s'agir de Robert Redford. Tous deux se ressemblaient beaucoup.

Emilio, faisant preuve d'une promptitude peu courante, bondit sur le terminal des réservations et pianota le nom du Vice-Président. Il n'était pas enregistré, ce qui ne surprit pas Emilio Mordida une seule seconde. Robert Redford n'avait pas réservé non plus.

Se déplaçant avec l'agilité d'une gazelle, Emilio gagna les ascenseurs. Il ne fut pas surpris d'y trouver le Vice-Président en train d'attendre. Même les ascenseurs étaient lents au Mexique.

Lorsqu'il s'en présenta un, Emilio pénétra dans la cabine à la suite du Vice-Président. Ce dernier appuya sur le bouton « seize ». Emilio pressa donc le numéro dix-sept.

Ils montèrent en silence, Emilio détaillant le profil souriant à la fois adolescent et presque lugubre du Vice-Président. Il faisait encore plus jeune qu'à la TV.

L'ascenseur stoppa au seizième. Le Vice-Président sortit. Les portes se refermèrent.

Emilio monta à l'étage suivant et descendit l'escalier à pas de loup. En contournant la cage d'ascenseur, il jeta un regard et vit que le Vice-Président se trouvait toujours dans le couloir. Ce dernier se comportait étrangement. Il allait d'une porte à l'autre, en posant l'oreille sur chacune d'elles. Il écoutait un bref instant, puis se dirigeait vers la suivante.

Son petit manège dura jusqu'à la chambre 1644. Là il s'arrêta un peu plus longtemps. Il s'agenouilla d'un seul coup et mit l'œil contre la serrure électronique, tel un capitaine de sous-marin qui regarde dans un périscope.

Les serrures du *Nikko* s'ouvraient à l'aide d'une carte magnétique. Les combinaisons étaient changées chaque jour.

Et pourtant, sous l'œil d'Emilio, le Vice-Président fractura la serrure. Pour ce faire, il procéda d'une façon novatrice et sans doute unique. Retirant l'œil de la fente, il leva la main droite et y glissa quatre doigts.

Emilio savait que c'était impossible. Les doigts humains sont trop longs pour une fente de carte magnétique. Néanmoins elle les accepta non seulement jusqu'aux articulations, mais le métal n'émit aucun grincement de protestation.

Et, comme par miracle, la lumière rouge placée au-dessus de la

fente passa au vert, ce qui signifiait que le lecteur magnétique reconnaissait les quatre doigts du Vice-Président.

Il les retira et se faufila dans la chambre. Le témoin lumineux redevint rouge.

N'en croyant pas ses yeux, Emilio Mordida gagna la porte de la chambre 1644. La serrure était intacte. Pas la moindre éraflure.

Il prit une profonde respiration et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix au bout d'un moment.

— Personnel de l'hôtel, *señor*. Êtes-vous satisfait du service ?

— Oui. Allez-vous-en.

— *Si, señor*.

Emilio Mordida regagna l'ascenseur et jeta un regard derrière lui. Il vit la porte s'entrouvrir soudain et quelqu'un accrocha un carton « Ne pas déranger » multilingue à la poignée. Puis la porte se referma aussitôt.

Tout en descendant dans le hall, Emilio Mordida se mit à réfléchir à toute vitesse. Un tel renseignement valait de l'or. Les agences de presse comme la Notimex allaient payer un bon petit paquet de pesos pour un tel tuyau. Tout comme la police locale et les *Fédérales*.

En regagnant son comptoir, Emilio se demanda qui serait le plus généreux. La Sécurité, Les *Fédérales* peut-être ?

Emilio pianota sur son terminal le nombre mille six cent quarante-quatre. La chambre était libre. Depuis deux jours.

Il composa ensuite le numéro du bureau local des *Fédérales*, en se demandant ce qui poussait le Vice-Président à squatter cet hôtel. Fallait-il en conclure qu'on ne le payait pas suffisamment ?

Le *Comandante* en chef du Distrito Fédéral de la PJF marchanda quelques instants avec Emilio avant de se mettre d'accord sur une rémunération convenable.

— Qui d'autre le sait ? s'enquit *le comandante* une fois qu'Emilio l'eut mis au courant.

— Personne, *comandante*.

— Faites en sorte que personne ne l'apprenne ! aboya l'autre en raccrochant brusquement.

Et Emilio raccrocha à son tour, certain que d'ici trois semaines tout au plus une enveloppe épaisse lui serait portée par un *Fédéral*. Le *comandante* tiendrait sa parole.

Pourtant, songea Emilio, il y avait toujours le risque que le *comandante* oublie ou que son messenger empoche l'argent.

Emilio décrocha le combiné et se mit à composer le numéro de la DSF. Il aurait pu s'en dispenser, car le *comandante* fédéral avait déjà vendu l'info pour le triple de la somme promise à Emilio.

Et, de fil en aiguille, le renseignement arriva aux oreilles d'Oscar Odio à Tampico, qui était d'accord pour rémunérer correctement son informateur de la PJF.

Odio appela aussitôt Bogotá.

— Padrino ?

— Si ?

— J'ai des nouvelles, bonnes et mauvaises.

— J'écoute.

— J'ai le regret de vous apprendre que mes agents ont retrouvé les corps de vos *pistoleros* – je présume qu'il s'agissait bien d'eux – près du train Aquila Azteca, auquel ils avaient l'intention de donner l'assaut.

— *Muy triste*, prononça El Padrino d'une voix encore plus haineuse qu'affligée. Et leur proie ? ajouta-t-il avec douceur.

— C'est la bonne nouvelle. On m'apprend de source sûre que le Vice-Président a été localisé dans l'un de nos meilleurs hôtels.

Odio put entendre El Padrino s'asseoir.

— Et le Président, le chef en personne ?

— Je n'ai aucune information à son sujet pour le moment, mais j'y travaille en personne.

— Dites-moi, Odio, qui d'autre est au courant.

— À l'heure actuelle, répondit prudemment Oscar Odio, probablement la moitié de la Sécurité mexicaine.

— J'ai d'autres intérêts dans la région, reprit doucement El Padrino et cela prendra du temps d'assurer leur position. Que pouvez-vous faire pour accroître mes intérêts ?

— Le Vice-Président occupe en ce moment une chambre par effraction, expliqua alors Odio, il peut être emprisonné pour cet acte illégal.

— Faites-le, *comandante*, et je vous promets que vous n'aurez plus à accepter d'enveloppes, vous n'en aurez plus besoin.

— Comme vous dites, Padrino.

Le *comandante* Oscar Odio reposa le combiné dans un large sourire.

Il mit ses lunettes de soleil et s'enveloppa la gorge d'une écharpe en soie.

Au-dehors l'hélicoptère attendait. Déjà il imaginait le nouveau modèle qu'il commanderait à la fin du mois. Peut-être un modèle avec des lances-roquettes... Cette idée le réjouit infiniment.

CHAPITRE XVIII

Le *primer comandante* de Mexico était trop heureux de rendre service à l'agent Mazatl.

— Vous avez perdu les personnes dont vous aviez la charge, hein, *chica* ? fit-il en contournant son bureau pour aller fermer la porte.

Il prit l'agent Mazatl par les épaules. Elle défit le rabat de son holster et produisit un claquement de cuir. Le bras se retira aussitôt.

— Vous me jugez mal, *chica*. Vous n'êtes pas dans votre secteur. Je voulais seulement vous venir en aide.

— Il s'agit d'un Anglo-Saxon et d'un vieil Asiatique, répliqua Mazatl. Le plus jeune est vêtu d'un tee-shirt noir, le vieux d'un kimono de soie rouge.

— Ah, dit le *comandante*. Oui, j'en ai entendu parler.

— Ils sont censés appartenir à l'ambassade des États-Unis.

— S'il en est ainsi, pourquoi séjournent-ils à l'hôtel ?

— Lequel ?

— Ah, mais si je vous le dit, que ferez-vous pour moi ?

Sa voix était onctueuse comme de la crème chantilly.

— Nous sommes des *compañeros* de la PJF, rétorqua Mazatl, l'air pincé. Nous devrions travailler main dans la main.

Le *comandante* sourit à belles dents.

— Comme vous, je perçois un maigre salaire et je suis obligé de saisir toutes les occasions pour faire mon modeste chemin dans le monde.

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais graisser la patte à un collègue pour obtenir un renseignement ! s'enflamma Mazatl.

— Certes, non... mais...

Et l'autre écarta les mains, tels deux oiseaux prenant leur envol.

— Tant pis ! Je ferai mon devoir sans vous.

Tandis que l'agent Mazatl quittait le bureau comme une furie, le *comandante* lui lança !

— Quand vous changerez d'avis, *chica*, je serai fidèle au poste, en

train de penser à votre robuste silhouette de femme.

Cela ne coûta à l'agent Mazatl que quatre-vingt-dix pesos et la présentation de sa carte de police pour réquisitionner une Jeep de la PJF. Il y avait peut-être beaucoup d'hôtels à Mexico, mais c'était infiniment plus facile d'en faire le tour que de coucher avec ce *criadero de sapos* [3] de *comandante*.

Tout en roulant dans la ville, Guadalupe Mazatl remarqua de nombreuses voitures de patrouille. À chaque coin de la rue, trois agents discutaient entre eux ; deux portant une mitrailleuse prête à faire feu, le troisième balançant négligemment un fusil à double canon. Ils paraissaient tendus, même pour des policiers mexicains.

La police était présente à chaque coin de rue. Des véhicules de la Sûreté et des soldats de l'armée dans leurs uniformes vert forêt, armés jusqu'aux dents.

Le crash de l'*Air Force One* avait-il un rapport quelconque avec tout ce déploiement de force ?

Elle prit la direction du Quartier Rose, secteur touristique opulent et hors de prix. Il jouxtait l'ambassade des États-Unis. Après s'être renseignée à la réception des hôtels de la Galeria Plaza et de la Calinda Geneve, elle descendit la rue Liverpool, passa devant les bâtiments dévastés par le tremblement de terre de 1985 et finit par s'adresser à la réception du *Krystal*.

— *Señor, por favor*, dit-elle en accostant l'employé, avant de décrire brièvement Remo et Chiun.

Sans un mot, le réceptionniste lui tendit la clé de la chambre 67.

— *Gracias*, répondit-elle en gagnant l'ascenseur à grandes enjambées.

Une fois dans la cabine, elle se retrouva avec deux serveurs en uniforme blanc portant des plateaux garnis. Ils plaisantaient entre eux.

— *Si*, déclara le premier. Il conduisait une camionnette de pain Bimbo. Tout le monde en parle.

— Je ne savais pas qu'ils payaient autant chez Bimbo, pour qu'un politicien américain se fasse engager comme chauffeur, répondit l'autre en riant.

— Comment ? intervint Mazatl, dissipant les sourires des deux serveurs de son ton autoritaire.

— *Señorita*, on ne faisait que...

— Agent de police, corrigea-t-elle.

— Je ne faisais que répéter l'histoire qui circule en ville. Il paraît

qu'un homme qui ressemble au vice-président des États-Unis a été vu en train de conduire une camionnette de pain Bimbo. Mais les rumeurs, vous savez...

— Du pain Bimbo, vous en êtes tout à fait certain ?

— Si. Mais c'est une blague.

L'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent sur le sixième étage.

— Rira bien qui rira le dernier, déclara-t-elle, tandis que les deux autres échangeaient un regard et haussaient les sourcils.

Mazatl se servit de la crosse de son revolver pour frapper à la porte. Le panneau en trembla. Puis elle dirigea le canon vers celui qui allait ouvrir.

Ce fut Remo. Bizarrement, le revolver ne l'impressionna pas outre mesure.

— Qui est-ce ? s'enquit la voix flûtée de Chiun, du fond de la chambre.

— C'est Lupe, répondit Remo. Je vous ai bien dit que j'avais reconnu sa façon de frapper.

— Chasse-la.

— Je suis armée, prévint Lupe.

— Par ici, tout le monde l'est, marmonna Remo. Eh bien, entrez, puisque vous êtes là.

L'agent Mazatl referma la porte derrière elle. La TV était allumée et branchée sur CNN. Le vieillard appelé Chiun était allongé sur l'un des lits, il paraissait faible. Remo s'affala dans un fauteuil et concentra son attention sur le téléviseur.

— Comment allez-vous, le vieux ? demanda Lupe à Chiun.

Hochant la tête en direction du revolver, Chiun la menaça :

— Si vous tirez, je vous tuerai.

Lupe faillit se mettre à rire, mais l'heure n'était pas à la rigolade.

— Pourquoi avez-vous pris en chasse cette camionnette ?

— Quelle camionnette ? fit Remo en remplissant un verre d'eau minérale Tehuacàn.

— La camionnette de pain Bimbo, que conduisait le vice-président des États-Unis.

Remo cessa de verser de l'eau. Il releva la tête. Chiun et lui se dévisagèrent.

Ils haussèrent les épaules de concert, telles deux marionnettes reliées aux mêmes ficelles.

Remo prit la parole le premier :

— Dites-nous ce que vous savez au sujet du vice-président.

— Seulement qu'il est censé se trouver dans Mexico.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Chiun avec froideur.

— Tout le monde en parle.

— Vraiment ! s'exclama Remo.

— Mais ils croient tous que c'est une blague. Vous ne pensez pas qu'il s'agit d'une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Écoutez, peut-on jouer franc-jeu avec vous ?

Chiun le mit en garde :

— Remo, nous sommes dans un pays étrange. Nous ne pouvons faire confiance à personne.

— *Silencio, papacito !* répliqua Lupe.

Piqué au vif, le visage de Chiun se plissa.

— Poursuivez, *señor Yones*.

— Appelez-moi Remo. En fait, je suis assez content que vous soyez ici. Nous regardions la TV dans l'espoir d'avoir des informations sur la situation.

— Quelle situation ?

— Vous êtes au courant de la catastrophe de l'*Air Force One*.

— J'ai vu l'épave, tout comme vous.

— Bon, mais vous ne savez pas que le Président a été sorti vivant de la carcasse de l'avion. Peu importe par qui. Ce qui compte c'est que le vice-président, ou quelqu'un qui lui ressemble, l'a sauvé.

— Vous voulez dire que votre Président se trouve aussi dans cette ville ?

— Nous le pensons, admit Remo. Nous l'espérons. Et nous essayons de le retrouver. Nous croyions réussir, mais la camionnette nous a échappé.

— Pas étonnant, vous étiez à pied. Vous auriez dû rester avec moi dans le taxi.

— La critique est aisée, mais l'art est difficile.

— *Qué ?*

— C'est une expression, précisa Remo.

— Ne le croyez pas, s'interposa Chiun. Il me chante toujours le même refrain.

— Pourquoi ne pas vous adresser à votre ambassade demanda alors Lupe. Votre Président pourrait y chercher refuge, non ?

— C'est là le problème, expliqua Remo. Nous ne sommes pas sûrs que le vice-président ne mijote pas un mauvais coup. Il pourrait bien s'agir d'un complot.

— C'est un complot, entonna Chiun faiblement depuis son lit. La conspiration du président du Vice.

Lupe fronça les sourcils.

— Ce genre de chose ne se produit pas dans la politique américaine, murmura-t-elle.

— C'est bien ce que nous pensions, soupira Remo avant d'avaler une gorgée d'eau minérale.

— Cela se produit dans tous les États, décréta fermement Chiun.

— Alors ? fit Remo. Vous nous donnez un coup de main ?

— Vous êtes sous ma responsabilité. Nous collaborerons tant que vous, comprendrez que c'est la juridiction mexicaine qui s'applique.

Elle prononçait « youridictione ».

— Comme vous voulez. Vous êtes prêt, Petit Père ?

— Il est trop souffrant pour nous accompagner, décida Lupe.

À cette remarque, les yeux du vieil Oriental se plissèrent jusqu'à n'être plus que de simples fentes. Il pressa ses doigts effilés aux ongles longs dans la literie, comme pour tester la résistance du matelas.

Sans prévenir, il se retrouva soudain en l'air. Il exécuta une excellente culbute arrière et atterrit dans le dos de Lupe. Elle virevolta, le revolver toujours en main.

Le temps qu'elle se retourne, Chiun n'était déjà plus là et l'arme avait disparu.

Lupe ne sentit qu'une démangeaison dans les doigts, tout en voyant passer un éclair de soie écarlate. Elle se tourna de nouveau et le vieil Oriental lui rendit son revolver.

L'agent Guadalupe Mazatl accepta l'arme dans un silence abasourdi. Le revolver semblait moins lourd. Elle vérifia le chargeur. Il était vide.

— Où sont pa... passées m... mes balles ? balbutia-t-elle.

— Sans doute les avez-vous laissées dans votre autre revolver ? renifla Chiun.

— Je les ai, déclara Remo en se levant.

Il brandit son poignet et l'ouvrit, dévoilant six balles en cuivre dans sa paume.

— Je ri... risque d'... d'en avoir besoin, bégaya Lupe.

— Nous n'aimons pas les francs-tireurs quand nous allons travailler, expliqua Remo en passant devant elle pour gagner la porte. Et nous y allons sur-le-champ.

L'agent Guadalupe Mazatl les suivit dans le couloir, en essayant de regagner son revolver. Elle était si nerveuse qu'elle dut s'y reprendre à quatre fois.

Sur le trottoir, Remo Williams se glissa aussitôt au volant de la Jeep.

— C'est un véhicule officiel, lâcha Lupe. Mon véhicule.

— Dans ce cas, venez donc vous asseoir devant, à mes côtés. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, Chiun ?

Le maître de Sinanju hocha la tête et s'installa sur la banquette arrière. Remo tendit la main par la vitre pour obtenir les clés.

L'agent Mazatl croisa les bras, visiblement en colère.

— Vos clés contre quelques balles, okay, suggéra, alors Remo.

— Non.

Remo jeta un coup d'œil sous le tableau de bord.

— Je peux peut-être faire le contact avec deux fils.

— Très bien, déclara Mazatl à contrecœur.

Elle grimpa dans la Jeep et ils firent l'échange.

Alors que Remo démarrait, elle regarda sa paume.

— Vous ne m'en avez donné que deux, se plaignit-elle.

— Je ne me souviens pas avoir précisé un nombre, fit Remo, le sourire aux lèvres, en se faufilant dans la circulation.

— Vous vous croyez malin, maugréa Lupe.

— J'agis sans forcer ma nature, rétorqua Remo. Par où commençons-nous ?

— Contentez-vous de conduire. C'est moi qui poserai les questions. D'abord, l'un de vous deux a-t-il vu la plaque d'immatriculation de la camionnette ?

— Pas moi, dit Remo. Et vous, Chiun ? ajouta-t-il par-dessus son épaule.

— Oui, répondit le maître de Sinanju dans un petit cri étouffé. Il y avait certains numéros. Je ne me souviens plus desquels.

— Vous rappelez-vous des lettres ? questionna Lupe.

— C'est possible.

— Étaient-ce « Mex Mex » ou « D.F. Mex » ?

— C'étaient « D.F. Mex ». Je me demande ce que cela peut bien vouloir dire.

— Ça signifie que la camionnette était immatriculée ici, dans le Distrito Fédéral, non pas dans l'État de Mexico, qui entoure la ville.

— Une précision qui restreint les recherches, je me trompe ? suggéra Remo.

Lupe s'empara d'un micro du style CB.

— Ça le devrait, jusqu'à ce que vous compreniez que la ville de Mexico est la plus grande ville du monde.

— Oh, c'est vrai, j'avais complètement oublié.

Lupe se mit à parler très rapidement en espagnol dans son émetteur radio, posant des questions et écoutant les réponses. Pendant ce temps-là, Remo se frayait un chemin dans la Zona Rosa si haute en couleur.

— Prenez le Paseo de la Reforma, déclara-t-elle subitement.

— J'aimerais bien, rétorqua Remo. Mais qu'appellez-vous ainsi et où se trouve cet endroit au juste ?

— Deux rues plus haut et ensuite vous tournez à droite, répondit Lupe en mettant le micro en place.

Remo obtempéra puis se retrouva sur la même large avenue où la camionnette les avait semés un peu plus tôt.

— Nous passons devant l'ambassade américaine, remarqua Lupe.

— Ah, c'est l'ambassade. Vraiment ? dit Remo en lorgnant le bâtiment drapé d'une bannière étoilée.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous y travailliez ? s'étonna Lupe d'un ton sec.

Remo arbora alors une expression candide.

— Oui, en quelque sorte. Nous sommes des attachés culturels.

— Ce qui veut dire la CIA, c'est ça ?

— Vous n'êtes pas tombée de la dernière pluie à ce que je vois, constata Remo.

— *Qué ?*

— Encore une expression. En traduisant librement ça donne quelque chose comme : « Je travaille effectivement pour la CIA. J'ai même des papiers qui le prouvent sur moi. » Satisfaite ?

— Non.

— Où allons-nous, maintenant ?

— Suivez la Reforma. On m'a dit qu'une camionnette Bimbo a été vue garée près de la Zona Hotelera. Elle serait abandonnée par là-bas.

— Merde, laissa échapper Remo, en appuyant sur l'accélérateur. C'est notre seule piste.

Ils contournèrent le Parc Chapultepec et le musée d'Anthropologie avec ses statues d'idoles que Remo ne reconnut pas.

— La camionnette devrait se trouver sur la gauche, après le prochain croisement, expliqua Lupe en pointant l'index.

— On dit carrefour, rectifia Remo en ralentissant.

Au-delà du parc Chapultepec, dans l'ombre de l'*Hôtel Nikko*, se trouvait un centre commercial. Ils y découvrirent la camionnette gardée par deux policiers au visage de marbre, fusil au poing.

L'agent Mazatl y conduisit Remo et Chiun.

— Ces *Norteamericanos* m'accompagnent, déclara-t-elle.

Les flics reculèrent sous le regard dur de Lupe et sa main ouvrit les portières arrière à toute volée.

Les pains de mie dégringolèrent au sol ; de fines tranches à demi rognées s'échappèrent de plusieurs emballages déchirés. Remo en saisit un au vol. Il était écrasé, comme si on l'avait piétiné ou si l'on s'était assis dessus.

— Quelqu'un devait se trouver à l'arrière dans le noir, suggéra Remo. Il a dû s'en payer une tranche, ajouta-t-il, moqueur.

— Le véritable Président, persifla Chiun.

Lupe contourna la camionnette pour s'approcher du siège du conducteur. Elle ouvrit la porte d'un coup sec, regarda sous la banquette, palpa le plancher et revint, la mine renfrognée.

— Aucune trace de qui que ce soit, déclara-t-elle d'un ton lugubre.

— En supposant qu'il s'agisse bien de ce véhicule, reprit Remo, où auraient-ils pu aller ?

Lupe jeta un regard à la ronde.

— Dans n'importe lequel de ces endroits, fit-elle en indiquant d'un geste semi-circulaire les boutiques, théâtres et autres night-clubs à l'entour.

Elle désigna ensuite l'autre côté du Paseo de la Reforma, qui grouillait de voitures, de bus et de mini-vans, avant d'ajouter :

— À moins qu'ils ne soient dans le quartier des hôtels. On y trouve les meilleurs de la ville.

— Je suppose que vous ne pouvez pas passer chaque bâtiment au peigne fin ? suggéra Remo, découragé par une telle tâche.

— Je ne pense pas, répondit tristement Lupe. Le *comandante* local ne voudra pas m'aider. On doit se contenter de ces *burros*, ces ânes-là pour labourer.

— Quoi ?

— C'est... comment dites-vous ?... une expression.

Remo fit une grimace.

— Et ces types ? dit-il en désignant les officiers de police qui se tenaient plus loin, sans pouvoir les entendre.

— Je vais leur parler.

Lupe alla discuter ferme avec les deux agents, puis revint vers Remo et Chiun.

— Ils disent qu'ils ont reçu l'ordre de surveiller cette camionnette et de ne pas s'ingérer.

— S'ingérer dans quoi ? demanda Remo.

— Ils refusent de le dire.

— Se passerait-il quelque chose ? s'étonna Remo.

— Il se passe toujours quelque chose à Mexico. C'est un cloaque d'intrigues. C'est pourquoi je travaille à Tampico. On y gagne moins, mais il y a moins d'histoires. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Eh bien, autant jeter un coup d'œil dans le coin, déclara Remo, morose. Vous vous sentez d'attaque, Petit Père ?

— Non. Mais je ferai n'importe quoi pour quitter cette contrée où l'air est irrespirable et les femmes masculines.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Lupe.

— Ne vous en faites pas, répliqua Remo. Il dit cela de toutes les femmes... sauf si elles sont coréennes.

— Il est coréen alors ?

— Vous ne l'aviez pas deviné ?

Ils se séparèrent et firent le tour des divers établissements pour se retrouver enfin à la camionnette, une heure plus tard, les mains vides et fort mécontents.

— Bon, qu'est-ce que nous décidons ? fit Remo en jetant un regard autour de lui.

L'agent Lupe Mazatl allait répondre mais ses lèvres se figèrent. Un hélicoptère couleur kaki les survola soudain, lentement et en décrivant des cercles. Au loin on entendait l'appel strident des sirènes.

L'appareil se posa sur une bande de gazon près de l'*Hôtel Nikko*.

— On dirait l'hélicoptère du *comandante* Odio, articula Lupe.

— Vous me l'ôtez de la bouche, renchérit Remo.

— *Qué ?*

— C'est une expression. Allons voir sur place.

La circulation était si dense sur le Paseo de la Reforma qu'ils mirent un temps fou pour se rendre de l'autre côté. Ils contournèrent une statue inachevée représentant apparemment Winston Churchill, puis gagnèrent l'entrée de service du *Nikko*, cinq pas seulement derrière la silhouette fanfaronne du *comandante* Oscar Odio.

Remo lança un regard à Lupe et posa l'index sur ses lèvres. Elle fronça les sourcils mais poursuivit son chemin.

Ils restèrent en retrait, tandis qu'Odio gagnait la réception et déclarait à voix haute :

— Ce hall est sous le contrôle de la DSF. Personne ne devra y entrer ou en sortir.

— *Si, comandante*, répondit docilement le réceptionniste.

— Lequel d'entre vous s'appelle Emilio ?

Un homme en veste bleu pastel leva la main, le regard terrorisé.

— Dans quelle chambre se trouve votre client clandestin ? s'enquit Odio dans un sifflement soyeux.

— Mille six cent quarante quatre, *señor*.

— Impeccable, glissa Remo à l'oreille de Chiun, après que le maître de Sinanju lui eut traduit le dialogue. Suivez-nous, ajouta-t-il à l'adresse de Lupe.

Remo et Chiun se faufilèrent dans le hall, passant d'une plante à un canapé, sans qu'Odio les voie. Lupe marchait entre les deux, elle se

sentait très exposée. Elle n'en crut pas ses yeux lorsqu'ils atteignirent les ascenseurs.

Ils montèrent en silence jusqu'au seizième étage. Une fois dans le hall, Remo jeta un coup d'œil.

— Le champ est libre, déclara-t-il en leur faisant signe.

— Quel champ ? murmura Lupe. C'est un hôtel.

— Expression, soupira Remo d'un air las.

Ils marchèrent à pas feutrés jusqu'à la porte 1644. Remo vit que Lupe dégainait son revolver.

— Rangez-moi cet engin avant que je ne vous le brise sur le crâne, déclara Remo d'un ton sec. Pas de coups de feu quand le Président est dans les parages, c'est compris ?

— Mais c'est la seule arme que nous avons, rétorqua Lupe.

À ces mots, le maître de Sinanju brandit un ongle effilé sous le nez de l'agent Mazatl. Il resta en suspens l'espace d'un court instant, si près du visage de Lupe qu'elle en loucha. Puis il descendit et trancha net le revolver à un centimètre du canon. Chiun rattrapa le morceau au vol et le tendit à Lupe.

Sans rien y comprendre, elle le joignit au reste du canon. Elle déglutit plusieurs fois et rangea le revolver dans son holster.

— *Comprendo* ? s'enquit Remo.

— On dit *comprende*, rectifia-t-elle d'une voix rauque.

— Le peu d'espagnol que je connaisse me vient des rediffusions de *Cisco Kid* à la télé. Maintenant, tenez-vous prête. Nous allons entrer.

Chiun se posta d'un côté de la porte. Remo fit un signe et Lupe se plaça de l'autre côté.

— Vous entrerez le dernier, l'ancêtre, déclara-t-elle à l'adresse de Chiun.

Le maître de Sinanju se borna à ricaner.

Remo fractura la serrure électronique d'un coup sec et la porte se dégonda en un éclair.

Lupe plongea aussitôt. À son grand étonnement, elle se trouvait plusieurs pas derrière Remo et Chiun. Ils stoppèrent net, lui obstruant la vue.

— Plus un geste ! s'écria Remo.

— Ne bouge plus, traître ! renchérit Chiun.

— Que se passe-t-il ? demanda Lupe, qui était dans l'incapacité de

voir ce qui se passait dans l'étroit vestibule.

Le lit grinça. Puis il y eut un bruit ressemblant à une épée que l'on sort de son fourreau. Par réflexe, Lupe allait de nouveau dégainer.

Et la bagarre commença. Quelque chose surgit en frôlant l'épaule de Remo. Il baissa la tête et Chiun s'avança en lançant un coup de pied.

Un homme glissa de façon incroyable sous la silhouette bondissante et écarlate de Chiun. Il y eut un autre éclair d'acier, telle une lame que l'on brandit. Puis un cri.

Un objet passa à deux doigts de la tête de Lupe, à la vitesse d'une roquette. Elle se retourna. Le bout en orme d'un driver s'était encastré dans la porte de la salle de bains.

Lupe fit volte-face et, ô surprise ! aperçut le vice-président des États-Unis qui brandissait un club de golf sans tête pour se défendre, tandis que Remo et Chiun l'encerclaient.

— Faites attention, Petit Père ! prévint Remo. Il est plus rapide qu'on le croit avec ce truc dans les mains.

— C'est simplement parce que cet air vicié ralentit nos mouvements.

— Soyez prudent.

Le Vice-Président considéra son club estropié. Sans se départir de son expression figée, il s'en débarrassa et fit apparaître un club sandwedge. Il semblait les narguer avec son sourire.

— Si vous croyez nous faire mal avec ça, vous êtes fou, déclara Remo. Alors, posez-le et nous allons parler. Il n'est pas trop tard pour tirer tout cela au clair.

— Vraiment ? fit la voix du Vice-Président en saisissant d'une main l'extrémité métallique du club.

Il exerça une courte pression. Le métal gémit et la tête devint pointue.

Remo battit des paupières.

— Où avez-vous appris à faire ça ? demanda-t-il, époustoufflé.

Le bout acéré fendit l'air pour atteindre le visage de Remo. Ce dernier esquiva le coup en levant la main droite pour parer le suivant, tandis que Chiun se faufilait derrière leur agresseur.

— Raté, mon vieux. Mais continuez. Testez votre Mulligan.

Le club frappa une seconde fois. « Bien, songea Remo, il tombe dans le panneau. »

C'est alors que les yeux bleus vitreux oscillèrent sur la droite. La silhouette du Vice-Président virevolta en un centième de seconde. Remo n'en revenait pas. À moins que la pollution n'affaiblisse ses réflexes ?

Le bord étincelant fendit l'air. La fureur du club manqua Chiun à deux reprises.

— Prudence, Petit Père, souffla Remo. Il est très, très rapide.

— Personne n'est plus rapide qu'un maître de Sinanju, s'écria Chiun et ses ongles acérés entrèrent en action jusqu'à ce que leur reflet devienne une lumière argentée défensive.

Le club s'abattit. Il rebondit sur la barrière invisible. Le Vice-Président le souleva de nouveau. À deux mains, cette fois.

Remo profita de ce répit pour bondir en avant, les mains tendues vers le cou lisse et tonsuré du Vice-Président.

Le sandwedge se brisa au second coup. Les doigts de Remo effleurèrent le duvet du Vice-Président, l'espace d'un court instant.

Et tout cela se passa si rapidement qu'il n'en crut pas ses yeux. Ses mains battaient l'air comme si son élan le projetait directement dans la trajectoire des ongles flamboyants et implacables de Chiun !

CHAPITRE XIX

Le *comandante* Odio lança des ordres brefs, postant des hommes à chaque issue de l'hôtel.

— Ceux qui restent, suivez-moi ! s'écria-t-il en brandissant son revolver. *Vamos !*

Ils se jetèrent à l'assaut de l'escalier, car il fallait bien jouer les machos, même s'ils devaient se coltiner seize étages !

Le temps d'y parvenir, ils transpiraient tous à grosses gouttes et soufflaient comme des bœufs. Même les hommes habitués à l'air raréfié de la ville souffraient de ses effets dévastateurs.

L'agent Guadalupe Mazatl papillonnait des paupières devant l'impossibilité de la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Elle voyait trois *gringos* livrer bataille comme des démons, du feu dans les veines et de l'acier dans les os. Leurs mains se mouvaient comme du vif-argent.

Ce n'était pas un combat d'hommes mais un affrontement de dieux comme ces braves dieux mexicains que Lupe priait lorsqu'elle était petite dans l'église catholique dont l'autel exposait la Vierge de Guadalupe, mais qui dissimulait en réalité les divinités du Mexique telles que Quetzalcóatl, Tezcatlipoca et Coatlicue.

Ils étaient plus vifs que l'oiseau-mouche, plus féroces que l'ocelot. Même le Vice-Président avec ses armes ridicules. Lupe entendait les clubs siffler dans l'atmosphère. Il frappait sans toutes les directions simultanément, telle une machine hors de contrôle.

Tandis qu'elle observait, le conflit évolua rapidement de l'engagement, à sa conclusion.

Le sandwedge meurtrier venait à peine de se briser sur la toile de lumière aveuglante tissée par Chiun que Remo avait saisi le Vice-Président à la nuque.

Remo semblait avoir le dessus. Pourtant en un clin d'œil, le Vice-Président avait disparu, comme volatilisé :

Et Remo, incapable d'allonger sa botte, était en train de tomber dans cette toile de lumière fatale.

Ensuite, tout se précipita. Des cris à la porte attirèrent l'attention

de Lupe, puis un fracas de verre qui vole en éclats lui fit de nouveau tourner la tête. Ses paupières battaient de plus en plus vite, elle ne comprenait plus ce qui se passait.

— Qui fait tout ce raffut ? brailla une voix familière et arrogante.

Lupe fut bousculée par une marée humaine.

— Vous ! hurla la voix.

— Vous ! fit Lupe, en reconnaissant le *comandante* Odio.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? lui demanda-t-il.

— C'est le Vice-Président ! s'écria Remo, sa voix se tordant comme du métal sous la forge. Il s'est suicidé !

— Quoi ! fit Odio en passant devant Lupe à grandes enjambées, les forces de la DSF sur ses talons. Deux de ses hommes restèrent en retrait, saisissant Lupe.

— Regardez ! fit Remo en désignant la large baie vitrée fracassée, sorte de bouche béante aux dents acérées.

Odio s'y précipita et regarda vers le bas.

— *Madre !* Mais c'est vrai !

Un sac de golfe en travers du dos, garni de divers bois et fers, une minuscule silhouette gisait, les bras en croix, sur l'allée circulaire faisant face au Paseo de la Reforma.

Odio se tourna vers Remo.

— Est-ce bien le Vice-Président ? s'assura-t-il.

— Il a sauté dans le vide, répéta Remo avec peine, mais pour quelle raison...

— Ce que je voudrais savoir moi, c'est ce que l'a rendu aussi fort, intervint Chiun.

Il se pencha à la fenêtre. Son nez se plissa sous l'agression de l'air vicié dans ses narines délicates. Il se rétracta aussi vite.

— Vous êtes tous en état d'arrestation ! répliqua promptement le *comandante* Odio.

— Et pour quel motif ? s'enquit Remo désireux de savoir.

— Le meurtre de votre Vice-Président, *asasino* !

— C'est un cas de légitime défense, déclara le maître de Sinanju, hautain. Je vous mets au défi de prouver le contraire.

— Ce sera inutile, rétorqua Odio. Ici, dans mon pays, un homme est jugé coupable jusqu'à ce que l'on fasse la preuve de son innocence.

Comme vous le serez, si je vous arrête.

Remo s'écarta de la baie vitrée.

— Si ? demanda-t-il.

— Si nous pouvons trouver un arrangement, reprit Odio avec onctuosité.

L'agent Lupe Mazatl sortit de son silence :

— Qu'est-ce que je vous disais sur cet *hombre* ! Ceux de la DSF sont tous à mettre dans le même sac.

— *Silencio*, femme ! cracha Odio. (Il se tourna vers Remo :) Je vous laisse en liberté contre une certaine chose dont j'ai besoin.

— Combien ? demanda Remo, condescendant, en glissant la main dans sa poche.

— Oh, non, ce n'est pas qu'une question d'argent mais de renseignements.

— Il croit que tu es le magicien d'Oz, Remo, prévint Chiun, ne cède pas à aucun prix.

— Je désire simplement savoir où se trouve votre *presidente*, reprit Odio. C'est tout.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je le sais ? répondit Remo en retirant la main de sa poche.

— Je sais qu'il est au Mexique, précisa Odio avec une fierté mal dissimulée.

— Alors, vous étiez bel et bien en train d'écouter, ma conversation.

— *Si*.

— Ma conversation avec Smith ?

— *Si*, avec Smith. Votre contact de la CIA sans aucun doute. La DSF collabore souvent avec la CIA. Smith est un nom *muy* populaire à la CIA. J'ai moi-même rencontré beaucoup de Smith appartenant à la CIA.

— Bonne déduction, commenta Remo en lorgnant discrètement le maître de Sinanju, qui hocha la tête de façon imperceptible.

Remo sourit à belles dents.

— Okay, je ne veux pas me retrouver dans une prison mexicaine. Je me suis laissé dire que les conditions de détention y étaient terribles..., à moins d'être un dealer et de pouvoir s'offrir la suite nuptiale.

— Vous êtes un *gringo* intelligent, déclara Odio, plus détendu.

Maintenant, vous avez ma parole. Donnez-moi le renseignement et je vous laisse en liberté. Mais vous devrez quitter le pays sur-le-champ.

— Absolument, répondit Remo. Il se trouve juste derrière vous. Dans la penderie.

Les yeux du *comandante* Odio s'écarquillèrent de surprise. Il se tourna aussitôt vers son équipe empruntée à la DFS locale et ordonna la fouille.

Sa bouche s'ouvrit. Son bras se leva. Le bras s'immobilisa et la bouche se ferma tandis qu'un doigt raide percutait sa nuque, brisant ses vertèbres comme des cubes de glace. Le *comandante* Odio eut à peine le temps de prononcer la première consonne et son cerveau cessa de fonctionner avant même que son visage ne s'écrase sur le tapis.

Les autres n'eurent pas le temps de voir le coup qu'il reçut, trop occupés qu'ils étaient à mourir. Le maître des Sinanju réduisit en bouillie ici un rein, là des testicules d'un coup de pied bien placé.

Remo lui donna un coup de main en balançant un agent de la DSF par la fenêtre, un autre par la porte.

— Baissez la tête ! cria-t-il.

— *Qué ?* répondirent Lupe et ses deux gardes en chœur.

— Trop tard, dit Remo tandis que le corps passait en volant et les renversait tous les trois dans le couloir.

Remo bondit sur eux et écrasa la trachée artère des deux hommes d'un coup de talon. Il tendit la main à l'agent Mazatl pour l'aider à se relever.

— Vous les avez tous tués, balbutia-t-elle, médusée.

— Et encore nous n'étions pas dans un bon jour, commenta Remo.

Il replongea dans la pièce où le maître de Sinanju ouvrait la penderie. Vide !

— Dommage, déclara Remo en regardant à l'intérieur. J'avais l'espoir qu'il s'y trouverait.

— Vous avez tué les agents de la DSF à mains nues, reprit Lupe, la gorge serrée.

— Ils en savaient trop. Passons au plan B.

— Qu'est-ce que le plan B ? demanda-t-elle tandis qu'il l'entraînait d'une main ferme dans le couloir en direction des ascenseurs.

— On improvise ! répondit Remo, amer. D'abord, vérifier si le Vice-Président est bien mort. Peut-être a-t-il quelque chose sur lui qui

pourra nous aider.

— Et quoi, par exemple ?

— La clé d'un coffre bancaire ou d'une consigne de gare routière, grommela Remo. Enfin, je ne sais pas au juste. Écoutez, je viens de me faire attaquer par le vice-président des États-Unis et voilà qu'il plonge par la fenêtre... c'est dure journée pour moi.

— Ne t'inquiète pas, intervint Chiun. Je plaiderai ta cause auprès de Smith. Rien de tout cela ne se serait produit s'il ne nous avait pas fait courir partout pour rien.

— Surtout si nous n'arrivons pas à localiser le Président, renchérit son disciple d'un ton aigre.

Une fois dans le hall, ils furent accueillis par deux agents de la DSF, revolver au poing.

— *Alto !* s'écrièrent les policiers.

En guise de réponse, Remo leur fractura le bassin de deux coups de pied. Il les laissa se tordre de douleur sur le sol, pas exactement morts mais pas non plus d'humeur à célébrer la vie.

Il n'y avait maintenant plus d'obstacles humains à leur traversée du hall. En réalité, il était désert.

— Ça ne ressemble pas à Odio de ne laisser que deux gardes, commenta Lupe tandis qu'ils gagnaient l'entrée principale.

— Ne nous en plaignons pas, grommela Remo.

Dans l'allée circulaire, ils comprirent pourquoi le hall était vide. Tout le monde se trouvait dehors – agents de la DSF et employés du *Nikko* –, debout, les yeux rivés sur un cadavre.

Remo joua du coude. Un agent de la DSF le repoussa. Sans regarder, Remo lui flanqua une gifle du revers de la main et la tête de l'autre alla valser sur un cheval de bronze placé non loin de là. Ce qui capta l'attention de la foule. Les gens bouche bée, se mirent à reculer respectueusement.

Remo s'agenouilla auprès du corps vêtu d'un uniforme bleu de la DSF. C'était celui qu'il avait défenestré.

— Quel merdier, murmura-t-il.

Se relevant d'un bond, Remo fendit la foule du pas de course. Partout où il allait, les gens s'écartaient pour lui laisser le passage. Quelques-uns paniquèrent et s'enfuirent. Il n'y avait pas d'autre cadavre en vue.

— Je ne vois pas le Vice-Président ! cria Remo à Chiun. Où peut-il

bien être ?

Lupe Mazatl posa la même question aux badauds. Un des policiers de la DSF répondit et elle traduisit pour Remo.

— Il affirme qu'il n'y a qu'un seul corps. Celui-là.

— Enfin, j'ai vu le Vice-Président étendu ici même. Il ne s'est tout de même pas relevé pour partir tranquillement.

— Il dit qu'ils ont entendu un bruit de verre qui se fracasse, poursuit Lupe en traduisant l'espagnol volubile du policier. Ils sont sortis et n'ont vu qu'un homme qui s'en allait, un sac de golf sur l'épaule.

— Et ensuite ? demanda Remo en battant des paupières.

— Ensuite, l'agent de la DSF est tombé du ciel.

Remo regarda Chiun.

— Traduit-elle correctement ?

Le maître de Sinanju hocha la tête affirmativement.

— Le président du Vice s'est relevé et s'en est allé, mais ce n'est pas possible.

— Pas possible ? ricana Remo, mais c'est ridicule, oui !

L'agent Mazatl mit son grain de sel :

— J'ai lu quelque part que personne ne comprenait pas pourquoi votre *presidente* avait choisi cet homme pour le seconder.

— Mmm, fit Remo.

— Un individu capable de chuter de seize étages et de se relever est un homme que nous appelons *mucho hombre*. Pas étonnant qu'il ait été choisi comme second.

Remo battit encore des paupières.

— Ça tombe sous le sens.

— Ça suffit, trancha Chiun.

Et l'agent de la DSF subit le feu roulant de ses questions.

— Il dit que notre gibier est parti en direction du parc Chapultepec, traduisit le maître de Sinanju.

— Eh bien, dans ce cas commençons par chercher là-bas ! fit Remo en avisant le jardin public que l'on apercevait de l'autre côté du Paseo de la Reforma. Allons-y !

Ils se retrouvèrent à l'angle de la Calzada Arquimedes et de la Reforma, à côté de la statue de Winston Churchill, l'air mauvais,

comme s'il se relevait après avoir glissé dans la boue. L'hélicoptère du *comandante* Odio était posé non loin de là, rotors à l'arrêt.

La circulation évoquait une sorte de défilé ininterrompu qui vomissait des gaz nocifs.

Presque aussitôt Remo sentit sa tête prise comme dans un étau. Il regarda le maître de Sinanju.

— Oh, oh, dit-il, je sens que le tournis me reprend.

— Moi aussi, déclara Chiun.

— C'est parce que vous avez fait des efforts, leur expliqua Lupe. Vous ne devez pas courir.

— Il le faut bien, reprit Remo. Nous devons retrouver le Vice-Président à tout prix. Lui seul nous conduira au Président.

— Si vous tombez dans les pommes, je vous aurai prévenus, décréta l'agent Mazatl.

— Alors, Petit Père ?

Chiun leva un doigt empreint de sagesse.

— Nous ne courrons pas, annonça-t-il. Mais nous marcherons très vite.

— Peut-être qu'on ferait mieux de se séparer ? suggéra son disciple.

— Oui. Nous allons prendre chacun un côté de la rue. Je te laisse le soin de traverser.

— Trop aimable, répondit Remo d'un ton sec. Ça ne vous dérange pas de rester avec lui ? ajouta-t-il en se tournant vers Lupe.

— Bien sûr que non, je préfère !

Le maître de Sinanju marchait lentement. C'était délibéré. Ses magnifiques poumons emmagasinaient de l'oxygène. Le hic, c'est qu'ils absorbaient à chaque respiration une bonne dose de dioxyde d'azote...

— C'est un endroit immonde. Pas étonnant que mes ancêtres n'aient pas traité avec les Aztèques.

— Si j'étais dans votre pays, je ne le critiquerais pas, déclara Lupe d'un air renfrogné.

— Vous n'aimeriez pas mon pays. L'air y est trop pur.

Ils parvinrent à un parc aux allées de brique rouge, au coin de la Reforma et de la Calzada Mahatma Gandhi. Là s'élevait une imposante statue de bronze représentant un homme, les mains dans le dos, bien

campé sur son piédestal. Un nom était gravé : JOSIP BROZ TITO.

Chiun passa devant cette personnalité non coréenne sans intérêt et pénétra dans le parc où des sauterelles stylisées étaient juchées sur des stèles couvertes de hiéroglyphes.

Un objet argenté brillait dans les buissons placés directement derrière la statue de bronze. Le maître de Sinanju obliqua brusquement vers cette étrange lueur.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Guadalupe en voyant Chiun, plié en deux, qui fonçait dans les buissons.

Il se releva, fronçant les sourcils en voyant le *sandwedge* qu'il tenait dans les mains.

— Qu'est-ce qu... ? s'étrangla Lupe.

— Le sac et les autres clubs se trouvent ici, déclara Chiun, solennel.

Elle le rejoignit.

— Il a dû s'en débarrasser au passage, hasarda-t-elle.

Ignorant l'agent Mazatl, Chiun inspecta le parc du regard.

— Ses vêtements sont également ici, reprit Lupe. Pourquoi les aurait-il enlevés ? demanda-t-elle, perplexe en tenant une veste marron par le col.

Le maître de Sinanju ne répondit pas. Il venait de trouver les chaussures et les chaussettes derrière un arbre. Des souliers ne laissent pas forcément de traces, mais les pieds nus si... même sur de la brique ; les empreintes humides de transpiration pouvaient se déceler grâce à une acuité visuelle accrue par l'art du Sinanju.

Chiun ne découvrit pourtant aucune trace de transpiration sur le trottoir en brique. De sa démarche flottante, il revint vers les buissons, où se tenait la Mexicaine, une expression confuse troublant son visage d'ordinaire impassible.

Il y avait des empreintes flagrantes dans la terre. Elles menaient directement au dos de bronze sombre et austère de la statue.

Ses rides se creusant à mesure qu'il réfléchissait, Chiun contourna la sculpture puis se posta de nouveau devant. Il leva la tête. Ses yeux se plissèrent. Il s'agissait tout bêtement d'une statue, le regard tourné vers, le ciel.

Chiun baissa la tête. De la terre était répandue aux pieds bottés de la sculpture. Cependant, il n'y en avait pas tout autour du socle. Aucune trace de transpiration non plus.

Guadalupe s'approcha, observa la statue. Ils restèrent de longs moments sans rien dire. Les mains de Chiun se glissèrent dans les manches de son kimono et se joignirent sur son estomac.

Le maître de Sinanju finit par poser une question à l'agent Mazatl.

— Depuis combien de temps cette statue se trouve-t-elle à cet emplacement ? demanda-t-il doucement, sans quitter des yeux le visage métallique.

— Je ne sais pas, répondit Lupe. Je ne viens à Mexico que de temps à autre. Pourquoi cette question ?

— L'aviez-vous déjà vue auparavant ?

— *Si*. Elle est érigée depuis plusieurs années, en hommage aux liens étroits liant mon gouvernement et cet homme qui, autrefois, gouvernait la Yougoslavie.

Chiun s'avança vers le socle. Il leva un ongle effilé et tapota le bronze une première fois. Cela résonnait à peine... un son métallique. La résonance du bronze en somme...

— Que faites-vous ? chuchota Guadalupe.

— Chut !

Chiun souleva une touffe neigeuse de cheveux, plaça une oreille délicate contre l'estomac de la statue, à l'endroit le plus haut qu'il puisse atteindre sans se hausser sur la pointe des pieds.

Lupe l'observa avec une inquiétude croissante. Elle avait eu connaissance de touristes qui s'évanouissaient en raison de l'oxygène raréfié de l'air et de la terrible pollution régnant à Mexico. Ces malheureux étaient ensuite hospitalisés... mais jusqu'ici elle n'avait jamais entendu parler d'un gringo devenu fou à cause du manque d'air. Et encore, cet ancêtre n'était même pas, à proprement parler, un *gringo*.

Tandis qu'elle l'observait, les sourcils du maître de Sinanju se plissèrent. Son visage parcheminé se froissa comme du papier mâché. Sa bouche minuscule s'ouvrit d'un seul coup.

Il recula soudain.

— J'entends des bruits, murmura-t-il d'une voix surprise.

— Quel genre de bruits ?

— Des bruits métalliques.

— C'est construit en *bronze*, commenta Lupe non sans un certain bon sens.

— Mais ces bruits-là n'ont rien à voir, reprit Chiun, le regard

souçonneux. J'entends des cliquetis et des bourdonnements, des mécanismes et des rouages.

— Mais c'est une statue. Elle est creuse à l'intérieur.

— Ce n'est pas creux, bien qu'il s'agisse d'une statue.

À ces mots, la sculpture, dont la tête s'était légèrement levée vers le ciel brunâtre, regarda subitement vers le bas. Son cou en bronze se mit à grincer.

— *Dios ! s'étrangla Guadalupe.*

Elle recula, la main prête à saisir son revolver. Les yeux de la statue, avec ses pupilles creuses, remuèrent, laissant entrevoir soudain une lueur sombre, telles des lentilles d'obsidienne. Et la bouche sculptée s'ouvrit.

La statue se mit à parler, arrachant un cri à Lupe Mazatl.

— *Pourquoi me poursuivez-vous ?* demanda Josip Broz Tito.

Sa voix évoquait un mélange de voyelles et de consonnes métalliques et grinçantes.

— Elle p... parle ! bégaya Lupe. La statue nous parle !

— Parce que tu es le Vice-Président, statue, répondit le maître de Sinanju d'une voix posée.

Il ne comprenait pas comment une sculpture pouvait se mettre à parler, mais il savait qu'en présence de l'inconnu, un assassin ne devait pas montrer sa crainte.

— *Je ne suis pas le Vice-Président à présent,* articula la statue de Josip Broz Tito entre ses dents grinçantes.

— Exact, répliqua Chiun avec prudence.

Ses yeux se plissèrent. Il y avait quelque chose de familier dans la façon dont s'exprimait cette statue. Non pas la voix métallique, mais cette manière trop simple de formuler les phrases. Il décida d'insister.

— Il existe une autre raison pour laquelle je te poursuis, ajouta Chiun avec fermeté.

— *J'aimerais connaître cette raison.*

— Pourquoi ?

— *C'est important pour moi.*

— Pourquoi est-ce important pour toi, ô statue ?

— *C'est important pour ma survie.*

— Ahhh ! fit le maître de Sinanju et il comprit qui était

véritablement la statue.

Mais connaître la vérité et l'admettre étaient deux choses différentes. Aussi Chiun préféra-t-il taire à la statue qu'il savait ce qu'il savait.

— C'est important pour moi de savoir que le Président est sain et sauf, déclara-t-il simplement.

— *Il est sain et sauf*, dit la statue.

— Comment sais-tu cela ?

— *Parce que je ne mens pas*, prononça la statue avec une logique imparable.

— Je vois, fit Chiun, rêveur. C'est également important que je le constate de mes yeux. Il est de ma responsabilité que le Président soit rentré en sécurité dans son pays. Il compte de nombreux ennemis dans cette contrée.

— *C'est tout aussi important pour moi, machine à viande.*

Le maître de Sinanju ne releva pas. La remarque ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà.

— Peut-être pouvons-nous collaborer dans notre dessein commun, ô étrange statue.

— *Expliquez.*

— Emmène-moi au Président et je le conduirai chez lui. Il sera en sécurité avec moi et tu seras soulagé de ton fardeau.

— *Non.*

— Pourquoi ?

— *Je dois accompagner le Président partout où il va.*

— Pourquoi serait-ce nécessaire si je te donne ma parole qu'il sera en sécurité ?

— *Parce que je ne crois pas en ta parole. Et je dois me trouver avec le Président à chaque instant.*

— Pourquoi ?

— *Je suis en sécurité avec lui. Il est bien protégé. Les machines à viande travaillent dur pour assurer sa survie. Toutes les personnes et les machines qui l'entourent sont assurées de leur survie. Ma survie sera donc assurée tant que nous serons inséparables.*

— Bien parlé, commenta Chiun. Mais tu n'es pas avec lui en ce moment.

— *C'est une nécessité temporaire. Des machines à viande malveillantes*

tendent de le supprimer. Tant que je n'aurais pas trouvé une méthode infallible pour le ramener chez lui, je l'ai placé dans un lieu sûr.

— Où cela, ô statue ?

— *Je ne vous le dirai pas. Vous risquez de lui faire du mal. Je ne peux pas permettre cela, car ma survie en dépend.*

— Je comprends parfaitement, ô mystérieuse statue dont la véritable nature m'est inconnue. Peut-être puis-je t'aider dans ton désarroi.

— *Expliquez.*

— Qu'êtes-vous en train de faire ? s'enquit Lupe. Vous ne pouvez pas marchander avec une statue. Elle n'est pas vivante.

— Je vous offre un retour en sécurité en Amérique, poursuivit Chiun, ignorant la réflexion de l'agent Mazatl, à toi et au Président légitime.

La statue hésita.

— *Davantage de renseignements, finit-elle par articuler.*

— Je travaille pour le gouvernement du Président, répondit le maître de Sinanju non sans fierté. Je ne puis te dire comment, car c'est un secret. Mais je plaiderai ta cause auprès de mon empereur et lui soumettrai l'offre que tu désireras lui faire. Je suis certain qu'il négociera ta survie pour la sécurité du Président.

— *Cela résoudrait mon dilemme.*

— Si tu demeures ici, je vais contacter mon empereur.

Un bras en bronze se leva, en signe de mise en garde.

— *Non, je n'ai pas confiance en toi. Nous nous rencontrerons dans un autre lieu.*

Chiun hocha la tête.

— Où cela ?

— *Je ne connais pas les noms des lieux de cette ville. Toi, machine femelle indigène. Cite un endroit où aucun de tes semblables ne se trouvent en grand nombre.*

— Teotihuacán, bredouilla Lupe. C'est une cité en ruines. Vers le nord. Très grande et très déserte. Cet endroit devrait vous convenir.

— *Dans trois heures, entonna la statue. Je vous attendrai à Teotihuacán.*

— Entendu, conclut le maître de Sinanju en s'inclinant brièvement.

Puis il assista à une scène à laquelle plusieurs dizaines d'années

passées en Occident ne l'avaient jamais habité.

La statue de bronze leva un pied. Une botte de bronze n'était déagée de son socle, l'autre suivit. Puis les bras grincèrent, les jambes se plièrent dans un déchirement de métal et la silhouette de Josip Broz Tito descendit de son piédestal et s'éloigna d'une démarche raide, tel un vieil automate.

Il traversa lourdement le Paseo de la Reforma, en direction de l'hôtel Nikko.

— *Incredible* ! lâcha Guadalupe en faisant le signe de croix.

Mais les mots qu'elle murmura étaient en ancien nautl et les dieux qu'elle invoquait appartenaient aux vieux Mexique.

Le maître de Sinanju observa la silhouette de bronze se diriger vers l'hélicoptère avant de grimper à l'intérieur.

Les rotors se mirent à tourner, les moteurs ronronnèrent et l'appareil décolla vers le nord.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Lupe Mazatl lorsqu'elle eut recouvré l'usage de la parole.

— Une chose néfaste que je croyais morte de longue date, psalmodia le maître de Sinanju avec amertume.

Et il regarda la libellule étincelante – autrement dit l'hélicoptère du feu de *comandante* Odio – s'envoler derrière cette brutalité architecturale qui constituait *L'Hôtel Nikko*.

CHAPITRE XX

Bill Holland appuya sur le bouton « rebobinage » et se cala dans son fauteuil. Il venait d'écouter, fasciné, la bande magnétique recueillie dans la boîte noire de l'*Air Force One* et se trouvait dans la salle de conférences en merisier au siège du National Transportation Safety Board, à Washington.

— Ça ne rime à rien, déclara quelqu'un.

Il s'agissait de l'expert en facteurs humains.

— Nous pouvons trouver une explication, répliqua Holland, agacé. Écoutons la bande encore une fois.

Il retrouva le passage juste avant, l'impact et laissa défiler la bande.

Les voix de l'équipage étaient tendues. Le pilote disait :

— On dirait que ce coucou essaie de se sauver lui-même.

La voix du copilote venait ensuite, à peine voilée par l'inquiétude. Sans doute un défaut de la bande. Après tout, c'étaient des professionnels.

— On a perdu les autres moteurs.

— On descend. Bazardez le fuel.

— Ô mon Dieu. Le coucou est déjà en train de le faire ! Comme s'il devinait nos pensées.

— Voilà qui explique pourquoi il n'y a pas eu d'incendie, déclara l'expert en facteurs humains.

Ils entendirent alors un long déchirement métallique tandis que l'avion s'écrasait sur le sol désertique. Un bruit d'éclatement. Un sifflement, à mesure que l'air s'échappait de la cabine toujours pressurisée. Des sons familiers.

Le bruit de l'impact proprement dit fut terrible. Comme un compacteur d'ordures broyant des cageots de pommes. Cela dura assez longtemps et l'esprit de Holland revint vers ses premières vues aériennes de cette longue empreinte dans le désert.

Il frissonna.

Cela s'acheva par un éclatement qui se mêlait au fracas du pare-

brise percutant la base de la montagne.

Ensuite, le silence.

Normalement, la bande aurait dû s'arrêter avec l'interruption du courant électrique. Mais celle-ci se poursuivait tant bien que mal.

Et quelques part dans le cockpit, une voix métallique s'élevait :
« *Survivre... survivre... survivre... il faut survivre.* »

— Ça ne ressemble pas à une voix humaine, commenta le type des facteurs humains.

— Il s'agit tout de même d'une voix, rétorqua Holland.

Il but une gorgée de café. Glacé. Tant pis, il, l'acheva.

— Transmission ? suggéra quelqu'un.

— La radio a été détruite sous l'impact, déclara Holland. C'était un membre de l'équipage. Qui d'autre sinon ?

Pas un d'entre eux ne savait répondre. Et ils écoutèrent de nouveau la bande tout l'après-midi, tentant d'expliquer l'inexplicable.

En fin de compte, ils décidèrent qu'il s'agissait d'une anomalie électronique. La boîte noire réenregistrait toutes les trente minutes. La voix grinçante qui répétait « survivre » n'avait pas été prise après l'impact, mais ce n'était que le résidu déformé d'autres enregistrements.

— Sommes-nous tous d'accord sur ce point ? demanda Bill Holland d'un air las.

Les autres hochèrent la tête mais aucun visage ne paraissait convaincu. Pourtant, c'était bien la seule explication plausible qu'ils aient trouvée. Il y avait déjà trop d'anomalies. Les blessures par balles. Les yeux et les dents arrachés. Les corps décapités. Et le cadavre du Président toujours disparu. Personne ne souhaitait allonger la liste.

— Dans ce cas, c'est fini, conclut Holland.

Dans l'heure qui suivit, le rapport préliminaire officiel sur SAM 2700 fut transmis au FBI, au Département d'État et à la Maison Blanche. Ceux qui lurent cette version de « Rien que pour vos yeux » ne savaient pas tous que SAM 2700 était la désignation officielle pour l'*Air Force One*.

Un documentaliste du FBI, en l'occurrence, n'était pas au courant. Il s'appelait Fred Skilicorn. Un exemplaire du rapport atterrit dans ses mains, après avoir transité par le siège du FBI à Washington. Il ne conserva le dossier que dix minutes. Cela lui suffit pour le parcourir et, après l'avoir transmis à son supérieur, passer un coup de fil en douce.

Fred Skilicorn travaillait officiellement pour le FBI. Mais le chèque qui se retrouvait chaque mois dans sa boîte aux lettres portait le cachet de la CIA. L'agence toutefois l'ignorait. Cela faisait partie de la masse salariale secrète de CURE. De nombreuses personnes travaillaient pour CURE. La plupart – comme Fred Skilicorn – n'en savait rien.

Son travail consistait à divulguer des renseignements délicats du FBI à sa rivale la CIA. Ou du moins, c'est ce qu'il croyait.

Le numéro qu'il appela était un message enregistré. Skilicorn murmura l'essentiel du rapport du NTSB et raccrocha.

Dans les secondes qui suivirent, l'enregistrement audio s'imprima électroniquement et atterrit dans l'ordinateur du sanatorium de Folcroft, où le Dr Harold W. Smith pistait tous les messages quittant ou arrivant à Washington.

La ville ressemblait à une cocotte-minute sur le point d'éclater. Les rumeurs allaient bon train. Le Président était en retard à Bogotá. On avait dit à la presse que son avion avait fait escale à Acapulco. Les autorités locales démentaient cette version, laquelle fut révisée à la hâte et on argua alors d'une halte au Panama.

Les forces d'occupation américaines basées à Panama répondirent un « sans commentaire » des plus laconiques à chaque investigation médiatique et la presse fut momentanément dans l'impasse.

Une lumière verte clignotante prévint Smith d'un tuyau en provenance d'un informateur à Washington. Il pianota le code et le message de Skilicorn apparut sur l'écran. C'était on ne peut plus bref. Smith l'absorba d'un seul coup d'œil.

Il s'agissait du rapport préliminaire du NTSB. Il allait le classer lorsqu'un détail concernant la boîte noire attira son attention. Une voix étrange qui répétait sans cesse : « survivre... survivre... je dois survivre ».

Et le visage grisâtre du Dr Harold W. Smith pâlit en trois temps, perdant chaque fois une nuance de gris.

Ce qu'il lisait sur son écran lui apprenait qu'un fantôme avait resurgi du passé de CURE... un fantôme de plastique, d'aluminium et de fibres optiques.

Un spectre appelé mister Gordons.

Smith décrocha le combiné et composa un numéro à Mexico. Ses doigts ne cessaient de pianoter sur les mauvaises touches. Il raccrocha, prit une grande inspiration et recommença.

CHAPITRE XXI

Remo reconnut l'hélicoptère du *comandante* Odio et il repartit en courant vers la Reforma. Comme ses poumons lui faisaient mal, il ralentit et se mit à trotter.

En arrivant au portail, il marchait.

Le maître de Sinanju l'attendait impatiemment dans le parc où Remo l'avait aperçu en dernier. Remo s'approcha en fronçant les sourcils. Quelque chose ne tournait pas rond. Il le devina en voyant le visage sombre de son mentor. L'agent Mazatl semblait également troublée. Elle affichait un regard ahuri, presque blessé.

— Qui a décollé dans l'hélico ? s'enquit Remo à bout de souffle.

— Josip Broz Tito, répondit Guadalupe, catégorique.

— Qui est ce Josip Broz Tito, fit Remo désireux d'en savoir plus.

Elle désigna le socle à présent dépourvu de statue. En lettres de bronze s'inscrivait JOSIP BROZ TITO et en dessous, les dates : 1892-1980.

— Okay, fit Remo. J'ai la migraine et tout cela ne nous mène nulle part. Je vois un piédestal et la statue n'est plus là. En deux mots, peut-on m'expliquer ce qui se passe, bordel ?

— C'était Gordons, dit Chiun, la voix cassée.

— *Impossible !* explosa Remo.

— Qui est Gordons ? s'enquit l'agent Mazatl.

— Parfaitement impossible ! répéta Remo.

— Je viens de m'entretenir avec la statue de Josip Broz Tito, commença Chiun.

— Attendez une minute ! Et le Vice-président alors ?

— Gordons *est* le Vice-Président. Ou il l'était. Maintenant, c'est ce Tito.

— Mais qui est Gordons ? réitéra Lupe Mazatl.

Remo lui cloua le bec :

— Restez en dehors de tout ça, okay ?

— Interventionniste *americano* ! maugréa Lupe. Nous sommes dans

quel pays à la fin ?

Mais elle se tut néanmoins. Elle paraissait aussi frêle qu'une fleur de pissenlit dans la brise du matin.

— Chiun, la statue vous *a parlé* ? demanda Remo.

— Oui. Il voulait savoir pourquoi nous le poursuivions. Je lui ai expliqué. C'est alors que j'ai reconnu l'esprit enfantin de l'homme-machine Gordons. Je n'en ai rien laissé paraître, Remo. Mais il y a autre chose.

— Écoutez, ma tête résonne comme la cloche de Quasimodo, se plaignit son disciple. Retournons à l'hôtel, où l'air n'est pas cancérigène et nous pourrions appeler Smith. Il trouvera bien une solution.

Tandis qu'ils obliquaient vers le Paseo de la Reforma, Guadalupe Mazatl posa une question :

— Qui est Smith ?

Elle prononçait « Smeeth ».

— Nous ne connaissons personne de ce nom-là, trancha Chiun.

Remo ne dit rien. Il se pinça le nez entre ses paupières closes. Il avait l'impression d'avoir des roulements à billes à la place des yeux.



Après avoir commandé deux bols de riz, Remo raccrocha et vit que Lupe l'observait avec un mélange d'émerveillement et de pitié.

— Qu'est-ce qui vous chagrine ? dit-il.

— Je ne comprends pas.

— Bienvenue au club, répondit-il, l'air distrait. Je pensais que Gordons était mort pour de bon.

— Je ne connais pas cet *hombre*, mais ça n'a rien à voir.

— Alors quoi d'autre dans ce cas ?

— Si aucun de vous deux n'a mangé depuis le début de cette aventure, comment se fait-il que vous souffriez de la *turista* ?

— C'est ainsi que vous appelez la maladie du manque d'air par ici ? fit Remo en se jetant sur le lit.

Chiun était allongé sur l'autre et se massait les tempes avec

méthode.

— Non, c'est la *contaminación*. La *turista*, c'est ce que vous autres *gringos* appelez « la revanche de Moctezuma ».

— Montezuma, rectifia Remo.

— Je suis une pure Aztèque, précisa Lupe. C'est Moctezuma, peu importe ce que disent les *Latinos* ou les *Norteamericanos*.

— Message reçu, accepta Remo, amer. Mais la revanche de Montezuma, ce n'est pas ce qui nous fait souffrir.

— Alors pourquoi n'avez-vous commandé que du riz ? questionna Lupe, perplexe.

— Nous mangeons toujours du riz. C'est comme des épinards pour Chiun et moi.

— Des épinards ?

— Vous savez, comme Popeye le marin.

— Ah, oui ! Popeye. Mais je ne comprends toujours pas.

— C'est pas grave.

Remo lança un regard au maître de Sinanju.

— Allez-y, Petit Père. Faites-moi part des détails sordides. Et parlez lentement. Je vais devoir tout expliquer à Smith.

— Gordons est le président du Vice. Depuis le début. Ce qui explique beaucoup de choses, et pas des moindres : le choix d'un jeune freluquet en qualité de prince du Président légitime.

— Il n'est pas plus prince que moi le pape, rétorqua Remo. Non, je ne marche pas. Le Vice-Président n'a pas débarqué un beau matin de la cinquième dimension. Il a une femme et des enfants. Il a été sénateur pendant quatre ans. Non, Gordons l'a peut-être imité, mais le véritable Vice-Président se trouve toujours aux États-Unis... selon Smith.

— Smith peut très bien faire erreur, renifla Chiun.

— J'en doute.

— Toi et moi, nous nous sommes trompés. Nous pensions avoir détruit Gordons. Quatre fois, nous l'avons cru et voilà qu'il revient encore troubler notre existence.

Remo croisa les bras en signe d'agacement.

— Oui, c'est étrange. Nous savons qu'il peut être détruit. Tout ce qu'il suffit de faire, c'est de détraquer son processeur central ou je ne sais trop quel machin. Le hic, c'est qu'il ne se trouve jamais au même

endroit. Une fois, il était dans sa tête, une autre fois dans son talon. La dernière fois, dans sa main gauche.

— Pas du tout ! protesta Chiun. Cette chose que tu as démembrée la dernière fois, ça n'était pas Gordons mais un automate qu'il avait créé. Son véritable cerveau se trouvait dans le satellite mortel que j'ai vaincu, tandis que tu livrais bataille avec le faux Gordons.

— Non, c'était bien de lui, insista Remo avec conviction. Je l'ai frappé. Il est tombé. Point final.

— J'ai détruit son cerveau et le faux Gordons s'est effondré. Cela n'avait rien à voir avec ton coup de poing, assez inefficace, d'ailleurs.

— Faux.

— C'est vrai. J'ai toujours raison.

Remo soupira.

— Écoutez, je croyais que l'affaire était classée.

— C'est le cas. J'ai réglé son compte au véritable Gordons.

— Ah oui ? contre-attaqua Remo. Alors qu'est-ce qu'il fabrique dans Mexico, déguisé en Vice-Président ?

— Je n'en sais rien, reconnut Chiun, contrit. Mais nous pourrions le lui demander un peu plus tard.

— Ah bon ? fit Remo en se redressant.

— J'ai arrangé une entrevue avec lui – le véritable Gordons – dans un lieu appelé Teotihuacán. C'est là-bas que nous négocierons pour la sécurité du Président. Et Gordons en profitera pour te dire la vérité au sujet de notre dernière rencontre avec lui.

— J'ai hâte de le retrouver dans ce cas, répliqua Remo d'un ton aigre. Mais qu'est-ce que Gordons veut au juste ?

— Ce qu'il désire depuis toujours. Ce pour quoi il est programmé. Survivre.

— Très juste. La survie. La directive première, commenta Remo, la mine rembrunie. Vous savez, j'en ai vraiment ras la casquette qu'il vienne chaque fois nous empoisonner la vie.

C'est alors qu'on leur apporta les plats commandés. Guadalupe Mazatl, qui avait écouté leur conversation en spectatrice à la foi intéressée et perplexe, fit entrer le garçon d'étage. Elle s'empressa de le chasser d'une brève tirade en espagnol et en lui glissant un généreux pourboire.

Remo et Chiun se levèrent et attaquèrent le riz. Ils posèrent le plat d'argent sur le tapis et s'assirent dans la posture du lotus pour le

déguster.

Ils mangèrent en silence et Lupe les rejoignit tranquillement sur le sol.

— J'ai écouté ce que vous disiez, déclara-t-elle à tout hasard.

— Serait-ce une coutume locale ? grommela Remo.

— Vous parlez de cet *hombre* Gordons tantôt comme si c'était une machine, tantôt comme si c'était un homme. C'est quoi au juste ?

— Les deux, répondit Remo.

— Ni l'un ni l'autre, contra Chiun.

— J'aimerais en savoir davantage sur cette créature.

— C'est notre Président, dit Remo. Et c'est notre problème.

— Et je vous rappelle au passage qu'il s'agit de mon pays. Je suis chargée de faire appliquer la loi. Il est de mon devoir de repousser toute menace intérieure.

— Vous m'en direz tant, ironisa Remo, la bouche pleine de riz.

— Raconte-lui, Remo, déclara Chiun tout à coup.

— Pourquoi ?

— Parce que je mange et je préfère encore souffrir sous tes paroles que sous ses harcèlements.

— Harcèlements, ça veut dire quoi ?

— Ce que vous étiez en train de faire, rétorqua Chiun. Remo, nous t'écoutons...

Remo reposa son bol de riz.

— Bien, commença-t-il. Il y a plusieurs années, une scientifique un peu folle, travaillant à la NASA, aimait tout autant boire que fabriquer des robots. Son rêve, c'était d'en créer un capable de réfléchir, pour l'envoyer dans l'espace. Plutôt que des êtres humains, la NASA aurait choisi des robots. Ou des androïdes. J'imagine que Gordons en est un.

— Robot, je connais. Mais androïde, je ne vois pas ce que c'est, dit Lupe.

— C'est comme un robot, sauf qu'il ressemble et agit quasiment comme un être humain, expliqua Remo. Un peu comme Arnold Schwarzenegger, vous voyez ? Eh bien, cette scientifique a inventé mister Gordons. C'était après avoir créé mister Seagrams et mister Smirnoff qui, eux, n'avaient pas fonctionné.

— Ce sont des marques d'alcool, déclara Guadalupe.

— Je vous ai dit qu'elle aimait boire, non ? À force d'avaler du gin..., voyez le résultat. Gordons marche et parle comme un homme. Il réfléchit comme un gamin de six ans. Mais il y a une chose qu'il sait très bien faire... survivre. C'est ce pour quoi il est programmé et c'est ce qu'il fait.

— Survivre... ?

Remo hocha la tête.

— Exact. C'est là que commencent les véritables problèmes avec Gordons. Dans les années soixante-dix, lorsque le gouvernement a réduit les dépenses de la NASA, le projet Gordons n'a plus reçu de subventions. Gordons s'est dit qu'on allait lui couper le courant, alors il s'est échappé. Et depuis, il court toujours...

Il représente une menace ?

— Et comment ! Nous l'avons poursuivi jusqu'en Union soviétique, où les Soviétiques l'ont balancé dans l'espace. Nous avons cru que c'était fini, mais il est revenu sous la forme d'une navette spatiale soviétique. Avant de se métamorphoser un peu plus tard en station de lavage pour voitures, puis en parc d'attractions.

— Votre histoire n'a aucun sens..., constata Lupe.

Remo fit claquer ses doigts.

— Exact. J'ai brûlé une étape. Gordons est un assimilateur. Il assimile les choses dans le but de survivre. Ce qui signifie qu'il devient comme elles. N'importe quel objet, inanimé ou vivant. Comme une sorte de caméléon. D'où sa métamorphose en vice-président. C'est pour cela qu'il a survécu à une chute de seize étages. Il est autoréparable. Il a dû prendre l'apparence de la statue de Tito en guise de camouflage.

— C'est une tellement... invraisemblable, comment peut-on y croire ?

— On peut voir Gordons sous l'aspect du vice-président sur cette cassette vidéo, dit Remo en désignant du pouce la table de chevet. Et c'est vous qui avez parlé à Tito, pas moi.

Lupe ferma les paupières.

— J'en tremble encore, prononça-t-elle d'une voix caverneuse.

— Dommage que je ne me sois pas trouvé là, déclara Remo féroce en reprenant son riz. Je lui aurais volontiers arraché la tête.

— Et le secret sur le sort du Président légitime aurait péri avec lui, observa Chiun. À moins que cette fois-ci son cerveau ne soit dans son

petit orteil. Auquel cas, ton attaque n'aura pas été vaine.

— Bon, il ne nous reste plus que deux heures nous rendre à... c'est comment, déjà ?

— Teotihuacán. Ce sont des ruines, répondit Lupe.

— Contrairement à Mexico, qui n'est qu'un désastre, marmonna Remo. Bien. Il faut faire notre rapport, à présent.

— À Smeeth ?

— Nous ne connaissons pas de Smeeth, merde !

— Vous vous moquez de mon accent, c'est ça ?

— Quoi qu'il en soit, je dois passer un coup de fil privé, poursuivit. Remo. Si ça ne vous fait rien d'attendre dans le couloir, nous vous ferons signe quand vous pourrez revenir.

— Nous travaillons ensemble et ne devrions pas avoir de secrets. Puis-je rester ?

— Vous pouvez prononcer « Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi sèches ? » Trois fois sans vous tromper ?

Guadalupe se releva avec raideur. « Ces Américains sont d'une grossièreté ! » songea-t-elle. « Partout où ils se trouvent, ils se prennent pour les seigneurs du monde ! »

— Je m'en vais, déclara-t-elle, profitant qu'ils étaient occupés à achever leur riz pour subtiliser la cassette vidéo.

Et elle sortit sans un mot de plus.

Lorsqu'elle referma la porte, Remo finit son bol et avala un verre d'eau minérale.

— Elle ne reviendra pas, tu le sais, déclara Chiun d'un ton mordant.

— Cela vaut mieux pour nous et pour elle, répondit son disciple en tendant la main vers le téléphone.

Il se demanda comment Smith allait prendre la nouvelle.

CHAPITRE XXII

— *Buenos dias muchachos !* s'écria Jorge Chingar, alias El Padrino, tandis qu'il descendait la passerelle de son jet privé en écartant les bras.

Les employés des douanes s'avancèrent, le visage sérieux comme tous les douaniers de par le monde.

— Rien à déclarer, *señor* ? s'enquit l'un d'entre eux.

— Aucune arme ? Aucune drogue ? Aucune contrebande illégale ? ajoutèrent les autres.

El Padrino glissa la main dans sa Veste en soie, en sortit un portefeuille en crocodile et se mit à épilucher ses billets de cent dollars américains. Il en tendit deux à chaque douanier, puis une enveloppe cachetée à leur chef.

— Pour vous, *amigos*, fit-il avec bienveillance.

— *Muy bien señor*, répondit le responsable.

Tous hochèrent poliment la tête et, leur tâche accomplie, quittèrent le hangar.

El Padrino fit claquer ses doigts couverts de bagues et ses gardes du corps apparurent aussitôt.

Ils arrivèrent, arme au poing et l'air féroce.

— Surveillez l'avion. Personne n'y rentre ni n'en sort. Vous ne pouvez pas faire confiance à ces Mexicains, même si vous y mettez le prix.

Ses hommes se déployèrent autour du hangar avec une précision toute militaire. Ils avaient été entraînés par des mercenaires israéliens.

El Padrino tourna les talons et réintégra sa cabine. Une fois sur place, il décrocha son téléphone. El Padrino jouait avec cet appareil en virtuose. Sa voix douce frôlait souvent l'onctuosité mais il n'en fallait jamais trop. Ainsi lui répondait-on toujours avec politesse.

Certaines nouvelles ne le réjouirent guère. Comme le décès d'Oscar Odio.

— C'est regrettable, déclara-t-il au *primer comandante* de la DSF. Le *Comandante Odio* était un homme de valeur. Je crains de ne jamais pouvoir le remplacer.

— Peut-être pourrions-nous trouver, une solution, suggéra son interlocuteur.

— Ah, j'espérais que vous diriez quelque chose dans ce sens, dit El Padrino, réalisant qu'au Mexique l'argent ne parlait pas. Il subjuguait.

— Si vous souhaitez en discuter en plus tard, vous pourriez venir me voir à mon bureau, répondit le *primer comandante*.

— J'aimerais autant vous faire profiter de l'hospitalité de mon avion. Les vins sont français et la nourriture andalouse.

— Je vous rejoins dans ce cas, répondit le *primer comandante*.

Et l'autre raccrocha.

Ces Mexicains étaient si souples en affaires, songea El Padrino, que peut-être que dans quelques années, si son expansion se poursuivait, il s'orienterait vers le Mexique. Les Colombiens étaient raffinés, certes, mais leur gouvernement très, très inflexible. Au Mexique, en revanche, ils avaient même un proverbe qui guidait leur conduite : « L'argent n'a pas d'odeur. »

El Padrino fit claquer ses doigts et un steward pénétra dans la cabine.

— Préparez-moi un excellent repas. Nous attendons des invités de marque. Et voyez si la cabine du présidente est prête. Je souhaite qu'il profite au maximum de confort possible, durant son voyage vers la Colombie.

— Si, Padrino.

CHAPITRE XXIII

Remo Williams nota l'absence de la cassette vidéo en attrapant le combiné téléphonique, mais son numéro sonna avant qu'il ait eu le temps d'en parler à Chiun.

— Smitty j'ai un certain nombre de mauvaises nouvelles à vous apprendre... J'espère que vous êtes assis.

— C'est Gordons, n'est-ce pas ? s'enquit Smith.

— Comment diable pouvez-vous savoir ça ?

— Sa voix a été enregistré sur la boîte noire de l'*Air Force One*, mais ne perdons pas de temps, faites-moi votre rapport.

— La version raccourcie disait ceci : le type en cavale qui se prétend le vice-président est Gordons.

— Vous l'avez rencontré ?

— Bien sûr, mais il s'est enfui. La dernière fois il ressemblait à Josip Broz Tito coulé dans le bronze.

— J'ai mal entendu... vous disiez ?

— Vous lirez les détails dans mon rapport, poursuit Remo, maussade. Nous n'avons plus que deux heures devant nous avant la rencontre. Gordons s'est mis dans la tête que sa survie est liée à celle du Président. Il me le restituera que contre des garantis.

— Mais nous ne pouvons pas croire cet homme, je veux dire cette machine...

— Je sais ce que vous voulez dire, mais Chiun lui a laissé croire que nous ne savions pas qui il est et si Chiun a raison...

— J'ai raison, coupa Chiun doucement mais suffisamment fort pour que Smith l'entende. Je ne me suis jamais trompé lorsqu'on m'a envoyé au bon endroit et en temps voulu, pas comme cette mission !

— Si Chiun a raison, poursuit Remo, Gordons viendra pacifiquement. Dans ce cas nous pourrons faire notre travail et dans un premier temps récupérer le Président, traiter avec Gordons sera une autre paire de manches.

— Que veut Gordons au juste ?

— Qui peut le savoir, l'immunité diplomatique, de l'huile pour ses

circuits, des piles de remplacement pour son système central ou Dieu sait quoi d'autre... De toute façon je lui promettrai ce qu'il voudra ce qui compte est que le Président soit sauf.

— Absolument Remo, faites ce que vous avez à faire. Offrez-lui n'importe quoi, mais ramenez-nous le Président vivant. Vous vous souvenez la fois où Gordons a pris en otage ce parc d'attractions californien, Larry land...

— Je m'en souviens très bien, déclara Remo dans le combiné. Gordons pensait stériliser tout le monde à Larryland et finir par balayer la race humaine. Nous allions tous mourir et lui seul survivrait lui et les cafards.

— L'armée a dû faire sauter le parc d'attractions répondit Smith.

— J'étais là aussi. J'ai cru que Gordons était parti pour de bon.

— En fait, l'ancien Président était en train de voler vers son ranch californien, au moment de l'opération. L'*Air Force One* passait au-dessus du site, sur ordre du Président, apparemment. Il voulait voir l'explosion depuis le ciel.

— Quoi ?

— C'est une supposition, poursuivit Smith, mais si le processeur central de Gordons a survécu à l'explosion, il a très bien pu s'élever dans les airs et s'accrocher à l'*Air Force One*.

— Nom de Dieu ! Vous voulez dire que Gordons est devenu l'*Air Force One* ?

— Il y a tout lieu de le croire, admit Smith.

— Et deux présidents ont voyagé à l'intérieur ?

— C'est une idée farfelue, je sais.

— Farfelue ? Cette idée me glace le sang ! Qu'est-ce qu'il mijotait ?

— Réfléchissez, Remo. Gordons existe pour survivre et survit pour exister. L'*Air Force One* possède un excellent programme de maintenance et des cycles de programme peu contraignants. Cet avion est une machine. Gordons aussi. En tant qu'*Air Force One*, il devenait l'engin le plus chouchouté de la planète. Personne pour le soupçonner. Personne pour lui faire du mal. En un sens, c'est malheureux que cela se soit produit ainsi. L'avion présidentiel est prévu pour être remplacé dans un an. Gordons aurait ainsi été mis au rencart.

— Cette fois-ci, nous ne devons pas le louper ! répliqua Remo avec férocité.

— Non. Le Président passe en premier. Gordons est secondaire.

— Et s'il compromet la sécurité nationale ?

Silence au bout de la ligne.

— Allô ?

— Si quoi que ce soit marche de travers, reprit enfin Smith, c'est votre dernier recours. Il se passe des choses à Washington que je ne comprends pas, mais la situation politique devient de plus en plus critique.

— Soyez plus précis, soupira Remo, l'image du vice-président – le vrai – lui traversant l'esprit. Écoutez, d'une façon ou d'une autre, cette affaire sera bouclée ce soir. Est-ce que la soupape pourra tenir encore.

— Tout juste. Les médias commencent à s'agiter. Faites-moi votre rapport dès que vous aurez la situation en main.

— Entendu.

Remo raccrocha. Il se tourna vers Chiun.

— Nous avons carte blanche pour négocier. Mais Smith affirme que si ça tourne mal, tant pis pour le Président.

Les sourcils fatigués du maître de Sinanju se haussèrent.

— Ah, il se décide enfin à remuer.

— Non, c'est un ultime recours.

— Smith est intelligent, observa Chiun, rêveur. Peut-être que tout cela n'est qu'un plan qu'il a lui-même élaboré.

Remo gagna la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir. Pas de Guadalupe Mazatl en vue. Il referma la porte.

— Vous aviez raison, fit-il à Chiun. Elle a filé avec la cassette vidéo.

— Si je ne me suis pas trompé sur ce point, je risque d'avoir raison pour autre chose, déclara le maître de Sinanju en se levant.

— Si nous allions un peu plus tôt à Teotihuacán ? Au cas où.

Chiun le mit en garde :

— Nous risquons davantage en respirant plus longtemps cet air vicié.

— Je me sens mieux, dit, Remo, en imprimant un mouvement de rotation à ses poignets, tel un lutteur à l'échauffement.

Chiun hocha la tête.

— Ici et maintenant. Dans cette chambre à l'air conditionné et l'estomac rempli de riz. Mais dehors, l'atmosphère nous dépossède de

notre force, de nos puissantes ressources. D'ordinaire, Gordons est un adversaire redoutable. Compte tenu des circonstances, nous sommes des hommes comme les autres.

— Que suggérez-vous dans ce cas ?

Chiun leva un doigt de sagesse.

— Nous évitons le combat à tout prix. Nous négocions, ainsi que Smith le souhaite.

— Ça me paraît raisonnable, admit Remo.

— Et puis, une fois à l'air pur de l'Amérique, nous nous battons, car Gordons nous a coûté cher dans le passé. Il a assassiné la jeune femme que tu connaissais, Anna, et m'a dérobé les germes de l'avenir.

Le visage de Remo s'attrista.

— Anna, c'est vrai..., bizarre, ça faisait longtemps que je n'avais pas pensé à elle. Et Gordons vous a stérilisé la dernière fois, non ?

— Nous devons le payer de retour et au prix fort, entonna Chiun d'une voix glaciale. Mais nous n'agirons qu'en lieu et temps de notre choix.

CHAPITRE XXIV

Tout d'abord, le Président des États-Unis se réveilla dans l'obscurité totale. Il crut qu'il dormait. Puis il se demanda s'il était pas mort. Il n'était ni allongé ni debout mais d'une certaine façon suspendu dans le noir. En tâtonnant, ses doigts effleurèrent une surface abrasive, comme du plâtre brut. Il découvrit qu'il pouvait remuer les bras mais pas trop. Il ne pouvait pas du tout agiter ses membres inférieurs. Et quelque chose lui rentrait dans l'entrejambe, sur laquelle il était en quelque sorte en équilibre.

Il avait des fourmis dans les jambes. Et sentait une odeur bizarre. Cela lui rappelait la section « animaux empaillés » de la Smithsonian... Un mélange de formaldéhyde et de fourrure morte.

Il appela à l'aide. Aucune réponse ne lui parvint.



Le muséum d'Anthropologie du Paseo de la Reforma était fermé le lundi. Et ce jour-là était un lundi. Le vaste musée était désert, à l'exception d'un seul gardien : Umberto Zamora.

Zamora faisait sa ronde lorsqu'il perçut un horrible grincement. Comme un pilon géant qui écraserait du maïs. Il courut vers l'endroit d'où provenait le bruit. Le grincement et le fracas de pierre éclatée firent place à une lente et lourde démarche.

Zamora s'arrêta si vite qu'il en glissa sur le sol en marbre ciré. Il tendit une oreille effrayée. Les bruits de pas pesants venaient dans sa direction. Lentement, méthodiquement... Sans que rien ne puisse les arrêter.

Umberto Zamora sentit le sol frémir sous ses pieds et son courage lui échapper. Il plongeait derrière une stèle maya.

Il s'y blottit, tremblant comme une feuille, tandis que les pas terrifiants passaient lourdement devant lui. C'était comme un tremblement de terre avec des jambes.

Il attendit que le bruit s'estompe pour refaire surface et suivit les empreintes sur le sol. Elles menaient à un trou dans le mur. Un trou

immense. Et dehors, sur la pelouse, des traces de pas géantes s'éloignaient.

Plus loin, un hélicoptère couleur kaki décolla non sans quelques difficultés.

Zamora refit le chemin en sens inverse. Les empreintes s'arrêtaient à l'endroit où la statue de la déesse aztèque Coatlicue – *la Femme au pagne de serpents* – se trouvait depuis des années. Elle avait disparu.

Umberto Zamora possédait une certaine dose de sang mixtec dans les veines. Il croyait aux anciennes divinités. Il croyait que Quetzalcóatl reviendrait un jour au Mexique. Néanmoins, il n'en revenait pas que Coatlicue ait pu mettre les voiles. Elle mesurait plus de deux mètres cinquante et était constituée de pierres brute et immobile. Il nota les fragments pierreux jonchant le sol, comme si Coatlicue les avaient chassés d'un haussement d'épaules.

Puis il tomba à genoux et se mit à prier ses dieux. Les dieux légitimes du Mexique.



L'agent de la Police Judiciaire Fédérale, Guadalupe Mazatl quitta l'*Hôtel Krystal*, la rage au ventre.

— Qu'ils aillent se faire foutre, tous ces *gringos* !

Elle en avait marre des *gringos*, des lenteurs de la PJF et de la DSF corrompue, des *criollos*, et des *mestizos* qui se pliaient avec fatalisme devant les nombreux outrages de la vie.

Lorsqu'elle avait rejoint les rangs de la PJF, Lupe était bien déterminée à se comporter différemment, ne pas accepter de dessous de table ni ramper devant les Mexicains blancs, mais de vivre comme toute femme aztèque qui se respecte, fière et intransigeante.

Elle n'avait jamais failli. En conséquence, elle n'avait jamais été acceptée par les hommes *mestizos* qui flattaient son corps mais qui, en secret, mourraient d'envie de posséder l'ultime symbole du standing mexicain, une femme blonde.

En quatre ans de PJF, Lupe n'avait pas dépassé le grade d'agent et savait pertinemment qu'elle n'y parviendrait jamais.

Mais elle conservait son amour-propre et c'était déjà une belle victoire.

Elle grimpa dans son véhicule officiel, un masque de fierté sur son

visage brun, et démarra.

Inutile de présenter l'affaire à son *primer comandante*, ce *cabrón*. La DSF ne l'aiderait pas davantage. Elle s'était virtuellement rendue complice du meurtre du *comandante* Odio et de ses hommes. Comment avait-elle pu se montrer assez stupide pour se mêler à des *gringos* ?

L'agent Guadalupe Mazatl décida que si elle souhaitait protéger le Mexique – ce Mexique qu'elle adorait autant qu'elle le haïssait –, elle devait se rendre à Teotihuacán.

Elle se dirigea dans Liverpool, prit sur la droite dans Florencia, passa devant Banana, cette boutique ridicule, avec son King Kong en diorama sur le toit – symbole de l'absurdité carnavalesque dans laquelle Mexico était tombée –, puis accéléra en empruntant le Paseo de la Reforma.

Un véhicule de la DSF qui ralentit devant elle et l'obligea à faire de même. Une seconde voiture de police apparut sur sa gauche. Puis une troisième sur sa droite. Ils roulèrent en convoi jusqu'au feu rouge.

C'est alors que les agents de la DSF bondirent au sol et lui demandèrent de rendre son arme.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle en tendant son revolver et le holster.

— Vous êtes en état d'arrestation. On vous soupçonne de complicité dans le meurtre du *comandante* Oscar Odio, énonça l'un des policiers. Vous allez devoir nous suivre, agent Mazatl.

Aussi docile qu'un *mestizo*, Guadalupe se laissa embarquer dans l'une des voitures de police.

— Le QG de la DSF, ce n'est pas dans cette direction, observa-t-elle lorsque les véhicules s'engouffrèrent dans le Viaducto.

— Nous allons à l'aéroport, lui répondit le chauffeur.

Intriguée, l'agent Mazatl croisa ses bras robustes. Elle décida de ne rien demander. Son fatalisme indien l'envahissait de nouveau. Elle détestait cette sensation.

*

* *

Remo Williams se perdit dans la circulation congestionnée de Mexico. Il s'arrêta dans une zone de bâtiments en démolition. Il gardait chaque vitre fermée. Toutefois, le dioxyde de carbone

pénétrait par le plancher de la Coccinelle.

— Putain de voiture de location ! s'énerva-t-il. Faites-moi penser à massacrer l'employé qui nous a fait le contrat.

— Après lui avoir fait avaler ses viscères, je te laisserai ses restes, déclara le maître de Sinanju, magnanime.

Il respira au travers de la manche de son kimono écarlate, qu'il tenait tendue sur son nez.

Remo repéra un agent de circulation, chevauchant sa motocyclette, à l'arrêt dans une zone de stationnement interdit. S'il détestait baisser la vitre, il trouvait que c'était encore pire de se perdre dans la circulation de Mexico.

— Hé ! lança-t-il. Vous pouvez m'indiquer la direction de Teotihuacán ?

L'agent porta la main à son oreille :

— *Qué ?*

— Teotihuacán, répéta Remo. *Comprende ?*

— Ah, rapprochez-vous, *señor*.

Remo s'avança près de la ligne blanche délimitant la zone de stationnement interdit.

— Plus, *señor*, répéta l'agent.

— Teotihuacán, redit Remo.

— Encore plus près, insista l'autre en agitant les doigts d'un air engageant.

Et lorsque la voiture de Remo se retrouva nez à nez avec la moto, l'agent de la circulation mit pied à terre et sortit son carnet à souches.

— Oh, *señor*, vous, avez franchi la ligne blanche. Maintenant, je dois vous dresser une contravention.

Remo baissa les yeux. Son pneu avant touchait à peine la ligne.

— Mais c'est vous qui m'avez dit de me rapprocher !

— Mais je ne vous ai pas donné la permission de franchir la ligne blanche, *señor*.

Remo sortit du véhicule. Il arracha le carnet des mains de l'agent, le déchira, ainsi que son holster et, dans une ultime manifestation de son mécontentement, réduisit la moto en pièces détachées.

— Teotihuacán, *señor* ! s'empessa de déclarer le flic. Prenez vers le *norte*.

— Montrez-moi la direction. J'ai oublié mon compas.

Et le flic, tout sourire, s'exécuta. Remo prononça un *gracias* d'une voix métallique et grimpa dans la voiture.

Vingt minutes plus tard, ils passaient devant un cimetière situé sur les contreforts de l'une des montagnes dominant Mexico. Un versant évoquait une sorte de ruche où s'agglutinaient des cabanes en carton et en papier goudronné.

— Je n'arrive pas à croire que des gens puissent vivre dans des conditions pareilles, murmura Remo.

Après les montagnes, le terrain s'aplatissait et se parsemait de quelques arbres et d'une chapelle isolée. L'air devenait plus pur. Mais pas suffisamment pour que Chiun le respire directement. Remo sentait des martèlements dans sa tête. Comme s'il inhalait des gaz d'échappement.

— Comment vous sentez-vous, Petit Père ?

— Malade, répondit Chiun d'une voix rauque filtrant au travers de sa manche.

— Merveilleux, marmonna Remo en voyant la pancarte « San Juan Teotihuacán ». Nous allons aborder une des pires situations de notre vie et nous ne sommes jamais sentis aussi mal en point.

— Nous appartenons au Sinanju, fit Chiun avec lassitude. Et nous l'emporterons.

Puis il toussa. Remo n'avait jamais entendu tousser son mentor auparavant et cela l'effraya.

CHAPITRE XXV

La question fut posée à l'agent Guadalupe Mazatl par le gros bonhomme que les autres appelaient El Padrino avec une déférence visqueuse.

— *Qué quieres ? Plato o plomo* [4] ?

Le *primer comandante* Embutes de la DSF tenait un revolver Glock sur le front brun et lisse de Guadalupe. Elle s'agenouilla devant El Padrino, son regard trahissant davantage la honte que l'effroi. C'était une question qu'elle redoutait depuis son entrée dans la police judiciaire à Tampico. Les *narco-traffiquantes* ne laissaient pas d'autre choix aux agents de la PJF : accepter les pots-de-vin et fermer les yeux ou mourir.

La lèvre inférieure de Guadalupe se mit à trembler. Elle avait pensé à ce que serait sa réponse. Mais elle n'avait plus d'arme à présent. Et tandis qu'El Padrino, vêtu comme un gigolo d'Acapulco, l'observait avec une indifférence feinte, elle murmura le mot qui avait des relents d'amertume.

— *Plata*, fit-elle, avant d'ajouter, *No me mates, por favor*, (ne m'abattez pas).

Et on retira le revolver.

— C'est une sage décision, *señorita*, répliqua le *comandante* Embutes. À présent, dites-nous ce que vous savez sur ces *Americanos* et leur *presidente*.

Les paroles s'échappèrent en vrac de la bouche de Guadalupe. Elle leur raconta tout ce qu'elle savait sur le faux vice-président, la statue qui parlait. Au début, ils se moquèrent puis, lorsqu'elle présenta la cassette vidéo, ils cessèrent de ricaner.

El Padrino repassa la scène maintes et maintes fois sur son magnétoscope, dans le luxueux salon de son Learjet. Le silence régnait dans la cabine, à l'exception de jurons étouffés.

— Josip Broz Tito, hein ? finit par prononcer El Padrino, en se tournant vers elle. Tito était un homme bon. Nous pouvons peut-être marchander avec lui, hein ?

— Il veut seulement survivre, marmonna Lupe avec servilité. C'est ce qu'ont dit les *gringos*. Survivre.

El Padrino se leva et fit un signe de tête au *comandante* Embutes. Il obligea Guadalupe à se relever, tout en vérifiant la tension des cordes qui ligotaient ses mains derrière son dos.

El Padrino lui souleva le menton de ses mains baguées.

— Nous désirons tous survivre, n'est-ce pas, *chica* ?

Et le visage aztèque et honteux de l'agent Guadalupe Mazatl s'inclina devant cet arrogant sourire *latino*.

CHAPITRE XXVI

— Remo, une telle magnificence ! s'extasia Chiun en montant dans les aigus, ses yeux fatigués s'animant soudain.

— C'est la pyramide du Soleil, répondit Remo. Et ne vous emballez pas avec les gloires du passé. Les Aztèques n'existent plus.

— Cela ressemble à de l'art égyptien. Ces Aztèques seraient-ils une colonie de l'Égypte ? Seule la pyramide de Khéops rivalise avec celle-ci.

Remo fronça les sourcils. Ils cheminaient sur une longue route droite et pavée. L'herbe poussait à l'entour de la pyramide brun terne.

— Nous sommes sur l'avenue des Morts, déclara-t-il en lisant sa brochure.

Son regard suivit la route. Après une rangée de temples aux toits plats, elle s'achevait au pied d'une pyramide plus petite, qui semblait extraite de la colline. L'arrière de l'édifice s'y encastrait littéralement.

— Et voilà la pyramide de la Lune, ajouta Remo. (Il leva la tête). Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi grand. Qu'en pensez-vous, Petit Père ?

— Je pense que nous avons manqué un merveilleux client, répondit le maître de Sinanju avec mélancolie tout en parcourant sa brochure.

— Oubliez ça, rétorqua son disciple. Nous ferions mieux de nous organiser avant l'arrivée de Gordons. Que diriez-vous du sommet de cette pyramide ?

Le maître de Sinanju mit la main en visière sur ses yeux. Il lui était impossible d'apercevoir le haut de l'édifice.

— Oui, dit-il. Nous allons escalader celle-ci.

Ils se lancèrent à l'assaut des marches délabrées. À mesure qu'ils grimpaient, elles s'élargissaient, jusqu'à ce qu'ils atteignent la terrasse du milieu, où ils firent une pause pour regarder aux alentours et reprendre leur souffle.

— Faites attention, Petit Père, prévint Remo. On ne voit pas les marches tant qu'on n'a pas le pied dessus. Ne vous écarterez pas.

Le maître de Sinanju s'avança en bordure de la terrasse. Remo

n'avait pas tort. Les paliers étaient si raides qu'il fallait s'approcher tout à fait au bord pour qu'ils soient vraiment visibles. Il fronça les sourcils. Les puissants Égyptiens n'avaient jamais rien construit d'aussi grandiose.

La cité de Teotihuacán s'étendait sur plusieurs kilomètres carrés dans toutes les directions. Malgré le danger, Remo était impressionné par cette immensité empreinte de tristesse.

— Je me demande si l'Amérique atteindra jamais ce stade ?

— Tu peux y compter, répliqua Chiun. Poursuivons.

Ils grimpèrent jusqu'à la dernière terrasse, leurs poumons avaient peine à puiser de l'oxygène dans l'air rare et pollué. Chiun respirait dans un sifflement pénible.

Au-dessus d'eux, le point culminant était accessible par des marches si étroites qu'elles semblaient se fondre dans le ciel brunâtre.

Remo observait au loin un édifice de pierre que la brochure désignait sous le nom de temple de Quetzalcóatl.

— Pas de Tito en vue, déclara-t-il. J'imagine que nous devons grimper jusqu'en haut.

Ils entreprirent l'ascension finale. À mesure qu'ils montaient, une sculpture de pierre apparut. Elle se dressait au milieu du sommet.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est ce truc ? déclara Remo en la toisant d'un air dégoûté.

La sculpture atteignait plus de deux mètres cinquante de haut et près d'un mètre vingt de large. Construite en pierre brute, elle ressemblait plus ou moins à la conception aztèque d'un robot. Des têtes de serpent sculptées composaient le visage dont les orbites, montées de part et d'autre, trahissaient un strabisme menaçant, auquel s'ajoutait un double sourire sardonique. Deux autres têtes de serpent formaient des sortes d'épaulettes d'où jaillissaient des moignons de pierre. La poitrine se paraît de mains et de cœurs humains. Un crâne tenait lieu de boucle de ceinture.

Une fois qu'ils eurent rejoint l'idole au sommet, il leur resta peu de place sur les décombres.

— C'est une horrible déesse aztèque, déclara Chiun en regardant le panorama de la cité morte de Teotihuacán s'étendant à ses pieds.

Une rivière formait des méandres, non loin de là, aussi brune qu'un ver de terre.

— Je crois que vous avez raison, répondit Remo en examinant l'idole. C'est une femme. Sa jupe est formée de serpents et elle marche

sur un nid de vipères.

Il feuilleta sa brochure touristique, à la recherche du nom de la déesse.

— Je ne vois aucun signe de Tito au-dessous de nous, fit Chiun en orientant son regard vers l'ouest.

— Une vraie monstruosité, cette chose ? marmonna Remo en lorgnant les pieds griffus de la statue. Pas vraiment égyptien.

— Sa tête se compose de deux serpents qui se rejoignent à hauteur du nez, observa Chiun. Les Égyptiens idolâtraient eux aussi des dieux à têtes d'animaux.

— Si ce truc-là est égyptien, moi, je suis aztèque comme Guadalupe.

— Regarde, déclara Chiun tout à coup, en désignant une bande de terre où était posé un hélicoptère couleur kaki.

Celui du commandant Odio, sans aucun doute. Remo remarqua les sièges défoncés.

— Merde ! lâcha-t-il en levant la tête. Il est déjà là.

— Méfie-toi, Remo, entonna Chiun. Il n'avait plus la silhouette de Tito en arrivant ici. Il était plus lourd et plus grand. Car les deux sièges sont écrasés.

— Parfait. Voilà qui va le rendre plus facile à localiser, commenta Remo, avant de se replonger dans son dépliant. C'est drôle, marmonna-t-il, je n'arrive pas à trouver.

— Regarde encore, dit le maître de Sinanju en fouillant le terrain du regard. Ce nom doit bien figurer quelque part.

— Je ne parle pas de Tito mais de cette chose en pierre. D'après la brochure, nous sommes sur les décombres d'un temple. Mais ils ne mentionnent pas la déesse aux serpents.

La voix de Remo baissa.

— Oh, oh..., marmonna-t-il, le regard soudain attiré par la double tête aux serpents.

Il lorgna l'expression du visage dont la pierre s'effritait.

— Petit Père..., souffla-t-il à mi-voix.

Le maître de Sinanju se tourna, l'œil interrogateur. Il vit le pouce de son disciple dirigé subrepticement vers l'idole de pierre.

Les yeux de Chiun s'écarquillèrent puis, de sa voix flûtée, il déclara :

— J'espère que notre ami Josip Broz Tito ne va pas tarder.

— Ben oui, alors ! renchérit Remo sur le même ton guilleret tout en s'écartant peu à peu de la statue. Ce serait chouette s'il avait de l'avance. L'avion nous attend pour nous ramener aux États-Unis, où nous serons en sécurité.

— Absolument, approuva Chiun, en s'éloignant lui aussi de l'idole. On ne sait pas ce qui lui arrivera si ces Mexicains découvrent qu'il a usurpé l'identité de leur précieuse statue. Nul doute qu'ils doivent être à ses trousses en ce moment même.

— J'espère que rien ne va lui arriver, ajouta Remo à voix haute. J'aimerais vraiment l'aider.

Ils s'arrêtèrent. La statue n'avait pas bougé. Inerte et invincible. Un Golem aztèque en somme.

— Peut-être qu'ils l'ont déjà attrapé, hasarda Remo.

— Oui, tu as raison. Allons-y. Nous ne pouvons plus rien faire pour ce pauvre Tito.

Ils commencèrent à redescendre.

C'est alors que retentit un bruit de roche qui se brise. Cela provenait du sommet. Ils se tournèrent, levant les mains en signe de protection, prêts à toute éventualité.

L'idole de pierre appelée Coatlicue s'éveillait à la vie. Les serpents qui s'embrassaient se séparèrent et se dirigèrent vers eux, une monstruosité bicéphale sur des cous de pierre entrelacés. La statue brandit ses avant-bras estropiés.

— *Je suis ici !* articula Gordons d'une voix caverneuse.

— Tu n'es plus Tito, observa Chiun calmement.

— *Je peux prendre toutes les formes que je souhaite.*

— Nous sommes ravis de te rencontrer de nouveau, ô statue, car nous sommes venus pour parlementer avec toi.

L'idole s'avança sur ses pieds griffus. Les deux têtes regardèrent Remo.

— *Et toi ?*

— Nous sommes tous les deux prêts à la négociation, déclara Remo.

— *Très bien. Je vous rendrai votre Président à deux conditions.*

— Énonce-les, reprit Chiun dans une esquisse de sourire.

— *La première. Que l'on nous emmène dans un endroit où nous serons*

en sécurité.

— Entendu, ce sera fait, répondit le maître de Sinanju.

— *La seconde. Que je prenne la place de celui qui occupe un poste sûr dans le gouvernement du Président. C'est-à-dire la machine à viande que vous nommez vice-président des États-Unis.*

Remo écarquilla les yeux. Chiun plissa les siens.

— Pourquoi voudriez-vous cela ? demanda Remo avec sincérité.

— *Je me suis laissé dire que ses tâches sont peu contraignantes, qu'il est bien rémunéré, bien protégé et qu'il a beaucoup de temps pour ses loisirs.*

— Vous avez tout compris, dit Remo.

— *Telles sont mes conditions. Je suis prêt à épouser la silhouette du vice-président à n'importe quel moment. Je fais le serment de bien servir le pays et je demande seulement qu'on me laisse en paix tout le temps que durera ma vie.*

Remo et Chiun échangèrent un regard.

— Ça ne peut pas être pire que le vice-président que nous avons déjà, marmonna Remo.

Ils se tournèrent vers Coatlicue dont les serpents de pierre vacillaient.

— Marché conclu, déclara Remo, impassible. À présent, dites-nous où vous détenez le Président ?

Les serpents de pierre ouvrirent leurs bouches sèches et froides pour répondre.

Tout en bas, on entendit ces bruits de moteurs et de portières. Remo fit volte-face. Des hommes armés qu'il n'avait jamais vus se précipitaient dans l'avenue des Morts. L'un d'entre eux arborait l'uniforme bleu de la DSF, il malmenait Guadalupe Mazatl.

— *Qui sont ces machines à viande ?* gronda l'idole.

— Comment le saurais-je, moi ? répliqua Remo. Ils ne sont pas avec nous en tout cas. Sincèrement.

— *Est-ce un piège ?* s'enquit mister Gordons d'une voix pierreuse.

— Bien sûr que non, n'est-ce pas, Chiun ?

— Non, ce n'est pas un piège. Nous n'avons rien à voir avec ces gens-là.

— *Je reconnais la machine à viande femelle. Elle accompagnait le vieillard tout à l'heure.*

— Mais elle n'est plus avec nous, s'empressa de répondre Remo. Je ne sais pas ce qui se passe.

Le contingent d'hommes armés gravit la pyramide en pantelant. Une voix s'éleva. Celle de Guadalupe.

— Remo ! *Por favor* ! Aidez-moi !

Vlan ! La phrase s'acheva par une gifle sonore et une plainte inarticulée.

Il n'y avait pas d'autre issue pour descendre, aussi Remo et Chiun se bornèrent-ils à attendre, leurs regards passant de l'entité menaçante du sommet aux hommes armés qui s'approchaient.

Lorsqu'ils parvinrent à portée de voix, Remo les interpella :

— Que voulez-vous ?

Guadalupe allait parler. Ses yeux se concentrèrent sur la statue de Coatlicue.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? demanda-t-elle, craintive.

— Je pense qu'elle s'adresse à vous, fit Remo à mister Gordons.

— *Je suis ici pour négocier ma survie*, gronda l'autre.

Et Lupe, entendant parler la voix de pierre de la Mère du Soleil, poussa un cri.

On l'écarta en la bousculant. Un homme corpulent, vêtu d'une chemise en soie et portant des bagues à chaque doigt se mit à hurler :

— Je suis venu marchander pour la vie du *presidente* américain !

— Trop tard, répondit Remo. Il vient avec nous.

— Je double mon offre, déclara Jorge Chingar. Je suis El Padrino. Je suis très riche. Je peux réaliser vos moindres désirs.

— Allez vous faire voir ! Nous avons déjà passé un marché, okay.

Mister Gordons prit la parole. Les têtes de serpent lorgnèrent vers le bas.

— *On me promet le poste de vice-président. Que pouvez-vous m'offrir ?*

El Padrino éclata de rire.

— Ils vous mentent, *amigo*. C'est un piège. Ils savent que vous êtes le *señor* Gordons.

À ces mots, le monstre de pierre descendit du sommet, ses pieds griffus écrasant les marches.

— Merde ! lâcha Remo en levant les mains. Okay, nous savions que vous êtes Gordons, mais l'offre tient toujours. Nous avons

l'autorisation.

L'idole tituba, ses moignons s'agitaient pour garder l'équilibre. Les *pistoleros* d'El Padrino firent bloc, leur Uzi et leur Mac 10 prêts à tirer sur le colosse menaçant.

— Il est trop tard pour négocier, déclara Chiun d'une voix incantatoire. Nous allons devoir nous battre.

— Non ! fit Remo, angoissé. Nous sacrifions Gordons et nous perdons le Président.

— Smith affirme qu'il vaut mieux que le Président meure, plutôt que de tomber entre des mains malveillantes. Et en priorité, nous devons assurer notre propre survie.

Remo hésita.

— J'adorerais en débattre mais nous n'avons pas le temps. Je suis avec vous.

Et tous deux foncèrent sur le monstre qui descendait lourdement.

— Okay, Gordons, fit Remo d'un air de défi. Maintenant que les masques sont tombés. Ou vous vous rendez, ou les pierres vont voler bas !

— *Vous avez tenté de me duper*, déclara Gordons tandis que les mains sur sa poitrine essayaient de saisir l'adversaire, telles des araignées agonisantes.

Un bras émoussé fendit l'air. Remo baissa la tête. Pas assez vite. Ses réflexes lui faisaient défaut. Un membre de pierre le faucha et Remo chuta en arrière.

Mais le maître de Sinanju frappa de l'autre côté et effrita la roche. Déséquilibrée, la créature bascula sous l'impact.

Elle se tourna, comme un automate de pierre concassée. Les deux moignons de bras se levèrent, tels des pieux.

Sur la terrasse au-dessous, Remo se releva tant bien que mal. Sa tête le faisait souffrir. Mais la vue des bras émoussés qui allaient s'abattre sur son maître lui redonna un élan de vitalité.

C'est alors que la fusillade commença.

Les balles ricochèrent sur les marches de la pyramide. Remo les évita en faisant volte-face.

La voix d'El Padrino s'éleva.

— Cessez le feu ! Nous sommes ici pour négocier pas pour nous battre.

Les bras de pierre s'immobilisèrent. Le maître de Sinanju esquiva leur menace.

Mister Gordons fit pivoter maladroitement le bloc de pierre qui lui tenait lieu de corps. Les têtes de serpents se penchèrent vers le bas.

— *J'écouterai toute offre raisonnable, tant que ma survie n'est pas menacée*, dit-il.

— *Señor Gordons*, je puis vous assurer ceci, reprit El Padrino. Je suis très riche. Je possède une jolie hacienda qui est protégée comme une forteresse. Je veillerai à ce que personne ne vous fasse de mal. Je demande seulement que l'on me remette le Président en main propre.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, grogna Remo.

Une batterie d'Uzi se braqua dans sa direction.

— Cela peut être arrangé, déclara simplement El Padrino.

— *Je ne veux aucun cadavre, tant que les négociations ne sont pas achevées*, gronda mister Gordons.

Remo se tourna vers lui :

— La vice-présidence tient toujours, Gordons.

— Ne soyez pas idiot, Gordons, contra El Padrino. Même s'ils acceptent une chose aussi ridicule, le vice-président ne sera plus en poste dans quatre ans, peut-être huit. Quelles garanties aurez-vous, une fois votre mandat terminé ?

— *Est-ce vrai ?* demanda Gordons à Remo.

— Hé, vous pourriez devenir président après ça, contre-attaqua Remo. C'est arrivé à plus d'un.

— *Vraiment ?*

— Bien sûr. Ça se passe comme ça, en Amérique. N'importe qui peut devenir Président, n'est-ce pas, Chiun ?

— Eh oui, aussi insensé que cela puisse paraître, c'est pourtant la vérité, entonna le maître de Sinanju.

— Vous ne pouvez pas croire une chose pareille, *señor Gordons* ! s'écria El Padrino. Avec moi, vous aurez un travail à plein temps. Un mastodonte comme vous me serait fort utile.

Remo reprit la parole.

— À votre place, Gordons, je ne ferais pas confiance à un pourvoyeur de drogue.

— *C'est vrai ? Vous êtes un criminel ?*

— Je suis un homme d'affaires. Dans mon pays, je suis plus célèbre

que le vice-président. Vous voyez mes *pistoleros* ? Ils seraient prêts à donner leur vie pour El Padrino. Et pour vous, *señor* Gordons, si je le leur demande.

— *Prouvez-le. Qu'un d'entre eux donne sa vie pour vous.*

— Bien sûr, fit El Padrino.

Il fit un signe de tête au *comandante* Embutes qui força Guadalupe Mazatl à s'agenouiller. Il vissa le canon de son fusil sur la tempe de la jeune femme.

— Nous tuerons celle-ci, okay ?

Guadalupe leva des yeux noyés de larmes au travers de ses cheveux en désordre.

— Ô Coatlicue ! Mère du Soleil, implora-t-elle, ne les laisse pas assassiner ta fille. Je t'en conjure !

— Allez-y ! ordonna El Padrino.

— Non ! s'interposa le maître de Sinanju. Il existe un autre moyen.

— *Quel est ce moyen ?* s'enquit mister Gordons.

— Posez la question à la femme, reprit Chiun. Elle est sur le point de mourir. Elle nous connaît tous. Demandez-lui à qui vous pouvez accorder votre confiance.

— *Dites-moi*, gronda Gordons.

— Il n'existe qu'une seule façon de connaître la vérité, déclara Lupe. Et c'est en leur disant où se trouve le *presidente*. Notre peuple a un proverbe qui dit : *Caras vemos, corazones no sabemos*. Ce qui signifie : Qui voit les visages ne connaît pas les cœurs.

— *Est-ce que je dois déchiqueter leur cœur ?* demanda mister Gordons.

— Non, vous ne devez les juger uniquement sur leurs actes.

— Cette femme est l'incarnation de la sagesse, fit Chiun à Gordons.

La statue demeura silencieuse. Les yeux fixes des serpents observèrent chaque visage séparément. Puis les têtes se rejoignirent dans un claquement.

— *Le Président est en sécurité dans un singe creux, au-dessus du bâtiment appelé Banana.*

— Banana ? fit Remo, tandis que Chiun haussait les épaules.

— Banana ? répéta El Padrino.

Le *comandante* Embutes fit claquer ses doigts.

— Le singe sur le toit de la boutique Banana. Dans la Zona Rosa. Il est là-bas !

— *Gracias*, déclara El Padrino en faisant signe au *comandante*.

Ce dernier tira aussitôt dans les tempes de Guadalupe. Un seul coup suffit.

Elle s'écroula et s'affaissa, dévalant les marches telle une poupée démantibulée.

— Non ! s'écria Remo en sautant les paliers d'un seul bond.

Une main fendit l'air et défigura le visage du *comandante*. Il lança un coup de pied en arrière et cueillit un *pistolero* à la gorge.

El Padrino recula tandis que ses hommes encerclaient Remo. Les revolvers entrèrent en action. Remo esquaiva les feux croisés.

Au-dessus de la mêlée, le maître de Sinanju se tourna vers mister Gordons.

— Vous avez votre réponse, lui fit-il remarquer. Sommes-nous du même bord ?

— *Oui*.

— Alors prouvez votre loyauté en portant secours à mon fils.

Le monstre de pierre descendit les marches et tandis que l'ombre du Golem s'abattait sur les combattants, El Padrino se tourna, l'air horrifié et braqua son Uzi. Les balles ricochaient sur la large poitrine de la déesse.

Rien n'aurait su l'arrêter, elle balaya les têtes du revers de ses moignons. Voyant les *pistoleros* tomber un à un comme des mouches, Remo s'extirpa de la mêlée, balançant au passage un des hommes par-dessus la terrasse. Le corps alla s'écraser sur celle du dessous dans un fracas d'os broyés.

El Padrino n'avait plus de balles. Il fit le signe de la croix et voulut descendre tant bien que mal. Remo plongea pour le rattraper.

Mister Gordons piétina au passage un dernier *pistolero* et se mit à entamer sa lourde descente. El Padrino trébucha, s'affola et dévala une quinzaine de mètres. Jusqu'à la terrasse suivante, il ne cria pas. Puis il se mit à saigner comme un agneau entortillé dans du fil de fer barbelé.

Remo stoppa net. Il aperçut le roi de la drogue, les jambes désarticulées et crachant le sang, ce qui prouvait qu'il était encore en vie.

— Occupe-toi de Guadalupe, déclara Chiun en s'approchant de Remo. Tout de suite !

— Et Gordons ?

— Laisse-le-moi, fit Chiun en se tournant vers la statue qui négociait maladroitement chaque marche. Bon travail homme-machine, ajouta-t-il, tandis que Gordons se penchait au bord de la terrasse pour voir El Padrino qui tentait de s'échapper en rampant dans une traînée de sang.

— *Je suis prêt à rentrer en Amérique.*

— Tu me fais confiance alors ?

— *Oui. Grâce à vos actes. Ils me disent ce que votre visage et votre cœur ne disent pas. Je comprends enfin le comportement des machines à viande.*

— Très sage. Et je te fais confiance..., à moins que tu ne sois en train de mentir.

— *Je ne mentais pas. Le Président est caché à l'intérieur d'un singe.*

— Excellent, déclara Chiun, ravi, glissant les mains dans les manches de son kimono. Nous irons donc vers lui en alliés. Après avoir répondu à une question cependant.

— *Quelle question ?*

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, mon fils Remo a combattu la chose qu'il pensait être toi. Et j'ai livré bataille au globe qui, selon moi, contenait ton cerveau. Les deux sont morts au même instant ! Lequel renfermait véritablement ton cerveau ?

— *Il se trouvait dans le satellite.*

— Très astucieux. Et imaginatif.

Mister Gordons inclina sa large tête.

— *Merci. Je suis fier de ma propre créativité.*

— Cette fois, mon fils est convaincu que ton cerveau se trouve dans le serpent de droite.

— *Il se trompe.*

— Mais je suis plus malin que lui, poursuivit Chiun en levant un doigt à l'ongle effilé. Je sais qu'il se trouve dans celui de gauche.

— *Pourquoi cela ?*

— Parce que tu es intelligent et qu'il s'agit de l'endroit le plus créatif pour ton précieux cerveau mais aussi le plus en sécurité.

— *Vraiment ?* s'enquit mister Gordons.

— Oui. Car la plupart des humains réfléchissent avec la partie droite de leur cerveau. Ou la logique. En utilisant la partie gauche, tu

es automatiquement plus créatif.

— *Un instant.*

— Pourquoi me tournes-tu le dos ? demanda Chiun poliment.

— *Il y a quelque chose que je dois faire*, dit Gordons en se pliant à la taille, une main levée vers son hémisphère gauche.

— Je suis ravi que tu me fasses suffisamment confiance pour agir ainsi.

— *Je vous fais confiance grâce à vos actes. Ils me disent que vous avez négocié en toute loyauté.*

— Et tes paroles m'indiquent que tu es un parfait crétin, répliqua Chiun en lançant un violent coup de pied dans le dos de la statue.

Tandis qu'il procédait au transfert de son cerveau du bras gauche vers l'hémisphère gauche, mister Gordons bascula de la pyramide sans un bruit.

Il pulvérisa le corps encore secoué de spasmes de Jorge Chingar, alias El Padrino, et se brisa en huit morceaux irréguliers.

— Sa tête de serpent gauche est cassée en deux, déclara Chiun en rejoignant Remo. C'est l'endroit où se trouve son cerveau, ajouta-t-il, l'air hautain.

Remo lorgna le visage fracturé de Coatlicue.

— Comment le savez-vous ? s'étonna-t-il.

— Parce que Gordons me l'a dit.

Et le sourire angélique de Chiun s'épanouit.

Par mesure de sécurité, Remo tenta de réduire en poussière l'hémisphère gauche de la statue. Il frappa du tranchant de la main mais, à sa grande surprise, celle-ci rebondit.

— Merde ! Essayez, Petit Père.

Le maître de Sinanju flanqua un coup de pied dans la pierre mais ne parvint qu'à l'effriter.

— C'est ce foutu air mexicain ! grommela Remo. Nous manquons de puissance.

Chiun fronça les sourcils.

— Nous ne pouvons pas nous éterniser, Remo. Il faut nous occuper du Président.

Son disciple hésita, l'œil rivé sur le bloc de pierre en morceaux.

— Okay, d'abord le Président. Mais nous revenons finir le travail.

Ils descendirent la pyramide, s'arrêtant à la base, où gisait le corps inerte de Guadalupe Mazatl.

Remo s'agenouilla pour lui fermer les paupières.

Ils coururent à la voiture sans se retourner.

Lorsque la tête étouffante du gorille fut retirée, le Président était pratiquement en larmes, aveuglé par le soleil.

*

* *

— Qui est là ? Je n'ai pas mes lunettes, pleurnicha le Président, je n'y vois rien.

— Peu importe. Vous êtes sain et sauf.

Après avoir démonté le King Kong de plâtre, de la terrasse du Banana ils extirpèrent le chef de l'exécutif et le déposèrent sur le sol de la jungle en carton-pâte.

— Où suis-je ?

— Fermez les yeux, fit Remo. Nous vous ramenons à l'ambassade américaine.

— Je remercie le Ciel que vous soyez revenus, gémit le Président.

Puis il s'évanouit. Son dernier soupir ressemblait à quelque chose comme « Dan ». Remo regarda Chiun :

— Il pense que nous sommes...

— Chut ! fit le maître de Sinanju en repliant les bras du Président sur sa poitrine, pour le déplacer. Ce serait peut-être mieux ainsi.

*

* *

Le vice-président des États-Unis ne comprenait pas.

Il s'apprêtait à décacheter l'enveloppe de son discours, lorsqu'on la lui retira des mains.

— Laissez tomber, déclara son chef d'état-major. L'*Air Force Two* nous attend. Le Président vous veut à ses côtés. Maintenant.

Et il se retrouva embarqué dans une limousine qui l'emmena à l'aéroport.

Avant même qu'il puisse réagir, il se posait à Mexico, où des agents crispés des Services secrets bousculèrent le Président à bord de l'avion.

Le Président semblait dépenaillé, mais il souriait.

— Dan ! fit-il avec effusion. C'est merveilleux de vous revoir !

Le vice-président endura une poignée de mains qui sembla durer des siècles.

— Merci, monsieur le Président, grimaça-t-il.

Sa main ne s'était pas remise du bain de foule marathon de la matinée.

— Appelez-moi George, dit l'autre. Okay, cap sur Bogotá, ajouta-t-il en se tournant vers un steward.

— Bogotá ? répéta son adjoint, visage blême et paupières papillonnantes.

— Nous y allons ensemble, mon garçon ! répondit le Président, souriant jusqu'aux oreilles. À partir de maintenant, nous formons une équipe. Où que j'aille, vous m'accompagnez.

— Formidable, murmura le vice-président dans un pâle sourire, sous ses yeux bleus ébahis.

Il n'en revenait pas. Quelle mouche avait donc piqué le chef de l'exécutif ? Il décida de ne pas forcer sa chance. Déjà qu'il s'était retrouvé propulsé à la vice-présidence sans trop savoir pourquoi... Peut-être fallait-il y gagner un peu de respect.

Encore qu'il eût volontiers troqué son poste envié contre une séance de kiné pour sa main douloureuse. Pourquoi personne ne l'avait-il prévenu que ce job serait aussi astreignant ?

CHAPITRE XXVII

Remo et Chiun se détendaient dans leur chambre climatisée de l'*Hôtel Krystal* lorsque le téléphone sonna. Remo était allongé sur son lit, Chiun, assis à même le sol, était plongé dans un livre. À l'extérieur, il pleuvait de nouveau. Des éclairs déchiraient le ciel.

Remo décrocha :

— Smitty ?

— Tout est arrangé, Remo, répondit le Dr Harold W. Smith sans préambule. Le Président et son adjoint sont arrivés à Bogotà à bord de l'*Air Force Two*.

— Et l'*Air Force One* ? s'enquit Remo.

— La Maison-Blanche va publier un communiqué où sera invoquée une erreur de pilotage. Le rapport officiel du NTSB l'attribue à une désynchronisation circadienne.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— Le décalage horaire.

— Mais Mexico n'a qu'une heure de retard sur Washington, remarqua Remo.

— Peu importe, c'est la version officielle.

Remo haussa les épaules.

— Et le Président, comment va-t-il ?

Smith se racla la gorge, mal à l'aise.

— Il croit que le vice-président est une réincarnation de Conan le Barbare. On lui laissera penser cela. Quant à son adjoint, on lui a dit que le Président n'a plus toute sa raison depuis la catastrophe aérienne et qu'il doit donc sourire et dire amen à tout ce qu'il raconte, même si ça paraît bizarre.

— Ça au moins, il sait le faire, répliqua sèchement Remo. Je suppose qu'on doit s'embarquer pour la Colombie ?

— Non. Un des corps retrouvés sur la pyramide du Soleil était celui de Jorge Chingar, El Padrino – l'homme qui avait mis à prix la tête du Président.

— Ouf ! Je n'avais pas envie d'y aller. Il ne nous reste plus qu'à

achever Gordons, dès que nous aurons repris du poil de la bête.

— Trop tard. Les autorités mexicaines ont découvert la statue de Coatlicue en morceaux. Elle va rejoindre le muséum d'Anthropologie.

— Pas de problème. On lui réglera son compte là-bas.

— Non, Remo. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est une expression, ça signifie...

— Je sais très bien ! Mais quel rapport avec Gordons ?

— Cette idole constitue un important symbole national mexicain. Elle fut découverte sur le site de Tenochtitlan, la capitale aztèque en ruines sur laquelle fut érigée l'actuelle Mexico. Laissons les Mexicains recoller les morceaux et la remettre à sa place dans le musée.

— Et si Gordons n'est pas mort ?

— Je crois que cette fois il l'est. Sinon, le personnel de la galerie s'occupera de lui. Peut-être qu'il adorera être une pièce de musée. Personne ne menacera plus jamais sa survie.

— Nous prenons un sacré risque.

— Notre mission s'achève. Revenez par le prochain vol.

— Et une remarque dans le genre « Bon travail ! » vous chiffonnerait ?

Mais Smith avait déjà raccroché.

— Vous croyez qu'il m'aurait seulement dit merci ! s'écria Remo en regardant le combiné, l'air vexé.

— Les assassins ne sont plus appréciés de nos jours, commenta Chiun, l'air absent, tout en feuilletant un énorme ouvrage sur la civilisation aztèque.

Remo reposa le combiné en souriant.

— Vous regrettez le bon vieux temps, Petit Père ?

— Ces Aztèques étaient les Égyptiens de leur époque. Ils avaient des rois, des princes et même des esclaves. Peut-être renaîtront-ils un jour de leurs cendres ?

— Ça se fera sans moi, en tout cas.

— Ah ! soupira Chiun. Servir de vrais empereurs et non pas des présidents temporaires et des présidents du vice disponibles à tout moment. Nous nous serions fort bien adaptés.

— À condition de porter des masques à oxygène, fit Remo.

En éclatant de rire, il sentit une douleur aux poumons.

CHAPITRE XXVIII

Debout devant la foule impatiente, incluant le président du Mexique et d'autres dignitaires, le conservateur du muséum d'Anthropologie, Rodrigo Luján, attendait nerveusement que le dernier invité eût achevé de le présenter. Derrière lui, juchée sur un socle en basalte et baignant dans la lumière des projecteurs, se dressait la silhouette massive de Coatlicue sous sa bâche goudronnée.

Il avait fallu une semaine de travail acharné de la part des spécialistes du musée pour rassembler les morceaux de Coatlicue. Ils s'imbriquaient à merveille les uns dans les autres. Les experts avaient soigneusement restauré la statue, utilisant un mastic spécial pour masquer les impacts de balles. Des serre-joints d'acier avaient été nécessaires pour rassembler la tête bicéphale et lorsqu'on posa Coatlicue avec précaution sur ses pieds griffus, elle formait un tout.

Un remarquable travail de restauration, mais les fissures sur le crâne demeuraient et Coatlicue, à cet, endroit, ne serait jamais la même.

L'allocution s'acheva. Rodrigo salua lorsqu'on mentionna son nom. Le cœur triste, il tira la toile recouvrant l'idole et révéla la beauté à l'état brut de Coatlicue restaurée. Un murmure de surprise parcourut le public. Des « bravos ! » fusèrent, Rodrigo se retourna. Il en resta bouche bée.

Plus aucune fissure n'était visible sur la surface de Coatlicue. Même les impacts de balle bouchés au mastic avaient disparu. C'était miraculeux, comme si l'esprit de Coatlicue elle-même avait pris possession de la pierre, en cicatrisant ses blessures jusqu'à ce qu'elle recouvre son aspect originel. Rodrigo Luján s'inclina sous un tonnerre d'applaudissements. Du tréfonds de son cœur, il remercia en silence Mère Coatlicue dont il sentait peser sur lui le regard ophidien.

Car, avant toute chose, il était un Zapotec.

*Achevé d'imprimer en novembre 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 3261. —

Dépôt légal : décembre 1991.

Imprimé en France

Notes

- [1] En français dans le texte (*N. d. T.*).
- [2] *Amérique à vendre*, L'Implacable n° 81.
- [3] Vivier de crapauds (*N. d. T.*).
- [4] Que voulez-vous ? De l'argent ou du plomb ?